

John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N^o

163.9

50





MÉMOIRES

DE

MADAMOISELLE

DE

MONTPENSIER.

TOME SIXIEME.



MEMOIRES

DE

MADemoisELLE

DE

FILLE DE GASTON D'ORLÉANS;

FRERE DE LOUIS XIII,

ROI DE FRANCE.

Où l'on a rempli les Lacunes qui étoient dans
les Editions précédentes, corrigé un très-grand
nombre de fautes, & ajouté divers Ouvrages
de *MADemoisELLE*, très-curieux.



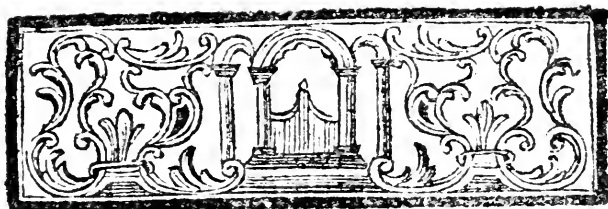
A MAESTRICHT,

Chez *LEONARDUS DECOU* & *JOHANNES DECOU*
Imprimeurs & Libraires, associés.

44

163.9

5.6



MÉMOIRES

D E

MADemoiselle

D E

MONTPENSIER.

SIXIEME PARTIE.



LE Roi s'en alla au mois de Janvier à St. Germain, pour y mener la Reine & M^r. le Dauphin, d'où il partit pour s'en aller en Franche - Comté : M^r. le Prince y étoit avec des troupes qu'il avoit feint de tenir auprès de lui pour y tenir les Etats. Le Roi qui n'avoit communiqué son dessein qu'aux personnes qu'il employoit pour l'exécution, surprit tout le monde, lorsqu'on l'y vit arriver, & prendre Dole dans trois jours, & dans une saison presque insurmon-

Tome VI.

A

table, tant le froid étoit rude. Les autres Places furent épouvantées, & se rendirent au Roi avec tant de précipitation, que Monsieur, qui étoit demeuré à Paris, résolut de s'en aller joindre le Roi tout aussitôt qu'il le fauroit attaché à une place; comme il étoit en chemin pour cela, il le trouva qui revenoit. La Reine étoit grosse, je ne voulus pas bouger d'auprès d'elle, pendant que le Roi étoit occupé à sa conquête. J'allai passer les Fêtes de Pâques à Eu, où l'on me manda que l'on alloit partir pour la campagne; je n'y fis pas le séjour que j'avois résolu, parce que je voulois prendre congé du Roi. Lorsque j'arrivai à Paris, l'on me dit qu'on parloit de la paix, & que cela avoit retardé le voyage du Roi; de maniere que je ne quittai la Cour que pour aller aux eaux de Forges. Avant que de quitter Eu, après les avoir prises, je fis le mariage de l'aînée de Créquy avec le Marquis de Lesbourg, qui est de qualité & un vieux Seigneur en Flandres, qui a toujours eu des Chevaliers de la Toison dans sa Maison. La Princesse de Bade & M^{re} d'Armagnac furent chassées: on ne disoit pas de raison pour la Princesse, il étoit public que l'autre étoit accusée d'avoir écrit à la Reine la lettre dont j'ai parlé, pour

J'avertir que le Roi étoit amoureux de Madame de Montespan. Pendant que j'étois à Eu, la Reine accoucha de Monsieur le Duc d'Anjou, dont j'eus une extrême joie ; il y eut de très-grands divertissemens à Versailles. Monsieur & Madame y furent brouillés à cause de M^r. de Monmouth. M^r. le Chevalier de Lorraine s'attacha à Monsieur, devint son favori, logea au Palais-Royal : il eut le malheur de déplaire à Madame. Lorsque j'arrivai, toutes ces sortes de nouvelles affaires intriguèrent la Cour ; je ne me voulus mêler de rien, ni presque écouter les raisons des uns ni des autres ; je concevois que chacun avoit un peu de tort de son côté.

Je pris à la place de M^e. de Lesbourg, M^{lle}. de Milandon, du pays de Liege : sa grand'mere étoit de la Maison de Joyeuse, sa sœur a épousé le Comte de Rache, qui a la seconde dignité de Flandres après celle de Gouverneur. Il me vint voir à Eu, lorsque Châtillon & la sœur de M^e. de Lesbourg l'allèrent conduire en Flandres après son mariage. M^e. de Rache prit cette occasion de me prier par une lettre qu'elle m'écrivit, de vouloir prendre sa sœur : ce que je fis, quoique j'eusse promis à M^e. de Courtenay de prendre sa niece, qui s'appelloit Catillon, & à présent

M^r. la Comtesse de Lanoy. Messieurs le Tellier & de Louvois mirent M^r. de Rochefort dans leurs intérêts avec un dévouement absolu, & ils songerent à l'élever à une Charge plus considérable que celle de Capitaine des Gendarmes de Monseigneur le Dauphin. Ils trouverent le secret de faire donner à M^r. de Vivonne celle de Général des Galeres, à condition que M^r. de Mortemar donneroit celle de Premier Gentilhomme de la Chambre à Monsieur de Villequier, qui donna à M^r. de Rochefort celle de Capitaine des Gardes-du-Corps. Voilà comme trois hommes changerent de Charges, pour faire tomber la dernière entre les mains du favori de M^r. de Louvois.

Dans le temps de tous ces changements, le Roi étoit souvent à Versailles, je m'y trouvai un jour qu'on parloit des chansons qui avoient été faites sur les contre-vérités, dans lesquelles l'on dépeignoit M^r. de Lauzun d'un caractère qui ne paroïssoit pas être conforme à la naïveté de celui de bien des gens. Le Roi dit tout haut d'un ton obligeant pour lui : Parce que M^r. de Lauzun a plus d'esprit & de pénétration que les autres, l'on veut qu'il ait moins de sincérité : pour moi, dit-il, j'aimerois mieux avoir assez d'esprit pour

être méchant & ne le pas être, que d'être un sot, parce que je n'aurois pas l'esprit d'être méchant. J'avoue que dès ce temps-là j'eus un grand plaisir de voir que le Roi avoit de l'estime pour les personnes qui se distinguoient, & par leurs actions, & par leur savoir-faire. M^r. le Duc de Mazarin devint dévot, jusques au point qu'on lui persuada qu'il ne pouvoit pas en conscience garder trois ou quatre Charges qui demandoient une application où résidence personnelle: le Gouvernement de l'Alsace & Brisac, la Lieutenance-générale de Bretagne, & la Charge de Grand-Maître de l'Artillerie. M^e. la Princesse de Conti lui mit ce scrupule dans l'esprit, à la priere de M^e. de Longueville, qui avoit dessein de faire acheter la Charge de Grand-Maître pour M^r. son fils; & lorsque le traité en fut conclu, M^e. de Longueville en demanda l'agrément au Roi, qui lui répondit que cette Charge ne lui convenoit point, qu'il n'avoit pas su que M^r. de Mazarin s'en voulût défaire. Cette réponse surprit extrêmement Madame de Longueville & M^r. le Prince, qui s'attendoient que le Roi auroit quelques égards sur le Gouvernement de Normandie, dont M^r. de Longueville avoit la survivance; & lorsque

M^r. son pere fut mort, au-lieu de lui laisser, M^r. de Montauzier en fut pourvu. Madame la Princesse de Conti, qui vit que le dessein de la Charge de Grand-Maître n'avoit pas réussi, voulut lever le scrupule de M^r. le Duc de Mazarin, qui dit qu'il ne vouloit plus la vendre.

Le Roi, qui avoit appris le marché qu'il en avoit fait, se mit à son tour en scrupule de la lui laisser : il en fixa le prix, & résolut d'en faire faire les fonctions par M^r. de Louvois, & que celui qui en auroit le titre n'agirot que pour les actions de guerre. Il savoit que personne de son Royaume ne les exécuteroit avec plus de vigueur, ni si utilement pour son service, que M^r. de Lauzun : il lui proposa de quitter celle de Général des Dragons, & de prendre celle de Grand-Maître, qu'il en payeroit le surplus. M^r. de Lauzun, qui avoit plus de délicatesse que les autres gens, quelque intérêt qu'il trouvât dans cette proposition, se sentit blessé de devoir remplir une Charge dont les fonctions seroient partagées avec M^r. de Louvois. Il supplia très-humblement le Roi de lui donner une place auprès de sa personne, dans laquelle il pût agir selon qu'il le jugeroit à propos dans les occasions où il s'agirot de son service ; que s'il prenoit celle de

Grand-Maître, il s'exposeroit à devoir avoir de grands démêlés avec M^r. de Louvois, qui lui feroient de la peine. Le Roi loua les sentiments de M^r. de Lauzun, & voulut lui donner des marques d'une plus grande confiance; il lui remit la garde de sa personne entre les mains, & prit résolution de lui donner une Charge de Capitaine des Gardes-du-Corps. Il fit M^r. le Comte du Lude Grand-Maître; celui-ci donna sa Charge de premier Gentilhomme à M^r. de Gêvres, qui se défit de celle de Capitaine des Gardes-du-Corps du Roi entre les mains de M^r. de Lauzun, qui donna sa Charge de Colonel-Général des Dragons à M^r. de Ranes, qui se défit aussi de celle qu'il avoit dans les Chevaux-Légers, dont le prix servit à recompenser M^r. le Duc de Mazarin de sa Charge de Grand-Maître. Voilà comme j'entendis, & comme tout le monde vit ces trois ou quatre changements de Charges, qu'on croit n'avoir été faits que pour faire tomber celle de Capitaine des Gardes-du-Corps entre les mains de M^r. de Lauzun, qui l'avoit préférée à celle de Grand-Maître & de premier Gentilhomme, parce qu'elle l'approchoit plus près de la personne de S. M. Il ne comptoit pour rien, ni le plus grand intérêt, ni la plus grande élévation

que le public auroit trouvés pour lui dans une des deux autres Charges. Depuis que je l'ai connu, plus que je ne faisois dans ce temps-là, je lui ai toujours vu ces sentimens dans le cœur; tous les Officiers de l'armée avec qui il avoit servi l'ont trouvé si honnête homme, & si zélé pour ceux qui faisoient leur devoir, que toutes les personnes qui se sont distinguées par quelque action de courage, ont reçu des marques de son estime par les bons offices qu'il leur a rendus; ou si ç'a été des Officiers dont un autre genre de secours leur devoit être bon avec ces témoignages. S'il a été juste dans l'un, j'ai oui-dire à ces mêmes Officiers qu'il a été prodigue dans l'autre; il ne les exhortoit qu'à augmenter de zele & d'inclination à bien servir le Roi; il leur faisoit souvent entendre que c'étoit de son argent & par ses ordres qu'il leur faisoit ces libéralités, quoiqu'ils fussent que c'étoit de son nécessaire qu'il leur donnoit. J'ai dit que j'ai appris cela de ceux qui en ont reçu les marques, je dois le répéter encore une seconde fois; s'il avoit su qu'ils s'en fussent loués, c'auroit été une raison pour ne plus recevoir de lui ces sortes de plaisirs, tant il hait les louanges; l'on n'osoit même lui parler des occasions de distinction qu'il avoit

faites. J'avoue que ceux qui m'ont conté tout ce que j'ai dit de lui, m'ont fait un sensible plaisir, qui se redoubloit par la bonne foi & par la joie qu'ils avoient eux-mêmes à lui donner des marques de leur gratitude, dans un temps où leur sincérité devoit être moins suspecte, puisqu'il n'étoit plus en état de leur rendre les mêmes offices, ni de leur donner les mêmes secours qu'il avoit fait autrefois. Pour revenir à la Charge de Capitaine des Gardes, elle lui fut donnée dans le mois de Juillet, qui étoit son quartier de service; de sorte qu'il prit le bâton dans le même moment que l'affaire eut été réglée. Il en fit les fonctions avec un air grand & aisé, plein de soin sans empressement; le Roi en paroïssoit très-content, & c'étoit pour lui la seule récompense qu'il en desiroit. Lorsque je lui fis mon compliment, il me dit qu'il étoit bien persuadé de l'honneur que je lui faisois de prendre part aux bontés que le Roi avoit pour lui. Je commençois dans ce temps-là à le regarder comme un homme extraordinaire, très-agréable en conversation, & je cherchois très-volontiers les occasions de lui parler; je lui trouvois des manières d'expressions que je ne voyois point dans les autres gens.

Dans ce temps-là M^{le} le Grand-Duc de

Toscane mon beau-frere, qui venoit d'Angleterre, devoit passer en France ; il avoit fait un voyage de curiosité : il avoit eu quelque démêlé avec notre Ambassadeur d'Angleterre, & le Roi avoit pris l'affaire d'une grande hauteur. Cela modéroit les plaisirs qu'il s'étoit persuadé de recevoir en France, on ne laissa pas de le traiter fort honnêtement. Je n'allai point à Forges, afin de me trouver à Paris lorsqu'il y feroit, qui étoit justement la saison de prendre mes eaux ; on lui donna beaucoup de Comédies, & l'on fit jouer l'Opéra de l'hyver précédent. Dans le temps qu'il fut à Paris, je fis le mariage de la seconde Créquy avec le Comte de Jarnac de la Maison de Chabot, qui sont deux Maisons alliées avec tout ce qu'il y a de gens de qualité en France ; cela attira un monde infini chez moi. Lorsqu'ils furent fiancés dans mon cabinet, & que cette cérémonie fut finie, il ne resta que les plus proches parents : M^e. de Rohan & M^e. de Soubise, la Comtesse de Fiesque, M^e. la Duchesse de Créquy, M^{lle}. sa fille, M^e. de Marillac, M^e. d'Epéron, & quelques Dames de mes amies au nombre d'une vingtaine, & des hommes que je fis venir pour que M^r. le Grand-Duc ne fût pas seul. Je fis jouer la Comédie du

Tartuffe, qui étoit une Piece nouvelle; toutes les Dames souperent avec moi : M^r. le Grand-Duc ne voulut pas manger, parce qu'il étoit incommodé. Le mariage fut fait après minuit, M^r. le Grand-Duc fut témoin de la bonne compagnie qui étoit chez moi, & vit la libéralité que j'avois à récompenser les gens qui m'étoient agréables; je faisois M^e. de Jarnac ma Dame-d'honneur avec des appointements considérables, & outre cela je lui donnois une somme qui lui faisoit en tout 12000 liv. de rente.

J'avois envoyé prier M^e. de Guise de venir à ce mariage, elle ne s'y trouva point; je ne fais si ce fut par elle-même ou par le conseil de M^{lle}. de Guise, elle n'osoit rien faire sans son congé; M^r. de Guise en étoit de même, il avoit été élevé dans cette soumission qui lui donnoit un air ridicule dans le monde : il avoit déjà mauvaise grace dans tout ce qu'il faisoit, & cette sorte de respect qu'il gardoit à l'égard de M^{lle}. de Guise, lui attiroit de grandes railleries; l'on disoit qu'il n'osoit parler à M^e. sa femme sans lui en avoir demandé la permission. Elle avoit aussi du côté de ma sœur chassé une femme-de-chambre qu'elle aimoit extrêmement, & étoit son Ecuyer & son Secrétaire; M^e. de

Poussé lui servoit de Dame-d'Honneur d'un côté, & de Dame-d'Atour à Madame de l'autre ; & comme M^{lle}. de Poussé sa fille étoit avec elle, M^{lle}. de Guise ne vouloit pas qu'elle y demeurât, de crainte, disoit-elle, que M^r. de Guise n'en devînt amoureux. Ainsi la mere & la fille se retirèrent au Luxembourg auprès de Madame, & l'on donna M^e. du Desan à ma sœur de Guise. C'étoit une femme du Poitou, fille d'une maniere de Gentilhomme qui avoit été Maître-d'hôtel du feu Comte de Fiesque, mari de ma gouvernante ; elle avoit quelque bien, elle avoit épousé M^r. du Desan, Gentilhomme du Poitou très-débauché, elle étoit séparée d'avec lui : elle étoit jolie & avoit beaucoup d'esprit. Lorsque M^e. la Maréchale de la Meilleraye alloit en Bretagne, elle la prenoit en chemin, & la menoit avec elle ; dans un de ses voyages à son retour à Paris, elle la fit suivre, elle n'étoit chez elle que comme une espece de domestique, qui ne parloit dans le logis ni ailleurs que par M^e. tout court, & qui n'auroit osé dire M^e. la Maréchale, tant elle étoit soumise & respectueuse. Il me souvient qu'un jour elle vint voir M^e. la Comtesse de Fiesque, qui voulut la faire asseoir, ce qu'elle n'osa jamais faire. Elle étoit d'une agréable con-

versation; l'Intendant de Poitiers, qui étoit M^r. de Villemontier, ne se déplaçoit pas avec elle, lorsque la Cour y alla: il l'introduisit auprès de M^r. le Tellier, qui aimoit à la faire causer les soirs avec lui; elle se vit quelque crédit par les amis qu'elle s'étoit ménagés, elle se figura que son savoir-faire ne lui seroit point inutile, si elle alloit à Paris. Lorsqu'elle y fut venue, elle s'introduisit chez M^{re}. la Duchesse d'Aiguillon; son oncle avoit été son tuteur, parce que la famille de Vignerod étoit originaire de Bressuire en Poitou, ainsi que M^r. le Prince l'a fait imprimer dans le procès qu'il eut contre M^{re}. d'Aiguillon. Cette femme avoit l'esprit flatteur & insinuant, elle se mit bien dans le sien, & alloit souvent avec elle à St. Sulpice. M^{re}. d'Aiguillon étoit parvenue à gouverner Madame; sa dévotion lui avoit fait oublier qu'elle avoit le plus travaillé à faire rompre son mariage, afin d'épouser son pere. Un jour qu'elle étoit auprès de son feu, & qu'elles causoient de mille affaires, ma belle-mere lui dit qu'elle étoit en peine de sa fille de Toscane, qui attendoit l'heure d'accoucher; qu'elle eût désiré pouvoir trouver une femme d'entendement pour l'envoyer auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle fût hors de l'état où elle étoit. M^{re}. d'Ai-

guillon se récria qu'elle avoit son affaire; elle fit semblant d'envoyer en Poitou, elle lui produisit M^e. du Defan comme nouvellement arrivée, la lui dépeignit femme d'une grande qualité & d'une piété exemplaire, qui avoit fait de sa connoissance une confession générale à St. Sulpice, à ce que M^r. Picoté lui avoit dit. Madame fut sensiblement touchée du bon choix de M^e. du Defan, lui fit connoître que M^r. le Tellier la connoissoit, & qu'il avoit de la considération pour elle. Madame envoya consulter la Reine plutôt par déférence que par aucun doute de devoir suivre ce que M^e. d'Aiguillon lui conseilloit; la Reine lui répondit qu'elle ne connoissoit cette femme que pour l'avoir vue danser le tricolet à Poitiers. M^r. le Tellier parla favorablement pour elle, & son affaire fut faite. Après qu'on lui eut fait donner quelque argent par le Roi, & que Madame y en eut un peu ajouté du sien, cela ensemble la mit en état de faire le voyage; elle s'en alla par le carrosse de Lyon, qui fut une voiture admirable pour elle qui n'avoit pas accoutumé de se servir de carrosse. Arrivée en Toscane, elle se fit aimer de tout le monde, & de M^e. la Grande-Duchesse par sa souplesse naturelle; son jugement ne répondoit pas

au feu. qu'elle avoit dans l'esprit, elle ne fut pas long-temps à y faire des fautes, & contribua beaucoup à donner à ma sœur du dégoût de son mari & du pays. Elle s'entremet de quelques négociations entre eux, elle pouffoit ma sœur d'un côté, & flattoit M^r. le Grand-Duc de l'autre; l'on ne connoissoit pas à la Cour ni sa conduite ni ses intentions; elle tourna si bien les affaires, & se rendit si nécessaire, qu'on lui fit faire quelques voyages à Florence; & pour récompense de ses services, on la mit auprès de ma sœur de Guise pour être sa Dame-d'honneur. Toutes celles qui ont ces Charges auprès des petites-filles de France, ont l'honneur d'entrer dans le carrosse de la Reine, & de manger avec elle; celle-ci ne pouvoit espérer ni l'un ni l'autre. M^{lle}. de Guise préféra les petits soins & les complaisances que M^{re}. du Defan avoit pour elle, à la grandeur de ma sœur, qui devoit avoir un grand dégoût lorsqu'il falloit laisser sa Dame-d'Honneur toutes les fois qu'elle entroit dans le carrosse de la Reine. M^{re}. de Poussé avoit été traitée chez la Reine sur le même pied que M^{re}. du Defan, & que ma Dame-d'honneur entroit dans le carrosse & mangeoit avec la Reine; elle l'obligea à vendre sa charge de Dame-d'atour à M^{lle}.

du Defan, afin qu'elle & ma sœur de Guise n'eussent que le même dégoût.

M^e. du Defan m'a donné une occasion de parler de Toscane, j'ai quitté les noces de M^e. de Jarnac, où je m'appliquai à bien divertir M^r. le Grand-Duc, qui ne parut nullement embarrassé de la grosse & bonne compagnie que je lui avois donnée. Il parloit admirablement bien de tout, il connoissoit fort bien la maniere de vivre de toutes les Cours de l'Europe, dans celle de France il ne fit pas une seule faute. Voilà comme tout le monde en parloit, & voilà aussi ce que je dois dire que j'ai connu par moi-même, lorsque je voulus étudier son humeur & son esprit; pour sa personne, il n'étoit ni grand ni petit, un peu gros pour un homme de 25 ans; il avoit une très-belle tête, les cheveux noirs, une grosse bouche vermeille, de belles dents, le teint vif, & marquoit avoir une bonne santé. Il étoit fait comme ces gens qui n'ont rien qui dégoûte dans leur personne, & il est à croire que tous ceux qui l'auront vu & connu, comme j'ai fait, blâmeront ma sœur de n'avoir pas bien vécu avec lui. Il ne se pouvoit assez exprimer sur le bien qu'il disoit d'elle à tout le monde & à moi en particulier; il vécut sur mon compte avec une

fit grande distinction, à regarder le reste de la famille, que j'ai raison de lui en devoir savoir gré; quoiqu'il soit civil & honnête pour tout le monde, il s'étudia à me témoigner des marques de sa préférence & des soins singuliers.

M^e. de Choisy mourut, elle s'étoit mêlée de mille affaires désagréables pour moi. Lorsque nous partageâmes le Luxembourg, une partie de son logement m'étoit échue; elle voulut me persuader de le lui laisser, je n'en voulus rien faire; elle voulut me vendre des ajustements qu'elle y avoit fait faire, je ne voulus faire aucun marché avec elle, elle fit tout emporter jusqu'aux lambris, qui ne m'étoient pas absolument nécessaires pour mettre mes Pages dans le logement que je lui faisois quitter.

Après que Madame & toute la Maison de Guise eurent sollicité, & que M^e. du Defan eut fait agir M^r. le Tellier auprès du Roi, & qu'elle eut obtenu les honneurs, ma sœur venoit plus souvent à la Cour; son mari, qui avoit peu d'esprit, la suivoit toujours: il étoit si innocent & si enfant, que tout marié qu'il étoit, il appelloit encore M^{lle}. de Guise ma bonne tante, comme les enfants appellent ma bonne maman. Lorsque le Grand-Duc fut parti,

je m'en allai à Eu ; j'étois partie tard , je ne m'en retournai que bien avant dans l'hyver. Lorsque je partis, je fis quelques honnêtetés à M^r. de Lauzun sur la peine que j'avois de quitter une aussi agréable conversation que la sienne ; je m'étois habituée à l'entretenir , & je cherchois à lui parler aux heures qu'il étoit chez la Reine. Je dis que je cherchois à l'entretenir , parce qu'il vivoit avec moi avec un respect si soumis , qu'il ne m'auroit jamais approchée si je ne lui étois allé parler. Après que je lui eus fait les compliments que je viens de dire , & qu'il m'y eut répondu par de profondes révérences , il me répondit que pour n'avoir presque pas l'honneur d'être connu de moi , il étoit un des hommes du monde qui s'attacheroit le plus à exécuter mes ordres , si je lui faisois l'honneur de lui en laisser quelques-uns. Il me dit cela de si bonne grace , qu'il n'eut pas de peine à me persuader qu'il me parloit de bonne foi. Lorsque je lui eus fait encore quelques honnêtetés , il n'y répondit que par les mêmes soumissions & les mêmes respects qu'il avoit accoutumé de me marquer , & me dit que la confiance que j'avois témoigné prendre en lui l'avoit tellement pénétré , qu'il auroit toujours un grand soin & une grande fidélité à exécuter mes ordres.

Je ne revins d'Eu que vers le mois de Décembre ; à mon arrivée à Paris , l'on me dit que Madame y venoit pour dire adieu à M^e. de St. Chaumont que Monsieur avoit chassée, dont elle étoit au désespoir. Elle étoit Gouvernante de Mademoiselle , on croyoit que son crime étoit d'être tante de M^r. le Comte de Guiche ; Madame la mit aux Carmélites de la rue du Bouloir , qui est un établissement nouveau fait par le grand Couvent de St. Jacques ; quelques Religieuses s'y trouverent enfermées ; à cause du grand air , la Communauté fit acheter une place dans la rue du Bouloir , avec dessein d'y établir seulement une infirmerie ; avec le temps, cette maison s'est agrandie par le nombre des Carmélites, où la Règle de cet Ordre qui est régulièrement observée partout , l'est dans celui-là comme dans les autres. Celles du grand Couvent s'en sont séparées pour ne pas laisser un exemple qu'elles ayent deux maisons dans une même Cour. M^e. de St. Chaumont , qui avoit été fille de Madame , qui a beaucoup d'esprit , ainsi que je l'ai déjà dit , y avoit été envoyée , & portoit le nom de Sœur Thérèse de Jesus. Il y avoit encore une fille de la Maison d'Arbonne , & les filles du Comte de Catalan , qui s'étoit jetté dans les

service du Roi à la révolte de Catalogne : elles savoient l'Espagnol, du temps qu'elles étoient dans le monde. La Reine mere y avoit été tous les jours, elle y avoit établi un Salut dans leur petite Chapelle ; cette fondation donna envie à Romecourt & aux Religieuses de se séparer, & de faire une troisieme maison de Carmélites à Paris. D'ailleurs, comme je l'ai déjà expliqué, les Religieuses du grand Couvent, qui sont d'une grande régularité, ne voulurent point avoir un partage dans leur maison, elles n'avoient eu d'autres pensées que de bâtir une infirmerie ; elles donnerent volontiers les mains à cette affaire. La Reine avoit pris en amitié les Religieuses de la rue du Bouloir, parce qu'elle les trouvoit de bonne compagnie ; ainsi l'affaire fut décidée en leur faveur. La Reine y alla quelquefois avec la Reine mere, elle y trouva des personnes qui savoient sa langue naturelle, elle s'y accoutuma, & choisit cette maison pour s'y retirer toutes les fois qu'elle voudroit entrer en retraite. Elle y alloit la plupart du temps pour y apprendre des nouvelles. Madame y alloit souvent, & la Comtesse de Soissons aussi. Cette maison a toujours été une espece de cour ; ce fut-là où la Reine apprit de la Comtesse de Soissons les amours

du Roi pour la Valliere , & ce fut aussi la premiere raison qui déterminâ le Roi à la chasser lorsqu'il fut ce que j'ai dit de la lettre qui avoit été envoyée à la Molina. Le Roi commençoit à n'être pas satisfait de la Comtesse de Soissons ; ainsi il fut bien-aïse d'avoir une juste raison de l'éloigner de la Cour. Je pourrai quelquefois ne mettre pas les événements dans leurs temps & dans leur ordre ; comme je l'ai déjà remarqué , je n'écris que pour moi , & ne cherche qu'à remplir quelques heures inutiles ; je ne dois pas me soucier de dire à point nommé le moment où ce que j'écris s'est passé ; je prétends m'amuser dans ma vieillesse , si Dieu me fait la grace de me laisser vivre long-temps , & voir ce que j'ai fait dans ma jeunesse , pour mieux connoître l'abus du monde , & pour me confirmer à le mépriser , & à considérer sur moi-même que née avec des grandeurs & des biens considérables , & sans avoir fait mal à personne , Dieu a permis que ma vie ait été traversée de mille affaires désagréables : ainsi le temps que j'employe à écrire ces Mémoires , m'est plus profitable par le souvenir qu'ils me donnent , qu'on ne sauroit le concevoir.

Monsieur chassa par ordre du Roi l'E-

vêque de Valence son premier Aumônier, auquel on défendit d'aller dans son Diocèse. Madame la Maréchale de Clérambaut fut mise auprès de Mademoiselle pour être sa Gouvernante à la place de Madame de St. Chaumont; elle étoit fille & femme de deux hommes qui avoient bien de l'esprit, & savoient bien la Cour: pour elle on disoit qu'elle étoit savante comme Monsieur de Chavigny son pere, qu'elle ne connoissoit que le Latin, l'Astrologie, & mille autres Sciences qui ne lui donnoient ni le savoir-faire, ni l'air qu'il falloit pour bien élever Mademoiselle. Après avoir appris toutes ces nouvelles, je m'en allai à St. Germain, où je passai l'hyver sans faire de voyages à Paris, comme j'avois accoutumé de faire; c'est-à-dire, qu'avant cela j'y demeurois 15 jours & 5 ou 6 jours à la Cour; cet hyver sans savoir presque pourquoi je ne pouvois souffrir Paris, ni sortir de Saint-Germain. Lorsque j'y étois, une de mes filles eut la petite-vérole; cet accident m'empêcha d'aller à la Cour pendant 4 ou 5 jours, je les passai à Paris avec beaucoup de langueur; je me souviens que je fus très-aise lorsque l'on me fit savoir que je pouvois retourner à la Cour. Je voyois M^r. de Lauzun chez la Reine,

avec qui je prenois un très-grand plaisir de causer, je lui trouvois tous les jours plus d'esprit & plus d'agrément à ce qu'il disoit qu'à toute autre personne du monde; il se tenoit toujours réservé dans les termes de soumission & de respect, que les autres gens ne peuvent imiter.

J'allai à Paris un jour, dont le soir le Roi fit arrêter le Chevalier de Lorraine. Je fus surprise le lendemain matin lorsqu'on me dit que Monsieur & Madame étoient arrivés la nuit, qu'ils s'en alloient à Villers-Cotterets, que le Chevalier de Lorraine étoit arrêté; j'allai au Palais-Royal, où je trouvai Monsieur fort fâché. Il se plaignoit de son malheur, disoit qu'il avoit toujours vécu avec le Roi d'une manière à ne se pas attirer le traitement qu'il venoit de lui faire; qu'il s'en alloit à Villers-Cotterets; qu'il ne pouvoit demeurer à la Cour. Madame témoignoit avoir du chagrin de celui de Monsieur, & me dit: Je n'ai pas raison d'aimer le Chevalier de Lorraine, parce que nous n'étions pas bien ensemble; il me fait cependant pitié, & j'ai une peine mortelle de celle de Monsieur. Elle soutenoit ce discours avec un air qui marquoit la douleur d'une personne intéressée à tout ce qui le pouvoit fâcher, & dans le fond

de l'ame, elle étoit bien-aïse : elle étoit parfaitement unie avec le Roi, personne ne doute qu'elle n'eût part à cette disgrâce. Le principal motif regardoit la conduite de Monsieur, & les conseils que le Chevalier de Lorraine lui avoit donnés lorsque le Roi lui avoit refusé le Gouvernement du Languedoc après la mort de M^r. le Prince de Conti, dont Monsieur avoit fait de grandes plaintes, & sur beaucoup d'autres affaires qu'on prétendoit que le Chevalier de Lorraine lui inspiroit. Le Roi, qui avoit dissimulé ou négligé ce que l'on faisoit dire à Monsieur, ne lui en témoignoît rien. Une Abbaye de son appanage vaqua, elle fut destinée à M^r. le Chevalier de Lorraine. Comme dans ces sortes d'occasions Monsieur donnoit sa nomination, & le Secrétaire d'Etat en mois faisoit les expéditions pour Rome sans aucune difficulté, lorsque M^r. le Chevalier de Lorraine envoya demander la sienne à M^r. le Tellier, il répondit qu'il avoit ordre du Roi de ne le pas faire. Monsieur en parla au Roi, qui lui répondit qu'il n'avoit pas d'autre raison à lui dire, sinon qu'il ne vouloit pas que M^r. le Chevalier de Lorraine eût cette Abbaye. Monsieur voulut se fâcher, le Roi lui fit connoître qu'il feroit bien
de

de demeurer en repos, & de ne pas suivre les conseils qu'on lui donnoit. Cette froideur commencée, M^r. le Chevalier de Lorraine obligeoit Monsieur à prendre des airs fiers avec le Roi. Voilà le motif pressant qui obligea à le faire arrêter par le Comte d'Ayen, Capitaine des Gardes du Roi, qui servoit auprès de sa personne. Il étoit encore jeune, & l'affaire étoit délicate; le Roi avoit jetté les yeux sur M^r. le Comte de Lauzun, & lui donna ses ordres. Après lui avoir dit qu'il les alloit exécuter, il le supplia très-humblement de trouver bon qu'il lui représentât que c'étoit toujours le Capitaine des Gardes qui servoit auprès de sa personne, à qui il avoit la bonté de donner ces sortes de commissions. Le Roi, qui n'a jamais résisté à la raison lorsqu'on la lui peut faire connoître, changea de sentiment, & envoya chercher le Comte d'Ayen, lui donna ses ordres, & voulut que M^r. le Comte de Lauzun le suivît, pour l'empêcher de faire quelques fautes. Ainsi M^r. le Chevalier de Lorraine fut arrêté au Château neuf, lorsqu'il étoit dans une chambre renfermé avec Monsieur : le Comte d'Ayen le fit demander pour lui parler, il vint, & M^r. d'Ayen l'arrêta. Le Chevalier de la Hillière, qui étoit avec lui.

dit à M^r. le Comte d'Ayen de lui faire rendre son épée, ce qu'il fit; & après ils le menerent dans la chambre du Capitaine des Gardes-du-Corps dans le Louvre, & ensuite coucher dans une maison dans le Bourg: il fut conduit à Lyon, & mis à Pierre-Encise. Les Officiers & les Gardes du Roi, qui l'avoient conduit, le laisserent entre les mains de l'Archevêque de Lyon; comme ils revenoient, ils reçurent un ordre du Roi de reprendre le Chevalier de Lorraine, de lui ôter le valet qu'il avoit auprès de lui, d'empêcher qu'il ne reçût des nouvelles, ni qu'il eût communication avec personne, de le conduire & de le garder au Château d'If. Cela provenoit d'un voyage que M^r. Colbert avoit fait à Villers-Cotterets pour parler à Monsieur, qui ne voulut pas revenir auprès du Roi qu'il ne lui eût rendu M^r. le Chevalier de Lorraine. Jusqu'à Lyon on lui avoit toujours permis d'écrire à Monsieur & à ses amis, les Officiers avoient ordre de lui laisser librement prendre & donner des lettres à des Couriers que Monsieur lui envoyoit. Le Roi crut que c'étoit lui qui lui inspiroit cette fermeté, il voulut châtier plus rigoureusement M^r. le Chevalier de Lorraine, & mortifier davantage Monsieur,

& lui ôter les moyens de pouvoir lui faire donner ni recevoir de ses lettres. Ainsi il fut conduit & gardé au Château d'if jusques à ce que Monsieur fût revenu à la Cour, & qu'il eût demandé au Roi avec soumission de lui donner la liberté. Après qu'il fut sorti de cette prison, on lui dit de s'en aller à Rome, d'où il n'est revenu qu'après la mort de Madame.

Lorsqu'il fut arrêté, le Roi nous conta les premières raisons qu'il avoit eues de ne pas être content du Chevalier de Lorraine sur les conseils qu'il donnoit à Monsieur; qu'un jour sur la connoissance qu'il avoit que le Roi connoissoit sa conduite, il desira d'avoir un éclaircissement avec lui, dans lequel il lui dit que Monsieur étoit un bon-homme, qui aimoit S. M.; que si elle vouloit le traiter honnêtement, Monsieur ne feroit jamais rien qui lui pût déplaire, qu'il en étoit garant, qu'il s'en prit à lui s'il manquoit en quoi que ce fût, qu'il lui répondoit de sa conduite. Le Roi lui dit là-dessus: Vous? Vous m'en répondez donc, M^r. le Chevalier? Qu'il lui avoit dit qu'oui. Le Roi lui répliqua: J'en suis bien-aîsé. Il nous dit: Croyez-vous que je veuille de tels répondants de la conduite de mon frere? Et quand je l'aurois fait arrêter après ce compliment,

aurois-je mal fait? Monsieur a continué ses méchantes humeurs, le Chevalier de Lorraine m'avoit dit qu'il étoit sa caution, je m'en suis pris à lui pour l'exécution de sa parole. Monsieur & Madame revinrent de Villers-Cotterets, elle avoit un grand appartement de plein-pied à celui du Roi; & quoiqu'elle logeât avec Monsieur au Château neuf, lorsqu'elle en étoit sortie le matin elle passoit les après-dînées au vieux Château où le Roi lui parloit plus aisément des affaires qu'elle négocioit avec le Roi d'Angleterre son frere. Depuis la disgrâce du Chevalier de Lorraine, elle s'étoit accoutumée à me parler: elle me disoit: Jusqu'ici nous nous ne sommes pas aimées, parce que nous ne nous connoissons point; vous avez un bon cœur, le mien n'est pas méchant, il faut que nous soyons bonnes amies. J'avois les mêmes sentiments dans le cœur pour elle; je me trouvais dans une disposition fort naturelle de bien vivre avec elle. Un jour qu'elle étoit sur son lit, M^r. de Lauzun entra. Elle me dit: J'ai affaire à lui, vous voulez bien que je vous prie d'entretenir la compagnie qui pourroit venir nous interrompre: je pris cette commission avec plaisir, parce que j'étois bien-aise de lui en faire, & je n'étois pas fâchée

que M^r. de Lauzun en partageât l'obligation avec elle. Je concevois qu'elle ne lui vouloit parler que d'affaire, je n'avois aucun soupçon qu'il y pût avoir de la galanterie, parce qu'il n'avoit jamais paru avoir de cette sorte d'attachement pour elle, quoiqu'il lui fût ordinaire d'en avoir pour beaucoup de Dames.

Dieu est le maître de nos états; il nous y laisse autant que la variété de nos esprits le peut souffrir; il avoit permis que j'eusse regardé le mien comme le plus heureux que je pouvois choisir au monde; je devois me trouver satisfaite de ma naissance, de mon bien, & de toutes sortes d'agrémens qui peuvent faire passer la vie sans être incommode à soi-même, ni à charge à personne: cependant, comme jé l'ai déjà dit, sans en savoir la raison, je m'ennuyois des endroits où je m'étois plus autrefois, j'en affectionnois d'autres qui m'avoient été indifférens, j'aimois la conversation de M^r. de Lauzun sans qu'il me passât rien de fixe dans la tête. Après avoir passé un très-long temps dans ces agitations, je voulus rentrer en moi-même, & démêler ce qui me faisoit du plaisir, & ce qui me donnoit de la peine; je connus qu'une autre condition que celle que j'avois éprouvée jusques-là, fai-

soit toute mon occupation , que si je me mariois j'en serois plus heureuse ; que de faire la fortune de quelqu'un , de lui donner de grands établissemens, il m'en feroit gré, il seroit touché, il auroit de l'amitié pour moi , & s'étudieroit à faire tout ce qui me pourroit plaire. Jusqu'ici l'on m'avoit proposé de grands établissemens, qui m'élevoient & ne m'auroient pas rendu plus heureuse ; que je ne la pouvois être que par la considération que j'aurois pour une personne qui eût de l'amitié pour moi ; que mes héritiers regardant mon bien comme le leur, ils ne pouvoient rien tant souhaiter que ma mort afin d'en pouvoir jouir. Après avoir bien repassé dans ma tête ce qui pouvoit me devenir un dégoût , je vis qu'entre tous les partis que je pouvois prendre , Dieu souffroit que je sentisse dans mon cœur que celui de me marier étoit le seul qui pouvoit me donner du repos , par le choix d'une personne à qui je pussé faire une assez grande fortune pour qu'elle en pût être pénétrée le reste de ma vie & de la sienne , & avec qui je pussé passer la mienne avec tranquillité & l'union d'une parfaite amitié. C'est dans ce moment-là que je compris que mes inquiétudes n'avoient pas été vagues, & que je con-

cus que le mérite que j'avois trouvé dans M^r. de Lauzun, les distinctions de sa conduite par rapport à celle des autres gens, & l'élévation d'ame qu'il avoit au-dessus du commun des hommes, l'agrément de sa conversation, & d'un million de singularités que je lui connoissois, me firent comprendre ou plutôt sentir qu'il étoit l'unique homme capable de soutenir la grandeur que je lui mettrois sur la tête, & la seule personne digne de mon choix, & celui qui vivroit le mieux avec moi. Je concevois que je n'avois jamais reçu de marques d'amitié de qui que ce soit, qu'il y avoit plaisir d'être aimée, qu'il étoit très-sensible, & qu'il y avoit beaucoup d'agrément de pouvoir vivre avec un parfait honnête homme que je pouvois regarder comme un ami, pénétré de tout ce qui me feroit du plaisir ou de la peine, avec lequel je commençois à m'apercevoir que je prenois plus de goût de m'entretenir que je n'avois fait jusques-là avec personne du monde. Ainsi je vis bien en moi-même que les sujets de mes joies venoient du plaisir que j'avois de parler avec lui; & le peu d'application que j'avois à toutes mes autres affaires, le dégoût que je me sentoís pour tout le monde, & l'ennui dans lequel j'étois lors-

que je ne le trouvois pas chez la Reine, me firent connoître tout ce que j'avois ignoré jusques-là. Je n'avois d'occupation ni d'agitation que celles qui me venoient de ces réflexions ; tantôt je voulois qu'il devinât mon état, & d'autres fois je desirois qu'il ne le connût point. Je suis naturellement impatiente , j'avoue que mon état m'accabloit, je ne pouvois souffrir personne , le monde me mettoit au désespoir , je voulois être seule dans ma chambre ou le voir chez la Reine ; dans le Cours par hasard ou autrement , pourvu que je le visse , je me trouvois en repos. Je faisois des réflexions sur les difficultés que je pouvois y trouver , j'étois en peine d'en parler au Roi ; je voulois lui faire connoître mes sentiments, afin qu'il me dît lui-même de quelle maniere je me devois conduire ; j'étois inconsolable lorsque je voyois par sa conduite soumise & respectueuse qu'il ne connoissoit pas tout ce que je pensois pour lui. Ainsi l'affaire qui me paroissoit la plus embarrassante, étoit celle de lui faire entendre qu'il étoit plus heureux qu'il ne pensoit ; je ne laissois pas de songer quelquefois à l'inégalité de sa qualité à la mienne. J'ai lu l'Histoire de France, & presque toutes celles qui sont en François ; je savois qu'il

y avoit des exemples dans le Royaume que des personnes d'une moindre qualité que la sienne avoient épousé des filles, des sœurs, des petites-filles, des veuves de Rois, ainsi que je l'expliquerai ailleurs; qu'il n'y avoit de différence de ces gens-là à lui que celle qu'il étoit né d'une plus grande & illustre Maison qu'eux, & qu'il avoit plus de mérite & plus d'élévation dans l'âme qu'ils n'en avoient jamais eu. Je surmontai cet obstacle par une multitude d'exemples qui se présentoient à mon souvenir; je me fis un plan de tout ce que je viens d'alléguer, je me souvins que j'avois lu dans les Comédies de Corneille une espèce de destinée pareille à la mienne, & je regardois du côté de Dieu ce que ce Poète avoit imaginé par des vues humaines. J'envoyai à Paris acheter toutes les Œuvres de Corneille, afin de chercher ce que j'avois cru qui pourroit me convenir. Jusqu'à l'arrivée de mon courier, je me disois que personne au monde n'avoit eu une plus grande élévation que M^r. de Lauzun; il y avoit même des moments que je trouvois que son mérite étoit au-dessus de tout ce que je voulois faire pour lui, que je pouvois me persuader cela avec plus de vérité, que toute la France le croyoit ainsi, tant il

s'étoit acquis une réputation d'être singulier en tout. Les Œuvres de Corneille arrivées, je ne fus pas long-temps à trouver les Vers que je vais mettre ici; je les appris par cœur, ils m'ont fait faire beaucoup de réflexions depuis quelques années, & je regardois du côté de Dieu ce que la plupart des hommes considèrent avec des sentimens profanes.

VERS DE CORNEILLE.

Quand les ordres du Ciel nous ont faits l'un
pour l'autre,

Lyse, c'est un accord bientôt fait que le nôtre.
Sa main entre les cœurs par un secret pouvoir
Sème l'intelligence avant que de se voir.

Il prépare si bien l'Amant & la Maîtresse
Que leur ame au seul nom s'émeut & s'intéresse.
On s'estime, on se cherche, on s'aime en un
moment,

Tout ce qu'on s'entredit persuade aisément;
Et, sans s'inquiéter de mille peurs frivoles,
La foi semble courir au-devant des paroles.
La langue en peu de mots en explique beau-
coup,

Les yeux plus éloquents font tout voir tout
d'un coup,

Et de quoi qu'à l'envi tous les deux nous in-
truissent,

Le cœur en entend plus que tous les deux
n'en disent.

Après tout ce que j'ai exposé des agitations dans lesquelles j'étois des incertitudes de ce que j'avois à faire, & du penchant naturel que je me trouvois à vouloir voir & à parler à M^r. de Lauzun, de l'aversion que j'avois eue pour le mariage, & des résolutions que j'avois prises pour me marier avec lui, il me semble que rien ne convenoit mieux à mon état, que ces Vers qui ont un sens moral lorsqu'on les regarde du côté de Dieu, & qui en ont un galant pour les cœurs qui sont capables de s'en occuper. J'ai à rendre graces à Dieu de celle qu'il m'a faite, lorsqu'il m'a donné de l'aversion pour tout ce qui s'appelle galanterie. Il me souvient qu'après avoir fait de sérieuses réflexions sur ce que tout le monde diroit de mon affaire, & sur les dégoûts que je pourrois trouver dans ce mariage, je résolus de ne plus parler à M^r. de Lauzun qu'avec une tierce personne, & je voulois m'éloigner des occasions de le voir, afin de me l'ôter de la tête. J'avois commencé à tenir cette conduite, je ne lui tenois plus que des discours indifférents; je m'appercus que je ne savois ce que je lui disois, que je n'arrangeois pas trois mots qui eussent une suite de bon sens; & plus je cherchois à le fuir, plus j'avois envie de le voir. Ma-

dame, qui étoit de ses amies, & qui m'a-voit témoigné être des miennes, me parloit souvent de son mérite. Je fus tentée mille fois de lui ouvrir mon cœur, afin qu'elle me dit bonnement ce que je devois faire, & de quelle maniere elle me conseilleroit de me conduire. Je n'étois pas en état de le pouvoir faire de moi-même, puisque je faisois toujours le contraire de ce que je voulois chercher à faire; ce que j'avois projeté la nuit, je ne pouvois l'exécuter le jour. Voilà une maniere de vie & de démêlé que j'avois cent fois le jour avec moi-même. Après avoir songé à l'impossibilité de m'ôter cela de la tête & aux obstacles que j'y pouvois trouver, & que j'eus bien surmonté tout ce qu'on en pourroit dire, je me vis dans une nécessité absolue de prendre une résolution.

Je suivois la Reine aux Récollets, où il se faisoit une neuvaine pour Saint Pierre d'Alcantara, je priois Dieu de tout mon cœur de m'inspirer ce que j'avois à faire. Un jour que le St. Sacrement y étoit exposé, après avoir demandé à Dieu la grâce de me faire déterminer, je compris par l'état dans lequel je me trouvois, que je serois toute ma vie troublée, si je travaillois à chasser de mon esprit ce qui s'y éta-

blissoit fortement : lorsque je cherchois à le détruire , je ne m'occupois que des moyens que j'avois à tenir pour faire connoître à M^r. de Lauzun les sentimens que j'avois pour lui , & ne songeois qu'à tout ce que j'avois à faire pour que cela réussît. Cela me sembloit si aisé à faire par les exemples que j'ai dit , que j'avois lus dans l'Histoire , que je ne pouvois pas imaginer que personne s'y pût opposer , hors ceux qui projettoient d'hériter de mon bien. Le lendemain de cette dernière résolution , qui étoit le 2- de Mars , je me trouvai avec M^r. de Lauzun chez la Reine ; je passai devant lui. Il me sembloit que l'honnêteté & la gayeté avec laquelle je lui parlois , lui devoient faire deviner ce que j'avois dans le cœur pour lui ; & quoiqu'il demeurât toujours dans les termes d'un profond respect , lorsque je me souvenois des Vers que j'ai écrits , je me figurois qu'il me devoit entendre. Je ne laissois pas d'être peinée de cette incertitude , je voulois chercher un moyen de me faire connoître. Il vint un bruit que le Roi rendoit la Lorraine , & qu'on me devoit marier au Prince Charles ; je crus que c'étoit une heureuse occasion pour mettre M^r. de Lauzun en état & aux termes de pressentir la situation où je me trouvois , & de

me parler du sien ; je l'envoyai prier de me venir trouver à ma chambre , qui n'étoit pas bien loin de la sienne ; il me falloit même passer devant sa porte lorsque j'allois chez la Reine. L'on vint me dire qu'il n'étoit pas dans sa chambre ; il étoit grand ami de Guित्रy , & il étoit souvent avec lui dans un appartement extraordinaire qu'il s'étoit fait accommoder. Je me servis du prétexte de ma curiosité à le vouloir voir , je ne doutai pas que je n'y trouvassé M^r. de Lauzun avec lui , je m'étois trompée. Lorsque je descendis chez la Reine , je le vis qui parloit à la Comtesse de Guiche. Elle me dit , sur ce que je lui fis connoître que j'avois à l'entretenir : Laissez-moi achever une affaire que j'ai avec lui , c'est un Monsieur que je ne trouve pas quand je veux , & vous l'aurez toujours quand il vous plaira lui commander d'aller recevoir vos ordres. Cette réponse me fit trembler , le cœur me battit d'une manière que je crus qu'il s'en apercevrait , & je voulois même que le sien pût deviner les mouvements du mien , & qu'il sentit que je n'avois rien de désagréable à lui apprendre.

Lorsque la Comtesse de Guiche l'eut quitté , je m'en allai à une fenêtre ; il m'y suivit avec un air & une fierté qui fit que

je le regardai comme le maître de tout le monde. Après avoir un peu tremblé, je lui dis : Vous m'aviez témoigné prendre part à tout ce qui me regarde, & vous êtes un si fidele ami & un homme de si bon sens, que je ne veux rien faire sans vous avoir demandé votre avis. Il me dit avec ses révérences & sa soumission ordinaires, qu'il m'étoit très-obligé de l'honneur que je lui faisois, qu'il en feroit très-reconnoissant, qu'il ne me tromperoit pas, & que je verrois par la sincérité avec laquelle il me diroit ses sentiments, qu'il répondroit à la bonne opinion que j'avois de lui. Lorsque nos compliments furent finis, je lui contai que l'on disoit dans le monde que le Roi me vouloit marier au Prince Charles de Lorraine, que je le priois de me dire s'il en avoit oui parler. Il me répondit que non, & qu'il étoit persuadé que le Roi ne voudroit que ce que je desirerois, qu'il avoit trop de justice pour tout le monde, & un cœur trop occupé de la rendre pour me contraindre en rien. Je lui dis : De l'âge où je suis on ne marie guere les gens contre leur gré, l'on m'a proposé jusqu'ici beaucoup de partis, j'ai écouté tous ceux qui m'en ont parlé, il y en a eu quelques-uns qui auroient été de quelque

grandeur pour moi, j'aurois été au désespoir si l'on m'avoit forcée de les accepter : j'aime mon pays, lui dis-je, je suis une grande Dame qui se gouverne plutôt par raison que par ambition ; il est du bon sens de la savoir borner, il faut se faire quelque bonheur dans sa vie, & je suis persuadée qu'on n'en peut pas trouver à vivre avec un homme que l'on ne connoît point ; & s'il ne se trouve pas honnête homme, on ne sauroit l'estimer. Il me répondit que j'avois des sentiments pleins de raison, qu'il ne pouvoit que les approuver : il me dit : Vous êtes si heureuse, pourquoi voulez-vous songer à vous marier ? Je lui répondis qu'il avoit raison de dire que j'étois heureuse, que je l'étois en effet ; que je lui avouois que la quantité des gens qui comptoient sur mon bien, & qui par conséquent souhaitoient ma mort, me mettoient au désespoir, que cette seule consolation me feroit marier. Il me répliqua que le chapitre étoit important, que j'y devois penser avec application ; qu'après que j'y aurois bien pensé, & qu'il y auroit songé de son côté, il me diroit son sentiment d'une manière que je verrois qu'il ne me conseilleroit rien qui ne répondît à la confiance que je lui faisois l'honneur de

prendre en lui. La Reine sortit, nous mêmes à reprendre cette conversation une autre fois. J'avoue que quoique je ne lui eusse rien dit qui le regardât, je ne laissois pas de me sentir fort soulagée d'avoir mis cette affaire en état de lui en pouvoir reparler : je voulois toujours qu'il m'eût devinée par l'embarras avec laquelle je lui avois parlé, je n'osois pas le regarder en face ; j'étois fort contente de moi, & je faisois d'agréables projets pour la première fois que nous reprendrions l'affaire.

Le lendemain après que la Reine eut dîné, je lui allai parler ; je lui dis qu'il ne devoit pas différer à me dire ses sentimens, que je le priois de me parler sincèrement, & de me dire s'il avoit pensé à ce que je lui avois dit. Il me répliqua, avec un souris agréable, qu'il feroit un livre de ce qui lui avoit passé dans la tête, qu'il y trouvoit trop de châteaux en Espagne, que c'étoit à moi à bien penser à ce que j'avois à faire, & qu'il répondroit à tout ce que je lui proposerois avec beaucoup de sincérité. Je lui dis : Je n'ai pas moins fait de châteaux en Espagne que vous ; les miens, lui dis-je, ont de bons fondemens, & vous me faites plaisir de me parler de cette affaire avec

le sérieux d'un bon ami, parce que je veux traiter avec vous l'affaire la plus importante de ma vie. Il se mit à rire, & me dit : Je dois donc être bien glorieux d'être le chef de votre conseil ; vous m'allez, me dit-il, donner bonne opinion de moi. Je lui dis que j'en aurois une très-bonne des conseils qu'il me donneroit, & que je lui promettois de les suivre, & que je pouvois encore dire plus assurément que je n'avois fait, que je ne consulteroisi qui que ce soit que lui sur ce que j'aurois à faire, parce que tout le monde m'y étoit suspect, & que j'étois persuadée qu'il n'y avoit de bon pour moi que ce qu'il me diroit. Il voulut se remettre sur ses respects avec de profondes révérences. Je lui dis : Je vous prie, Monsieur, revenons au fait où nous demeurâmes hier. Vous savez donc, me dit-il, que ce fut hier sur l'inquiétude que vous donnent vos héritiers, lorsqu'ils desiront votre bien, & en même-temps votre mort ; & c'est cela seul qui vous a donné la pensée de vous marier ; je vous dis sincèrement qu'à votre place j'aurois les mêmes peines : il y a plaisir de vivre, & c'est un grand chagrin de savoir que des gens nous souhaitent la mort ; je comprends assez que c'est la seule affaire qui vous a

fait penser au mariage, parce que vous avez jusqu'ici refusé tout ce qui vous convenoit : il n'y a rien à présent qui vous puisse être propre ; ainsi vous pouvez bien avoir l'intention de vous marier pour faire finir les souhaits qu'on fait pour votre mort. Je ne vois pas de personnes à qui vous puissiez vous marier ; de manière que je suis embarrassé à vous donner conseil, & je ne puis que plaindre l'état où vous êtes ; je ne conçois de plaisir pour vous, que celui de vous être soulagée avec moi de ce que vous avez sur le cœur. Je connois bien, me dit-il, qu'il y a long-temps que vous cherchez quelqu'un digne de votre confiance, & je suis bien heureux que le sort soit tombé sur moi ; je suis très-fâché de ne pouvoir lever l'obstacle invincible qui vous doit faire de la peine ; ainsi que je viens de vous dire, sûrement il n'y a personne sur qui vous puissiez jeter les yeux : cependant je ne puis pas disconvenir que vous n'ayiez raison de vouloir sortir de l'état pénible dans lequel vous vous trouvez de penser toujours qu'on vous souhaite la mort ; sans cela qu'auriez-vous à désirer ? Les grandeurs, les biens vous manquent-ils ? Vous êtes estimée & honorée par votre vertu, votre mérite, & votre qualité.

c'est, à mon sens, un état bien agréable de vous devoir à vous-même la considération que l'on a pour vous : le Roi vous traite bien, il vous aime, je vois qu'il se plaît avec vous ; qu'avez-vous donc à souhaiter ? Si vous aviez été Reine ou Impératrice dans un Pays étranger, vous vous seriez ennuyée à la mort ; ces conditions ont peu d'élévation au-dessus de la vôtre, il y a beaucoup de peine à étudier l'humeur de l'homme, & du reste des gens avec qui l'on doit vivre, & je ne conçois pas qu'il y ait de plaisirs qui puissent l'adoucir. Je lui dis qu'il avoit raison, & que je voyois bien que je ne m'étois pas trompée lorsque je l'avois choisi pour me conseiller, qu'il vouloit bien que je lui dise que ces mêmes grandeurs & ces grands établissemens qu'il m'avoit dit que j'avois seroient assez propres à élever un parfait honnête homme : qu'à prendre ce parti, je suivois la pente de mon cœur, qui me portoit à ne me jamais séparer du Roi ; que j'avois pensé qu'il seroit même bien-aise que je lui élevasse un de ses Sujets, & que je lui donnasse du bien pour l'employer à son service. Il me répondit : Vous m'aviez bien dit que vous aviez fait comme moi des châteaux en Espagne ; ce n'est pas,

dit-il, que je ne trouve que vous avez raison de me dire qu'ils avoient de meilleurs fondemens que les miens; tout ce que vous venez de dire est faisable, j'y trouve de la grandeur & de l'agrément pour vous; outre le plaisir d'avoir élevé un homme à un degré au-dessus de tout ce qu'il y a de Souverains dans l'Europe, vous auriez celui de la certitude qu'il vous en feroit un gré infini, qu'il vous aimeroit plus que sa vie, & par-dessus le tout vous ne quitteriez pas le Roi.

Voilà ce que j'appelle fondemens. Ce que je nomme châteaux en Espagne, c'est la difficulté de trouver cet homme, dont la naissance, les inclinations, le mérite & la vertu soient assez grands pour répondre à tout ce que vous auriez fait pour lui. Vous avez dû voir, me dit-il, que ce seroit-là l'endroit où je trouverois de l'impossibilité. Je lui répondis avec un souris: Quoi que vous en disiez, tout cela est possible, & je veux croire votre conseil; puisque votre difficulté n'est pas pour le projet, qu'elle ne regarde que la personne, je verrai à en trouver une qui aura toutes les qualités que vous voulez qu'il ait. Cette conversation dura deux bonnes heures, & n'auroit pas sitôt fini si la Reine n'étoit sortie de son oratoire. J'avoue que

j'étois satisfaite de tout ce que je lui avois dis , & que j'étois contente de ce qu'il m'avoit répondu ; je me figurois qu'il entendoit très-bien ce que je lui voulois dire. Je le voyois presque tous les jours, il ne venoit jamais me parler , il falloit que j'allasse toujours le chercher , & encore s'échappoit-il la plupart du temps par des manieres respectueuses qui étoient pleines d'esprit. Il continuoit à vivre de même avec moi. A quelques jours delà , je lui dis s'il ne vouloit pas que je lui parlasse de mon affaire. Il me répondit : J'y trouve tant de dégoût & tant de difficulté pour vous , que je vous conseille bonnement de n'y plus penser ; vous êtes fort à votre aise , je serois indigne de l'honneur que vous m'avez fait de vous confier à moi , si je ne vous disois pas que le meilleur parti pour vous est de demeurer comme vous êtes. Cette réponse me blessa , & ne me fit aucune impression : je me persuadois toujours qu'il ne me disoit pas ce qu'il pensoit , & que c'étoit par cela même que je devois connoître qu'il m'avoit entendue. Ainsi ce qui avoit été un sujet d'affliction dans un moment , dans celui qui suivoit me faisoit un sensible plaisir. Nos conversations furent extrêmement éloignées , il évitoit de me parler , je ne le

pouvois approcher que tous les quinze jours, encore ne me donnoit-il pas le temps de lui dire ce que je voulois. Un jour je lui dis : J'ai bien pensé à ce que vous m'avez conseillé, j'y ai trouvé des remèdes, si vous voulez, je vous les expliquerai. Il me répondit : Si je ne puis pas toujours tomber dans votre sens, ce n'est pas une raison qui vous doive rebuter de la confiance que vous prenez en moi, je ne vous faurois flatter, parce qu'il y va de votre salut & du repos de votre vie ; ainsi je vous dois tenir par nécessité des discours peu gracieux, & qui pourront vous déplaire. Ce n'est pas que je ne conçoive qu'il ne soit ridicule de passer toute sa vie sans avoir pris un parti, de quelque qualité que l'on soit ; lorsque l'on a 40 ans, l'on ne doit pas se laisser aller dans les plaisirs qui conviennent aux filles depuis 15 jusques à 24. Ainsi je vous dois dire, ou qu'il vous faut faire Religieuse, ou vous mettre dans la dévotion. Si vous prenez ce dernier parti, vous devez vous habiller modestement, renoncer à tous les plaisirs du monde, en connoître l'abus, & tout au plus, à cause de votre qualité, vous pourriez une fois l'année aller à l'Opéra pour faire votre cour au Roi, & il faudroit qu'il vous l'eût ordonné, ne té-

moigner point y avoir pris plaisir, n'y louer rien, afin que l'on apprît que vous y avez été inappliquée. Il faudroit ne manquer ni à grand'Messe, Vêpres, Salut, ni Sermons; vous trouver aux assemblées des pauvres, aller aux hôpitaux, faire beaucoup de bien aux pauvres, assister les malades & les familles dans les nécessités, ne sentir de plaisirs des biens que Dieu vous a donnés que par celui que vous prendriez à en faire une distribution qui lui seroit agréable; avec tous ces devoirs, il faudroit encore remplir ceux que vous devez à la Reine, parce que votre qualité vous y oblige. Voilà deux genres de vie. Le troisieme est le mariage, dans lequel on peut aller à tous les plaisirs, avoir tels habits que l'on veut, parce qu'une honnête femme doit vouloir plaire à son mari; mais ce mari me paroît bien difficile à trouver; quand même vous en auriez choisi un à votre goût, ne s'y trouvera-t-il pas des défauts que vous n'aurez pas connus, qui vous rendroient malheureuse? C'est pour cela même que je ne fais que vous conseiller là-dessus, & vous voyez que j'ai raison de vous avertir qu'en ami sincere, j'avois des discours désagréables à vous tenir. Cette maniere de parler étoit embarrassante pour moi; ainſi lorsque nous

fâmes

âmes interrompus , j'en eus moins de chagrin qu'à l'ordinaire ; je ne laissai pas de démêler dans tout ce qu'il m'avoit dit , qu'il y avoit un fond de raison , & je voulois toujours qu'il m'eût entendue , & que la sincérité de ses reponses fussent des effets de son discernement , & qu'il oubliât son élévation pour me conseiller en ami désintéressé , qu'il se sentoît obligé de le faire par la confiance que je lui avois témoignée. Je voulois toujours lui parler , il me fuyoit , & ne vouloit pas venir à ma chambre ; mon embarras n'étoit pas sur le choix d'un des trois partis , j'avois déjà pris celui du mariage , & je ne doutois pas qu'il n'en fût persuadé ; j'étois surprise des égards qu'il avoit pour moi , il voyoit bien que je lui en avois assez dit pour le faire parler , & jamais homme n'a porté le respect si loin , ni n'auroit pu avoir une conduite si soumise que la sienne dans une occasion où il voyoit une fortune si grande , que l'on ne veut pas ordinairement hasarder , ce qui arrive lorsqu'on la laisse trop traîner. Il m'a toujours semblé qu'il consultoit plutôt ma gloire que son élévation.

Pour revenir à la Cour , l'absence de M^r. le Chevalier de Lorraine étoit une occasion de zizanie entre Monsieur &

Madame , qui avoient tous les jours de nouveaux démêlés. Ils en eurent un , qui fut assez violent pour que Monsieur lui fît des reproches sur des circonstances qu'il disoit lui avoir déjà pardonnées. La Reine se mêla de les raccommoder , parce qu'elle avoit pris Madame en amitié ; Monsieur lui parla des raisons qu'il avoit de s'expliquer , & ensuite me vint dire la rage contre Madame. Il me souvient qu'il me répéta dix fois qu'il ne l'avoit jamais aimée que 15 jours. Son emportement alla si loin , que je fus obligée de lui dire qu'il ne songeoit pas qu'il en avoit des enfants. Madame de son côté se plaignit extrêmement ; elle disoit : Si j'ai fait quelques fautes , que ne m'a-t-il étranglée dans le temps qu'il prétendoit que je lui manquois ? De souffrir qu'il me tourmente pour rien , je ne le saurois supporter. Elle en parloit honnêtement , hors quelques mots de mépris qui lui échapperent. Ce fut dans ce temps-là que le Roi fit sortir le Chevalier de Lorraine du château d'If , & qu'il l'envoya en Italie ; ainsi Monsieur & Madame furent raccommodés par les exhortations du Roi , qui , par l'ouverture de la prison , voulut pacifier le désordre qu'elle avoit causé. Monsieur croyoit toujours que Madame y avoit contribué.

L'on parla de faire un voyage en Flandre ; & quoique l'on eût la paix , le Roi , qui ne marche pas sans troupes , en fit assembler pour faire un corps d'Armée qui seroit commandé par le Comte de Lauzun , qu'il fit Lieutenant-Général. J'étois à Paris lorsqu'on me vint dire cette nouvelle , elle me fit un sensible plaisir ; je ne fus pas long-temps à le chercher pour lui en faire mon compliment ; il répondit qu'il avoit bien cru que cela me feroit un véritable plaisir. J'avois presque toujours accoutumé d'aller passer la Semaine-sainte à Eu , où je demeurois 15 jours ou trois semaines. Cette année-là je ne parlois point de ce voyage , & tous mes gens demandoient quand je partirois. Guilloire vit que je n'y songeois point , il me voulut rendre compte de ce que l'on y faisoit pour des bâtimens & à des jardins que l'on raccommoitoit ; j'étois devenue si indifférente pour tout , que je ne voulus pas l'écouter ; tout ce que je pus gagner sur moi fut de partir le Vendredi de Saint-Germain , après avoir entendu Ténèbres , pour aller passer le jour de Pâques à Paris. Le Roi & la Reine y devoient venir le Mardi , parce que M^r. le Dauphin devoit être parrain de M^{lle}. de Valois avec moi : j'y demeurai jusqu'à ce jour avec bien de

l'impatience. Le Vendredi pendant les Ténèbres, je fis si bien que M^r. de Lauzun s'approcha de moi, nous ne parlâmes que de dévotion; il a un esprit si universel qu'il n'entreprend jamais de parler d'une manière, qu'il n'y réussisse d'une manière surprenante, tant il est naturellement éloquent, avec des termes qui ont des sens & des significations singulieres, quoiqu'il n'ait aucune étude: il me fit des sermons plus utiles que ceux des meilleurs Prédicateurs. J'allai la veille de Pâques solliciter un procès, M^e. de Rambure y vint avec moi, qui me parla presque toujours de lui, & je l'écoutois avec un très-grand plaisir. Le lendemain, qui étoit le jour de Pâques, je le trouvai dans la rue, je ne saurois exprimer la joie que j'eus de voir venir son carrosse au mien, ni l'honnêteté avec laquelle je le saluai; il me parut qu'il me faisoit de son côté une révérence plus gracieuse qu'à l'ordinaire, cette pensée me fit un très-grand plaisir. Le Roi & la Reine vinrent le Mardi, le Baptême se fit, l'on dîna chez Monsieur, & l'après-dîner je m'en retournai à St. Germain avec eux. La première fois que je trouvai M^r. de Lauzun, je lui dis que je m'étois extrêmement ennuyée à Paris. Il me dit : D'où vient qu'autre-

fois vous vous y plaissiez, & vous dites à présent que vous ne sauriez y demeurer un jour ? Pour moi, me dit-il, je crois que dans ce temps-là vous n'aviez rien dans la tête, & qu'à l'heure qu'il est elle est remplie d'une affaire, & de cette affaire vous n'en oseriez parler qu'à moi ; ainsi il vous est plus naturel de vouloir revenir pour vous soulager. Si vous m'en croyez, me dit-il, vous vous établirez un second confident à Paris, pour partager votre plaisir ; vous lui déchargerez votre cœur, & il ne vous ennuyera plus ; & lorsque vous serez ici, vous m'en parlerez à mon tour. J'avoue, me dit-il, qu'il me seroit trop honorable d'être votre seul confident ; ainsi vous voyez que je me veux rendre justice, & être sincère en tout. Voilà comme il badinoit jusqu'à ce que l'on partît pour le voyage, & ne voulut jamais entrer en matière lorsque je voulus lui parler sérieusement. J'allai trois ou quatre jours à Paris pour y faire des remèdes de précaution avant que de partir ; le jour que je fus saignée, Mesdames d'Epéron, de Puizieux, & de Rambure étoient avec moi. M^e. de Puizieux me regardoit, & me dit : Vous seriez une bonne femme, & celui qui vous épouserait ne seroit pas malheureux. M^e.

d'Epéron lui répondit qu'elle croyoit que je ne ferois jamais cette bonne fortune à personne, parce que je ne me marierois point, que j'avois refusé de trop bons partis. M^e. de Puizieux lui répliqua : Ce n'est pas avec un Roi que je la voudrois marier. Elle s'adressa à moi, & me dit, avec sa maniere d'autorité ordinaire : N'est-il pas vrai, grande Princesse, que vous seriez touchée d'avoir élevé un honnête-homme ? Je lui dis que oui, que j'avois été si malheureuse jusques-là que peut-être ferois-je plus heureuse dans le mariage, qu'au moins j'aurois le plaisir d'être aimée de quelqu'un. M^e. d'Epéron me dit qu'elle ne croyoit pas que j'eusse cette pensée. M^e. de Puizieux me dit brusquement : Epousez M^r. de Longueville ; l'ainé est Prêtre, celui-ci est un parfait honnête-homme, bien fait, qui vivra divinement bien avec vous ; M^e. de Longueville sera sensible au dernier point à l'honneur que vous aurez fait à M^r. son fils ; Mademoiselle votre sœur a bien épousé M^r. de Guise, qui n'est pas aîné comme M^r. de Longueville, ni si grand Seigneur. M^e. d'Epéron dit à M^e. de Puizieux : Si vous voulez proposer de telles gens à Mademoiselle, je m'en vais lui conseiller d'épouser mon neveu de Marsan. Je lui dis : Croyez-moi,

Madame, il y a quelque différence du dernier cadet de Lorraine à M^r. de Longueville; vous ne songez pas que M^e. sa mere est une Princesse du Sang. M^e. d'Epemon reprit d'un ton aigre : Je m'étonne que vous preniez plaisir à ces sortes de contes. Je lui répondis : Ils n'offensent ni Dieu ni le prochain. J'avois toujours mon dessein dans la tête ; je n'étois pas fâchée que le bruit de ce prétendu mariage courût, afin qu'à la Cour & dans le Public on s'accoutumât à entendre dire que je me marierois, & que cela me donnât occasion de préparer le Roi; & outre ces deux raisons, j'en avois pour troisieme, que cela me donneroit des moyens pour parler à M^r. de Lauzun, & que sous prétexte de consultation, je lui parlerois de lui-même sous la figure d'autrui.

Après avoir demeuré trois jours à Paris à m'ennuyer à la mort, je m'en retournai à St. Germain, d'où je n'allai à Paris qu'une après-dînée jusqu'au jour que l'on partit. Lorsque j'entrai dans la rue St. Honoré, je vis passer l'équipage de M^r. de Lauzun, qui étoit nombreux & bien ordonné. Je n'en fus pas surprise, parce qu'il est de la dernière magnificence en tout. Je lui dis que je l'avois rencontré; il se mit à sourire d'un air qui me fit comprendre qu'il

n'en étoit point fâché. Lorsque nous partîmes, nous allâmes coucher à Senlis, & le lendemain à Compiègne, où je trouvai un moment pour causer avec lui. J'y eus moins de plaisir qu'à l'ordinaire, parce que Guîtres étoit en tiers. Je lui dis : Lorsque vous serez à votre armée, ne viendrez-vous plus chez le Roi ? Il me répondit : J'y pourrai venir quelquefois. Le lendemain à Noyon je lui parlai sans tiers. Je lui dis : Voulez-vous que mes affaires demeurent dans l'état qu'elles sont jusqu'au retour de votre campagne, & dois-je demeurer si long-temps dans cet embarras que vous m'avez dit vous faire pitié ? Il me répondit qu'il ne faisoit songer qu'au voyage. Le Roi se promenoit dans le jardin, il me dit plusieurs fois si je ne voulois pas m'aller promener avec lui ; j'étois tentée de descendre : M^r. de Lauzun, qui y étoit, & qui comprenoit que la Reine seroit fâchée que je l'eusse quittée, me fit signe de n'en rien faire ; il fallut me contenter de le regarder, & de lui dire quelques mots lorsqu'il venoit sous mes fenêtres où j'étois, je parlois au Roi & avec lui l'un après l'autre. Le lendemain il s'en alla à St. Quentin assembler l'armée ; il vint au-devant du Roi avec beaucoup d'Officiers, il étoit ce jour-là d'un

ajustement & d'un air qui faisoit plaisir à regarder. Il étoit à la portiere à côté du Roi, j'y tournois toujours la tête afin de le voir ; le Roi qui savoit bien que je suivais presque toujours la Reine par-tout, ne laissa pas de me dire : Ma cousine, vous me ferez plaisir dans le pays où nous allons entrer de ne plus quitter la Reine, ni lorsqu'elle va à la Messe ni ailleurs, parce que vous lui faites honneur. J'entrai chez la Reine, je vis M^r. de Lauzun ajusté d'une manière singulière : Rochefort étoit avec lui, qui crevoit de jalousie ; je l'appellai & lui dis : Oferai-je approcher de ce Général d'armée ? Il vint à nous causer un moment en tiers. Le Roi alla ensuite au camp ; je me mis à la fenêtre, je vis avec plaisir M^r. de Soubise le chapeau à la main qui faisoit une demande à M^r. de Lauzun, qui l'avoit salué à son arrivée d'une manière fort honnête, & qui avoit remis son chapeau sur la tête, parce qu'il avoit autorité sur lui. Je lui dis le soir que j'avois observé comme il savoit se faire traiter en Général, que je pouvois l'assurer que le commandement lui seroit très-bien.

Nous partîmes de Saint-Quentin avec un temps effroyable. Quelque incommodité que je pusse avoir, j'étois satisfaite

parce que je voyois tous les jours tout ce que j'aimois au monde. Le Roi a toujours été & est encore ma première passion, M^r. de Lauzun la seconde; je dis la seconde, & je dois assurer que je sais que lui-même est dans un pareil état pour le Roi, & que j'ai raison de le croire par toute la tendresse & par tout l'attachement que je lui ai vu toujours pour sa personne, & par le plaisir que nous avons de parler de lui. Le mauvais temps & l'horrible pluie qu'il faisoit, mit tous les équipages en désordre; de tout cela rien ne me touchoit que de voir M^r. de Lauzun à cheval parler quelquefois au Roi. Lorsqu'il s'approchoit de lui le chapeau à la main, je ne pouvois me contenir de lui dire : Faites-lui mettre son chapeau. Je fus encore occupée de la longueur du chemin que le Roi trouva qu'on lui faisoit faire, j'appréhendois qu'il n'en blâmât M^r. de Lauzun, je fus toute consolée quand le Roi eut dit que c'étoit M^r. de Louvois qui avoit réglé la route. Lorsque nous fûmes à une demie-lieue de Landreci, le fils de Roncherolles, qui en étoit Gouverneur, vint dire que la rivière étoit débordée, qu'on ne la pouvoit passer, que Bouligneux avoit failli à se noyer. Après avoir tenté inutilement de

la passer plus haut, il fallut revenir coucher dans une espece de grange, sans avoir ni les femmes de la Reine ni les miennes. Elle étoit inquiète de cela, & moi j'avois le même chagrin, & par-dessus cela celui de mes pierreries qui étoient dans mon carrosse avec mes filles. Madame, qui étoit dans le sien tout auprès de nous, m'envoya dire de lui aller rendre visite ; j'y trouvai M^e. de Villeroi, à qui Monsieur disoit qu'il n'avoit rien vu de si affreux que M^r. de Lauzun pendant la grande pluie avec ses cheveux dans son chapeau. Le Marquis de Villeroi lui répondit sur le même ton ; & moi, sans leur rien dire, je pensois qu'en quelque état qu'il fût, il avoit meilleure mine & meilleur air qu'eux. Monsieur ne l'aimoit pas, à cause du Chevalier de Lorraine, & l'autre avoit été traité avec une grande hauteur dans un démêlé qu'il avoit eu avec lui pour M^e. de Monaco. Nous allâmes dans la maison où étoit le Roi, pour manger un souper fort maigre & bien froid. Il ne laissa pas d'être bientôt dépêché. Romecourt avoit prêté des matelas qu'on avoit étendus à terre pour se coucher tout habillé ; la Reine trouvoit que cela étoit indécent ; le Roi m'en demanda mon sentiment : je lui répondis qu'il n'y avoit aucun mal, que lui,

Monsieur, & cinq ou six que nous étions, nous nous missions tous habillés dessus ces matelats. La Reine en convint, & nous nous couchâmes. Elle s'étoit un peu fâchée de ce qu'on avoit mangé tout le porrage, quoiqu'elle eût dit qu'elle n'en vouloit pas; il n'y eut jamais un tel repas; de deux à deux on prenoit un poulet, l'un par une cuisse, & l'autre tiroit au-lieu de se servir du couteau. La confusion ne fut pas moins plaisante par le mélange des lits dans une même chambre. Les grands Seigneurs & les Officiers du Roi étoient dans une autre, qui étoit tout auprès. M^r. de Lauzun s'y étoit mis, l'on passoit à tout moment pour lui aller demander ses ordres : Le Roi lui dit : Faites percer la chambre par derriere, afin d'y donner vos ordres par le trou, afin de ne point passer par celle-ci. A quatre heures M^r. de Louvois vint dire que le pont étoit fait; l'on dormoit; Brouilly, aide-Major des Gardes, lui dit que le Roi dormoit. Moi, qui étois mal à mon aise, & qui concevois qu'on feroit mieux dans la Ville, je dis au Roi assez haut pour le pouvoir éveiller, que M^r. de Louvois demandoit à lui parler. Sitôt qu'il lui eut dit que le pont étoit achevé, nous montâmes en carrosse, & nous allâmes nous coucher dans la Vil-

le. Les Dames qui avoient accoutumé de mettre du rouge parurent ce jour-là bien flétries, j'étois celle qui paroissoit le moins défigurée. Le soir à mon réveil mes filles me dirent qu'elles n'étoient guere obligées à M^r. de Lauzun, qui avoit fait arrêter leur carrosse pour faire passer celui de mes femmes-de-chambre, qu'il avoit fait faire halte aux troupes pour les laisser marcher, qu'il n'en avoit pas usé de même pour elles. Je leur dis qu'il n'avoit pas tort, que je lui savois gré de m'avoir envoyé mes femmes qui m'étoient nécessaires pour me coucher; qu'il avoit trouvé là une petite occasion de me faire plaisir, que je l'en remercirois. J'allai dès le soir chez la Reine, où je lui fis mon remerciement. Il me dit que je lui avois fait une peine mortelle de dire si souvent au Roi de lui faire mettre son chapeau, & qu'il avoit aussi extrêmement souffert de ce que je m'étois plainte du chemin, & du temps qu'il faisoit; que j'avois inquiété le Roi, & qu'une autre fois je devois me contenir. Il me fit mille leçons là-dessus, qui m'ont été utiles, parce que je me suis étudiée à avoir plus de complaisance. Il ne trouvoit jamais d'occasions de me parler du Roi, qu'il ne le fît avec une tendresse qui redoubloit la mienne pour lui. J'en-

tendis une conversation qu'il eut avec S. M. pour un Major de Dragons nommé la Motte, qu'il vouloit faire Brigadier dans les Gardes-du-Corps. Le Roi lui fit quelque difficulté ; il lui dit tant de bien de cet homme, & le pressa avec des manieres si respectueuses, qu'il obtint ce qu'il desiroit. Je m'appercus que le Roi avoit bien de la bonté pour lui, & j'avoue que cela me fit un grand plaisir, parce qu'il me sembloit que mon goût étoit bon puisqu'il se trouvoit conforme au sien.

L'on séjourna 3 ou 4 jours à Landreci, pendant lesquels on alla à Avesne; les équipages ne suivirent pas. Lorsque nous sortîmes, nous trouvâmes un Régiment de Dragons, je savois que M^r. de Lauzun les aimoit; quelque pluie qu'il pût faire, je ne laissai pas de les regarder, & de trouver de quoi en dire du bien. Le Roi appella M^r. de Lauzun pour lui donner quelques ordres, & lui dit : Ma cousine a fort loué les Dragons. Je fus bien-aîsé que le Roi lui-même me servît d'interprête pour lui faire connoître que je ne perdois pas une occasion de parler de tout ce que je savois lui devoir faire plaisir. Le Roi l'appelloit souvent ; & lorsqu'il lui avoit rendu compte des ordres qu'il avoit exécutés ; & qu'il s'en étoit allé, il nous disoit qu'il

n'avoit jamais vu un homme si soigneux, qui entendît si bien ce qu'il falloit faire, qu'il faisoit tout d'une maniere différente à celle des autres gens. Quand nous fûmes arrivés à Avesnes, & qu'il faisoit encore un temps épouvantable, de crainte que M^r. de Lauzun n'allât coucher au camp, je dis au Roi qu'il devoit avoir pitié de ses Troupes, qu'elles pâtiroient extrêmement s'il les laissoit camper, qu'il feroit bien de les faire entrer dans la Ville. Le Roi trouva que j'avois raison, & ordonna qu'elles fussent mises à couvert. Le soir la Reine commençoit à jouer, M^r. de Lauzun entra dans sa chambre, j'étois à une fenêtre où j'attendois avec impatience s'il viendrait; il me sembloit qu'il y avoit long-temps que je ne l'avois entre-tenu : il étoit avec le Comte d'Ayen, d'un air d'un homme ajusté, qui venoit de mettre de la poudre à ses cheveux. Je lui dis qu'il venoit tout à propos pour m'empêcher de m'ennuyer, que je n'avois personne avec qui je pusse parler. Vous pouvez retenir le Comte d'Ayen, me dit il, parce que je ne ferai ici qu'un moment; il faut que j'aille trouver l'Ambassadeur de Venise qui va dans mon carrosse, & qui est demeuré seul chez moi. C'étoit un bon-nête homme, qu'il avoit connu à Venise

dans un voyage qu'il y avoit fait; il avoit désiré de suivre le Roi pour lui faire sa cour, M^r. de Lauzun lui fournissoit d'équipage, & le logeoit avec lui. Quoi qu'il dit, je m'en vais, il ne laissa pas de demeurer en tiers avec le Comte d'Ayen, & me répéta souvent qu'il étoit honteux d'être ajusté, que son habit & ses cheveux avoient été mouillés, qu'il avoit changé d'habit, & qu'il lui avoit été d'une nécessité indispensable de faire sécher ses cheveux; que les gens sans dessein comme lui ne s'aviferoient jamais de s'ajuster ni de mettre de la poudre; qu'il n'avoit aucune affaire chez la Reine, qu'il n'y venoit point, qu'il étoit monté par hasard, & qu'il s'en retournoit auprès de son Ambassadeur pour avoir le plaisir de causer avec lui. Je lui dis : Ne vous repentez point d'être venu, puisque vous m'êtes utile; j'étois seule, & vous m'entretiendrez. Il me répondit : Je ne suis point propre à cela, voilà M^r. le Comte d'Ayen qui s'en acquittera mieux que moi. L'autre dit : Je pense que vous ne songez pas que vous parlez à Mademoiselle. Il lui répliqua : Je sais bien que c'est Mademoiselle; je ne suis point flatteur, je dis tout bonnement ce que je pense, elle doit assez connoître comme je suis fait.

Tous ces contes me faisoient rire ; je ne fais s'il croyoit que j'avois oui dire qu'il devoit épouser Madame la Valliere. Lorsque M^r. le Comte d'Ayen fut parti, il me parla du méchant temps, & me fit un remerciement d'avoir fait mettre les troupes à couvert, qu'il savoit bien que je ne l'avois demandé au Roi que par la bonté de mon cœur, & par une charité qui me faisoit compâtrir aux maux de mon prochain. C'étoit-là un endroit à me tenir de beaux discours, il me fit une exhortation d'un côté, & me parla d'une manière très-agréable de l'autre. Je lui répondis que je croyois qu'en temps de paix il étoit fort honorable pour lui de commander une armée : il me répondit qu'il ne s'en acquitteroit pas si bien dans la guerre ; qu'à me dire le vrai il n'étoit touché de ce commandement que par l'honnêteté avec laquelle le Roi lui avoit fait l'honneur de le lui donner. Dans l'état où vous me voyez, dit-il, je suis plus prêt à me mettre dans un hermitage qu'à demeurer dans le monde, & je ferois mieux de prendre ce parti-là qu'un autre ; & si une telle retraite ne devoit me faire passer pour fou dans l'esprit de ceux qui n'en sauroient pas la raison, je crois que j'en aurois déjà exécuté le dessein. Je lui dis : Moi qui vous

confie toutes mes affaires, faites-moi un peu part des vôtres. Il me répondit : Je n'en ai point. Je lui dis : N'auriez-vous pas envie de vous marier, & ne vous en a-t-on jamais parlé ? Il me répondit qu'on lui avoit une fois proposé un mariage, qu'il en avoit toujours été éloigné ; que s'il songeoit jamais à se marier, ce seroit la vertu de la Demoiselle qui le tenteroit : s'il s'y trouvoit, me dit-il, la moindre faute, eût-elle tout le bien du monde, je n'en voudrois pas, & je vous dis que quand ce seroit vous-même qui êtes une grande Dame, je ne vous épouserois pas, si vous n'étiez pas honnête fille, & que je n'eusse de l'amitié pour votre personne. Je lui répondis : Dites vous bien vrai ? Si cela étoit, je pense que je vous aimerois encore mieux que je ne fais. Oui, répliqua-t-il, je vous dis encore une fois que j'aimerois mieux être mort, que d'épouser une personne qui auroit tant soit peu sa réputation blessée, & rien ne me donneroit une si vive douleur que d'entendre dire que je fusse capable de me marier avec une personne qui auroit la moindre tache ; & je vous le répète encore un coup, j'aimerois mieux épouser une Femme-de-chambre, si je l'aimois, & si elle étoit honnête fille, que toutes les Reines du monde. Je m'irois

mettre avec elle , & je ne verrois plus personne ; j'aurois au moins la consolation d'avoir fait une faute sans m'être déshonoré. Je lui dis : Vous voudriez donc bien de moi sûrement ? je suis sage , & je ne crois pas avoir rien qui vous puisse déplaire. Il me répondit : Je vous prie de ne pas faire des contes de peau d'âne , dans le moment que je vous parle de l'affaire du monde la plus sérieuse. Je lui dis : Puisque vous voulez que nous soyons sérieux , je vous prie de me dire si vous ne voulez pas me conseiller de sortir de l'état que vous m'avez dit vous-même qui vous faisoit compassion ; ainsi dites-moi votre sentiment , & faites-moi prendre & exécuter une résolution. Il me répondit : Je me suis oublié ici , mon Ambassadeur m'attend , je ne suis pas en état de parler d'affaire , je m'en vais. Rochefort entra que nous étions auprès de la porte , il lui dit : Vous arrivez tout à propos pour entretenir Mademoiselle , vous le ferez plus agréablement que moi. Avec toute l'impatience qu'il avoit de s'en aller , il étoit demeuré trois bonnes heures ; cela m'avoit fait plaisir , je lui dis que j'avois entendu le matin les trompettes qui m'avoient éveillée , que j'avois pesté contre elles , qu'un moment après je les avois entendu passer avec une grosse

pluie, que je ne m'étois plus plainte, que j'avois dit en moi-même : Je suis dans mon lit fort à mon aise, & M^r. de Lauzun est à cheval avec un très-méchant temps ; je suis bien plus heureuse que lui ; ainsi je serois injuste de me fâcher d'avoir été éveillée. Il écouta cette relation avec beaucoup d'attention ; & lorsque je l'eus achevée, il me dit : Vous vous réjouissez avec la morale, parlons d'affaires plus sérieuses, il ne vous convient pas d'écouter des fagots. Je m'entretins avec Rochefort encore une bonne heure, il me demanda s'il y avoit long-temps que M^r. de Lauzun étoit avec moi. Je lui répondis qu'il y avoit près d'une heure. Il me dit : Il ne vous a pas ennuyée, vous tirez parti de toutes fortes de gens ; si vous l'aviez trouvé d'humeur à parler, vous auriez vu qu'il a de l'esprit, & ce n'est que belle malice lorsqu'il ne conte que des fables, auxquelles il veut bien que l'on n'entende rien ; quand il le fait, il a ses raisons pour cela : que vous a-t-il dit aujourd'hui ? Je lui répondis qu'il quitteroit un de ces jours la Cour pour se faire Hermite, & il a si bien fait, que ce chapitre a commencé & fini notre conversation. Il me repliqua : J'admire cet homme de vous conter telles histoires. Afin de demeurer assez de temps avec Ro-

chefort, pour qu'on ne prît pas garde à celui que j'avois passé avec M^r. de Lauzun, je me mis à lui faire des questions sur sa vie ; outre la raison que je viens de dire, j'avois fort envie de la savoir, & je comprenois que personne ne la sauroit mieux que Rochefort, & que qui que ce soit ne me la diroit plus sincèrement, parce qu'il avoit quelque jalousie contre lui. Il m'en dit tous les biens imaginables, & qu'il ne croyoit point qu'il eût aucune galanterie, qu'il s'étoit fort retiré des femmes, & qu'il ne s'occupoit qu'à bien faire sa cour ; qu'il alloit quelquefois chez une petite femme de la ville nommée M^e. de la Sabliere ; qu'il avoit donné la charge de Secrétaire des Dragons à son frere ; qu'il falloit qu'elle lui fût bonne à quelque intrigue, parce qu'elle étoit vieille, laide, & avoit eu quelque galanterie. Le lendemain je demandai à M^r. de Lauzun qui étoit l'homme que j'avois vu dans son carrosse avec l'Ambassadeur ; il me dit qu'il s'appelloit Essein, à qui il avoit donné la Charge de Secrétaire des Dragons, que c'étoit un garçon qu'il avoit mené pour tenir compagnie à son Ambassadeur ; il me répondit bonnement tout ce que Rochefort m'en avoit dit. Le lendemain, comme je dormois, j'entendis les trons-

pettes qui sonnoient à cheval , je me levai en diligence pour aller sur un balcon qui donnoit sur la place , afin de voir passer les troupes. Je ne doutois pas que M^r. de Lauzun ne passât avec elles , je n'y fus pas long-temps sans le voir , il me regarda ; & sans faire semblant de m'avoir vue , il alloit & venoit pour mettre ses troupes en ordre de défilér ; à la fin il passa assez près de moi pour ne pouvoir se défendre de me parler. Il me dit : Vous vous levez de bon matin , il n'est que cinq heures. Je lui répondis que j'avois voulu voir passer les Volontaires dont le Roi nous avoit parlé la veille. Lorsque je fus en carrosse , j'en fis ma cour ; nous allâmes dîner à Landreci , & delà au Quenoy , où nous séjournâmes un jour.

Lorsque M^e. de Puisieux me vint dire adieu avant que je partisse , elle me dit qu'elle avoit conté à Madame de Longueville la conversation qu'elle avoit eue avec moi sur le mariage de son fils , qu'elle avoit levé les yeux au Ciel , & joint les mains , & lui avoit dit : Je n'ai que cela à répondre : moi qui dis tout ce que je pense , je trouvai que c'est ce qui convient le mieux à tous deux ; je tiens cela faisable , & je le souhaite avec passion , je fais que vous seriez bien honorée & respectée de

toute la Maison. Comme j'avois le dessein que j'ai déjà dit, je lui répondis : Je n'ai rien à vous répondre là-dessus, sinon que j'aime infiniment M^e. de Longueville. J'ai quitté notre route pour marquer ce que j'avois oublié de mettre dans l'endroit où j'ai parlé de M^e. de Puisieux : pour revenir à notre voyage du Quenoy, nous allâmes à Câteau-Cambresis, & le lendemain au Câtelet, où j'eus une longue conversation avec M^r. de Lauzun : je la commençai par lui dire que j'étois toute déterminée, que je voulois me marier, que j'avois examiné, & surmonté toutes les difficultés qu'il m'avoit faites, que j'avois même choisi cet homme qu'il m'avoit dit qu'il croyoit que je ne pouvois trouver, qu'il ne me manquoit plus que son approbation. Il me répondit que je le faisois trembler, de vouloir aller si vite dans une affaire qui devoit faire le bonheur ou le malheur de ma vie, qu'il me conseilloit d'employer un siecle entier à y penser avant que d'en venir à la décision. Je lui dis que quand on avoit 40 ans, & qu'on vouloit faire une folie, il n'y falloit pas penser si long-temps, & que j'étois si bien déterminée dans mon choix, que j'en voulois parler au Roi le premier séjour que

nous ferions, & que je voulois me marier en Flandres. Il me répondit : Puisque vous m'avez choisi pour chef de votre conseil , je suis obligé de vous dire que vous n'en devez rien dire ; & si vous songiez à vous précipiter , je m'y opposerois , parce que vous gâteriez toutes vos affaires : il y va de mon honneur de ne vous pas laisser agir mal-à-propos , tant que vous me ferez celui de me demander mon avis. Il me dit cela d'un ton sérieux : je lui répondis : Je vous trouve bien plaisant de me dissuader de me marier , parce que vous avez de l'aversion pour le mariage. Il me dit : Il est vrai que je ne l'aime point , quoiqu'un faiseur d'horoscope ait dit autrefois que je devois faire la plus grande fortune du monde par un mariage ; une personne qui m'aimoit avoit pris soin de faire tirer mon horoscope , & étoit au désespoir de ce qu'on lui avoit répondu ce que je viens de vous dire. Je lui dis : Il falloit donc que cette personne ne vous aimât pas ? Au contraire , c'est parce qu'elle m'aimoit , qu'elle étoit au désespoir que ce ne pût pas être elle qui me pût faire cette fortune. Je lui demandai le nom de cette personne , il ne voulut jamais me l'apprendre , & me dit : Tenons d'autres discours , laissons-là l'Astrologue & les Histoires fa-
buleuses.

buleuses. Je lui dis : Moi qui vous demande , & qui veux suivre vos conseils , pourquoi ne voulez-vous pas ajouter quelque foi aux miens ? Je ne trouverois pas que vous dussiez négliger ce qu'on vous a prêté ; & si vous m'en croyez , vous vous mettrez le plus grand dessein du monde dans la tête ; & sans être Astrologue , je m'y connois assez pour pouvoir vous répondre que vous y réussirez ; je vous prie de n'y pas perdre de temps. Il me dit : Nous ne songeons pas que nous en perdrons beaucoup à dire des inutilités , au moins moi qui ai des ordres à exécuter ; il faut que je m'en aille chez le Roi ; & sans vouloir développer & faire semblant d'entendre ce que je lui voulois dire , il me quitta assez brusquement. Le lendemain il étoit dans l'anti-chambre de la Reine , mes Filles lui conterent que mon Maréchal des Logis , appelé Cabanes , étoit mort à St. Quentin , que c'étoit un garçon jeune & robuste , qu'il avoit de l'esprit , & que toute ma Maison le regrettoit. M^r. de Guîtry étoit avec lui lorsqu'on lui fit cette relation ; il se mit à moraliser sur la mort , & tint avec lui les plus beaux discours du monde sur la nécessité de s'y préparer par l'incertitude du moment qu'elle devoit nous prendre. Son sermon finit.

soit ; il s'adressa à moi , qui passois volontiers près de lui , pour me dire : Nous parlons de la mort , vous la craignez , je suis résolu de vous faire connoître très-souvent que vous devez mourir , afin de vous y accoutumer. Toutes les fois qu'il m'approchoit , il me disoit : Songez à la mort , ou pensez que vous devez mourir.

Nous allâmes à Bapaume , & le lendemain à Arras , où l'on séjourna ; ce qui me faisoit un plaisir infini , parce qu'il étoit plus ajusté que les jours que nous marchions. C'étoit dans le temps des Rogations ; j'eus un très-grand plaisir à entendre dire qu'il avoit été régulier à manger maigre à sa table , qui étoit la meilleure & la plus-délicate du monde. Nous allâmes à Douay , où Madame & moi nous assîmes dans le temps qu'on faisoit une harangue à la Reine ; & quoique nous fussions derriere elle assez loin , elle y prit garde , & s'en plaignit au Roi qui en fut fâché. Monsieur m'en avertit , & me dit que j'avois plus manqué que Madame , parce que je savois mieux ce qu'il falloit faire qu'elle. Le lendemain nous allâmes à Tournai ; à notre arrivée , je vis M^r. de Lauzun à la descente du carrosse , je voulois lui parler de cette affaire , je le priai de me donner la main ; au-lieu de le fai-

re, il s'en alla ; & moi qui avois déjà un pied en l'air, je faillis à tomber tout de mon long. Il faisoit souvent de ces sortes d'actions, qui devoient paroître ridicules à ceux qui y prenoient garde ; j'étois tellement persuadée qu'il avoit ses raisons pour en user ainsi, que je ne m'en fâchai point. Le lendemain je parvins à lui conter ce que Monsieur m'avoit dit. Il me répondit : Il faut que vous en parliez au Roi vous-même, & preniez votre temps qu'il n'y ait personne ; il faut que vous repreniez cela sans vous inquiéter de ce que Monsieur & les autres gens en pourront dire. Après avoir concerté avec lui ce que je devois dire au Roi, je l'attendis le lendemain qu'il sortit du cabinet de la Reine, je lui contai ce que Monsieur m'avoit dit. Il me répondit qu'il étoit vrai qu'il avoit trouvé à redire que je me fusse assise. Je lui répondis que lorsque je l'avois fait, je n'ignorois pas que je ne fissé une sottise ; que j'avois vu Madame assise ; que je n'avois pas osé lui dire qu'elle devoit se lever ; j'avois cru que la Reine n'imagineroit pas que Madame n'étoit pas dans le respect qu'elle lui devoit ; que je m'étois mise un moment auprès d'elle, afin que la Reine pût s'en plaindre, & que par-là on fît connoître à Madame

qu'elle n'étoit pas plus en droit de s'afféoir que moi ; que je ferois toujours la première à rendre à la Reine plus de respect que personne du monde ; que je savois ce que je lui devois , & que je lui rendrois mes soumissions avec un très-grand plaisir par l'amitié que j'a vois pour lui ; qu'il devoit être content de mon cœur. Là-dessus le Roi me fit cent honnêtetés sur celle que je venois de lui faire ; lorsque je lui parlai de la tendresse que j'avois pour lui , il me dit : Je ne fais si mon frere a oublié de vous dire que je ne me suis pas moins plaint de Madame que de vous. Je rendis compte à M^r. de Lauzun de ce que j'avois fait , & de ce que le Roi m'avoit répondu ; dans les occasions qu'il savoit bien que j'avois besoin de ses avis , ou que j'avois à l'informer de quelque affaire qui me regardoit , il venoit à moi avec autant d'impatience qu'il avoit soin de me fuir lorsqu'il étoit persuadé que je n'avois rien à lui dire. Lorsque je ne pouvois lui parler , j'avois une grande régularité à me mettre à la fenêtre qui regardoit ou dans la cour ou dans la rue , où il alloit monter à cheval lorsqu'il sortoit de chez le Roi , & trouvois le moyen de parler assez haut , ou de faire assez de bruit pour qu'il pût m'entendre , & qu'il vou-

lût bien me regarder, & j'étois bien-aïse lorsqu'il avoit seulement tourné la tête pour regarder la fenêtre où j'étois.

Quand nous passions proche des places des Ennemis, nous entendions tirer le canon en maniere de rejouissance. Un jour l'on vit paroître quelques escadrons, M^r. de Lauzun les envoya reconnoître, les Officiers dirent que le Gouverneur de Cambray les avoit fait sortir, de crainte que les Cavaliers de la garnison ou les payfans ne volassent les équipages qui pourroient traîner derriere les troupes du Roi. Le Commandant avoit demandé à parler à leur Général. M^r. de Lauzun le vint présenter au Roi. Madame étoit fort triste pendant tout le voyage, elle avoit été réduite à prendre du lait, elle se retiroit chez elle sitôt qu'elle descendoit de carrosse, & la plupart du temps pour se coucher. Le Roi l'alla voir chez elle, & témoigna dans toutes les occasions avoir de grands égards pour elle. Monsieur n'en étoit pas de même; souvent dans le carrosse il lui tenoit des discours désagréables. Entr'autres un jour que l'on parloit de l'Astrologie, Monsieur dit qu'on lui avoit prédit qu'il auroit plusieurs femmes, qu'en l'état où étoit Madame il avoit raison d'y ajouter foi :

cela me parut fort dur. Le Gouverneur de Flandres, qui étoit le Connétable de Castille, envoya son fils naturel, Don Pedre de Velasco, faire des complimens au Roi; il avoit avec lui quantité de gens de qualité, & un grand équipage; un Ingénieur Espagnol d'une grande réputation, étoit à sa suite. Le Roi le voulut entretenir, & lui faire voir la Citadelle de Tournay, à laquelle il faisoit travailler. Nous allâmes à Courtray, où l'on reçut des nouvelles du Roi d'Angleterre, qui mandoit à Madame qu'il la prioit de passer à Douvres, qu'il y viendrait pour la voir. Monsieur en parut très-fâché, & Madame fort aise; il voulut empêcher qu'elle y allât; le Roi dit qu'il le vouloit absolument, & il n'y eut plus de difficulté à opposer. Elle partit de Lille pour s'aller embarquer à Dunkerque; tout le monde lui alla dire adieu, & la plupart voyoient la douleur qu'elle sentoit sur les façons de vivre de Monsieur avec elle. Un peu avant qu'elle partît, le Roi n'avoit pas mangé à la table, parce qu'il avoit été indisposé, & la Reine étoit en-
trée dans son prié-Dieu; Monsieur y demeura seul avec moi; il me parla avec tant d'emportement contre Madame, que j'en fus étonnée, & je compris qu'il ne se

raccommoderoit jamais. Elle s'attiroit la considération du Roi, parce qu'elle avoit du mérite, & qu'elle négocioit des affaires avec son frere & le Roi; de sorte que le voyage qu'elle alloit faire étoit aussi nécessaire pour les intérêts du Roi, que pour le plaisir particulier de Madame.

La Maréchale d'Humieres donna une grande collation au Roi, où la Marquise de Risbourg, femme du Gouverneur de Bruxelles, se trouva avec M^{lle}. de Valfusé sa sœur, & M^{lle}. de Calin qui étoit assez bien faite, & fille de M^r. de Risbourg. Le Roi causa fort avec elle, l'on ne savoit s'il lui contoit des douceurs; elle ne paroïssoit nullement embarrassée avec lui, & se familiarisoit comme si elle l'avoit vu toute sa vie. Quoieu'elles fussent inconnues, elles ne laissèrent pas de saluer la Reine qui les voulut retenir à faire collation; elles s'en défendirent sur ce qu'elles étoient habillées de gris. Quoiqu'elles marquassent par cette réponse savoir bien vivre, & qu'on leur trouvât de l'esprit, on ne laissa pas d'en parler dans le carrosse pour les tourner en ridicule. Nous allâmes coucher à St. Venant, à Bergues & à Dunkerque, où nous séjournâmes deux jours; j'y trouvai des moments à pouvoir causer avec Monsieur de Lauzun, pen-

dant qu'il étoit chez la Reine. L'on s'en alla à Calais : M^r. Colbert, Ambassadeur pour le Roi en Angleterre, y vint saluer le Roi. L'on m'apprit le matin qu'il étoit arrivé, que le Roi d'Angleterre rompoit son mariage, parce que sa femme n'étoit pas en état d'avoir des enfants, & que bien des Anglois de la premiere qualité disoient qu'il m'épouserait. Cette nouvelle me parut ridicule, & ne m'auroit point fâchée, sans que Monsieur, qui étoit dans le carrosse, s'adressa à moi, & me dit qu'il savoit une affaire qu'il ne vouloit pas me dire. Tout le monde se regarda, à cause de l'air mystérieux de son procédé. Le Roi me dit que Colbert lui avoit parlé, comme s'il croyoit que le Roi d'Angleterre songeât à rompre son mariage. & à se marier avec moi; qu'il n'avoit pas reçu d'ordre de lui en parler, que des gens considérables de ce pays-là, qui étoient dans les plaisirs du Roi, lui en avoient parlé avec tant de certitude, qu'il ne doutoit pas que cela ne fût vrai. Tout ce qui pouvoit porter quelque obstacle à l'affaire que j'avois dans la tête, me donnoit un chagrin sensible; je comprenois qu'une affaire de cette nature y apporteroit quelque difficulté, je me mis à pleurer. La Reine dit : Cela seroit horrible

qu'un homme eût deux femmes à la fois. Le Roi me dit : Ma cousine , que pensez-vous là-dessus ? Je lui dis que je n'avois rien à lui répondre , sinon que je n'avois point de volonté ; que j'étois persuadée qu'il ne m'obligeroit jamais à rien faire qui pût blesser sa conscience ni la mienne. La Reine répliqua : Quoi ! si le Roi le vouloit , vous voudriez-vous donner par complaisance ? Le Roi répondit : Elle fait bien que je ne voudrois pas me damner moi-même. Monsieur disoit qu'il trouveroit cela très-beau , qu'il en auroit bien de la joie. Madame de Montespan dit : Mademoiselle connoît tant le Roi d'Angleterre , il a été si amoureux d'elle ; cela feroit joli , elle écriroit au Roi , & lui feroit mille présents , & nous aurions soin de les lui rendre. Plus l'on approuvoit l'affaire , plus je pleurois. Le Roi me dit : Vous ne faites pas bien de pleurer sur un bruit. Je lui répondis : La pensée de quitter Votre Majesté m'attendrit. Cela me donna une occasion de bien témoigner de l'amitié au Roi , & de faire connoître à M^r. de Lauzun que je savois l'estimer plus que tous les Empereurs & les Rois de la terre. Je lui dis tout ce que je viens d'écrire. Il me dit : J'ai appris cette affaire , & je n'ignore pas

que vous avez fort pleuré : il me dit que j'avois raison d'être pénétrée de douleur de devoir quitter le Roi, qu'il aimoit sa personne, qu'il étoit ravi de connoître que j'avois bien de la tendresse pour lui, qu'il savoit bien que ce n'étoit que cette raison qui m'avoit fait pleurer, que sans cela il auroit été glorieux pour moi d'aller épouser un Roi qui renvoyeroit sa femme à son logis paternel pour en choisir une à son gré ; qu'il s'en rejouissoit avec moi. Nous couchâmes à Boulogne, & allâmes le lendemain à Hesdin, où M^r. de Lauzun, le matin qu'on en partit, fit mettre les troupes en bataille ; il salua le Roi à leur tête, & ensuite les renvoya dans leurs quartiers, à la réserve des Gardes-du-Corps & Gendarmes qui servoient auprès du Roi. Je le trouvai le soir chez la Reine à Abbeville. Il me dit : vous voyez l'homme du monde le plus aise d'être botté & d'être venu en carrosse. Je voulus le gronder sur sa paresse, & lui dis que s'il savoit combien il avoit bonne grace à la tête d'une armée, il n'en voudroit jamais bouger. Le soir chez la Reine, je lui dis : A présent que vous n'avez plus rien à ordonner, ni de camp à aller coucher, j'espère que vous demeurerez au souper du Roi. Je parlois à Maulevrier, frere de Colbert.

Ambassadeur d'Angleterre, dans le moment qu'il entra. Au-lieu de répondre à ma question : Je n'ai pas voulu, dit-il, vous interrompre ; apparemment vous demandiez au frere de l'Ambassadeur d'Angleterre des nouvelles de votre mariage, vous m'avez choisi pour prendre mes avis ; j'avoue qu'à votre place, je serois tenté d'être une grande Reine, & sur-tout dans un pays ou vous pouvez servir le Roi utilement ; si vous m'en croyez, vous n'hésitez pas à faire cette affaire : outre les raisons de l'intérêt du Roi qui vous doit être plus sensible que tout ce qu'il y a au monde, vous devez trouver de l'agrément d'épouser un parfait honnête homme qui est intime ami du Roi ; ces deux circonstances vous doivent avoir fait comprendre que tout mon conseil se réduiroit-là, & qu'il ne se pouvoit pas faire que je ne souhaitasse l'affaire passionnément. Il me dit : Je fais au surplus que les nouvelles extraordinaires vous plaisent, en voilà une de votre goût. Je voyois bien qu'il me disoit cela pour me faire parler ; quoiqu'il se fût établi pour un homme qui n'aimoit pas les grands discours, & qu'il fût vrai dans un sens, il est aussi fort assuré dans un autre que lorsqu'il veut pénétrer les sentimens des gens, il trouve le secret

de parler deux ou trois heures de mille affaires qui semblent inutiles à ceux qui l'écoutent, sans en vouloir faire l'application qu'il en a dans la tête. Je lui répondis : Si j'en avois autant d'envie que vous croyez, je n'aurois pas pleuré comme je fis hier ; je crois que je dois moins m'expliquer là-dessus avec vous qu'avec personne du monde, puisque je vous ai si souvent tenu des discours qui peuvent vous faire connoître que j'ai d'autres intentions. Vous auriez raison, lui dis-je, de vous moquer de moi, si je vous faisois une longue discussion de ce que je veux ou de ce que je ne veux pas faire : je continuai à lui dire, je ne changerai ni de conduite ni de sentiments. Pendant que cette conversation dura dans une fenêtre de la chambre de la Reine, tout ce qu'il y avoit de gens de qualité à la Cour passèrent dessous nous ; je me mis à examiner leur taille, leur air, leur mine, & à parler de leur esprit. Après avoir donné mon avis sur chacun, il me dit : A ce que je vois, ce n'est pas un de ceux de qui nous avons parlé que vous avez choisi, puisque vous trouvez qu'ils sont tous dans quelque cas qui ne vous plaît pas ; je voudrois, dit-il, que cet homme pût paroître, & que vous voulussiez me le montrer. Cha-

roft passa, & ensuite le Comte d'Ayen. Il me dit : Celui-ci est un honnête homme, je ne crois pas pour cela que ce soit cet heureux que vous m'avez dit avoir déjà prédestiné. Je lui répondis : Cherchons, je vous réponds qu'il est ici ; & pour peu que vous m'aidiez, nous l'aurons bientôt trouvé. Il se mit à sourire, & me dit : J'admire comment l'on se peut amuser de rien si long-temps que nous avons fait ; si vous y voulez faire réflexion, nous n'avons fait que ce qu'on appelle communément conter des sagots ; parlons d'affaires plus sérieuses : il changea de discours, & me quitta tout aussi-tôt. Pendant ce voyage, j'avois fait connoissance avec M^e. de Nogent, qui étoit sa sœur ; j'ai déjà dit qu'à Bordeaux elle étoit entrée fille chez la Reine ; depuis ce temps-là elle avoit été mariée au Comte de Nogent. Je voulois avoir quelqu'un avec moi pour parler de lui, elle avoit bien de l'esprit & du mérite, je prenois plaisir de causer avec elle ; & quoique je fusse guérie du bruit que ses ennemis faisoient courir qu'il alloit épouser M^e. de la Valliere, je ne laissois pas d'interroger M^e. de Nogent là-dessus, afin qu'elle me confirmât ce que je pensois, & que je lui pussé parler de M^r. son frere, & qu'elle me pût dire du bien de

lui. Elle me répondit que ces bruits l'avoient mis au désespoir & elle aussi.

Lorsque j'arrivai à Saint-Germain, je trouvai qu'on avoit mis les maçons dans ma chambre, qui ne pouvoient avoir fini leur travail de huit jours; malgré ma répugnance & mon dégoût d'être à Paris, il me fallut de nécessité y aller. Je m'y serois ennuyée à la mort, sans que le Roi alla passer quelques jours à Versailles; j'y courus avec beaucoup de diligence: un jour après la messe, M^{re}. de Thianges seule avec moi, me dit: Il faut que je vous apprenne une folie que j'ai dans la tête, je voudrois que vous épousassiez M^r. de Longueville. Après m'en avoir dit tous les biens imaginables, elle me répéta deux ou trois fois: Qu'avez-vous à me répondre? Je lui répondis: Rien, sinon que je n'ai pas envie de me marier. Madame arriva d'Angleterre, où il sembloit qu'elle avoit trouvé une bonne santé, tant elle paroissoit belle & contente: Monsieur n'alla pas au-devant d'elle, & pria même le Roi de n'y pas aller; s'il ne lui fit pas cette honnêteté, il ne laissa pas de la recevoir avec des marques d'une grande estime; Monsieur n'en fit pas de même. J'allai la voir, & lui demandai des nouvelles de son voyage. Elle me dit que le Roi d'Angleterre & le

Duc d'Yorck l'avoient chargée de me faire leurs compliments, qu'ils étoient tous deux fort de mes amis, que la Reine lui avoit paru une bonne femme, point belle, mais si honnête, si remplie de piété, qu'elle s'attiroit l'amitié de tout le monde; que la Duchesse d'Yorck avoit extrêmement d'esprit; qu'elle en étoit très-contente; qu'elle avoit trouvé encore la Cour d'Angleterre en deuil de la mort de la Reine mere d'Angleterre qui étoit morte il y avoit quelque temps à Colombe. Elle avoit été presque toujours malade, tant elle étoit délicate; on lui fit prendre des pillules pour la faire dormir; elle le fit si bien qu'elle n'en revint point. Madame en fut très-fâchée, parce qu'elle l'aimoit, & qu'elle s'entremettoit pour la raccommo-der avec Monsieur, qui avoit presque toujours mal vécu avec elle. Je fus fort fâchée de sa mort; Madame ne fut qu'un jour à St. Germain, parce que le Roi s'en alla à Versailles, où Monsieur ne voulut pas le suivre pour faire dépit à Madame. Il s'en alla à Paris, je la vis fort tentée de pleurer; & quelque soin qu'elle prît de retenir ses larmes, elle ne laissa pas d'en verser. Un moment avant de monter en carrosse, Monsieur me tira à part, & me dit : Je suis trop de vos amis

pour ne pas vous avertir qu'on dit hier au Roi que vous vous alliez marier avec M^r. de Longueville ; il me répondit qu'il n'en avoit pas oui parler, & que par cette raison il ne croyoit pas que cela fût ; que M^{re}. de Thianges en avoit fait un grand discours pour dire au Roi, que puisqu'il avoit bien voulu que ma sœur épousât M^r. de Guise, il devoit encore trouver meilleur que j'épousasse celui-ci, qui étoit d'aussi bonne Maison que l'autre ; que le Roi avoit répondu : Je ne m'y opposerai point ; qu'il s'étoit retourné de son côté, & lui avoit dit : Mon frere, je ne fais ce que c'est, en avez-vous oui parler ? Il me dit : M^r. de Longueville est de mes amis, j'en serois fort aise, dites-moi vos sentimens là-dessus. Je lui dis que c'étoit la première fois que j'en avois oui parler sérieusement ; que lorsqu'on en avoit voulu railler avec moi, je n'avois pas fait deux réponses ; que la plus honnête pour eux & pour moi avoit été celle de dire que je ne voulois pas me marier, que c'étoit cela même que j'avois toujours répondu. J'eus une très-grande impatience de pouvoir conter cette conversation à M^r. de Lauzun ; il étoit à Porchefontaine, dans une maison de Célestins pour s'y baigner ; je ne savois où le trouver. Pour lui don-

ner de la curiosité & le faire venir chez la Reine , j'envoyai chercher Guitry , qui étoit avec lui au même endroit ; il vint dans ma chambre , je lui demandai s'il avoit oui parler de ce que Monsieur m'avoit dit. Il me répondit que non. Tout aussi-tôt que je l'eus quitté, je m'en allai chez la Reine , où je trouvai M^r. de Lauzun , ainsi que je l'avois prévu ; il s'approcha de moi , & me dit : Quelle affaire avez-vous avec Guitry ? Je lui répondis que j'avois envie de lui en faire un mystère. Il me dit que je ne tiendrois pas long-temps mon courage ; il avoit raison , j'étois fort impatiente de lui apprendre l'affaire , il se mit à rire , & me dit : Voilà un homme , j'ai été bien sot jusqu'ici de ne l'avoir pas deviné. Il me dit : Vous êtes bien obligée à M^e. de Thianges de vous avoir donné une occasion de me le devoir nommer , & vous lui avez encore une autre obligation , qui est qu'elle veut vous donner ce qu'elle aime le plus au monde , ou au moins le partager avec vous. La Reine sortit , il me quitta , & me dit : Aussi-bien je n'avois plus rien à vous dire. Le soir que je me promenois de chambre en chambre , occupée de ce qu'il m'avoit répondu , je le vis entrer. Je me récriai : Ah , quelle

merveille de vous voir ici ! Il me dit : J'ai à parler à Monsieur de Longueville ; il s'approcha de moi , Rochefort & M^r. de Longueville en firent de même , nous parlâmes de mille affaires indifférentes. Lorsque les deux autres nous eurent quittés : Vous avez vu, dit-il, que je n'avois aucune affaire avec M^r. de Longueville ; pour vous apprendre de bonne foi ce que je viens faire ici, je vous dois dire qu'il m'a pris une espee de curiosité de venir étudier si c'étoit-là l'homme que vous aviez choisi, j'en voulois juger par la mine que vous lui feriez ; je me persuadois que vous n'aviez plus de confiance en moi, parce que je vous ai dit trop sincérement ce que je croyois que vous deviez faire, & je vois bien que vous vous allez marier avec lui. Il me tint là-dessus des discours plus équivoques les uns que les autres ; je lui répondis qu'assuré-ment je me marierois, & que ce ne seroit point avec M^r. de Longueville. Je lui dis : Je vous prie que je vous entretienne demain, je suis résolue de parler au Roi, je voudrois finir tout ceci devant le premier de Juillet ; vous entrerez chez le Roi, vous n'aurez plus le temps de me donner vos avis, & vous êtes encore le seul homme de qui j'en veux prendre.

Nous étions presque à la fin de Juin, il me dit : Je m'en vais demain à Paris, & je ferai ici sans faute Dimanche; j'écouterai ce que vous me voudrez dire, & je vous conseillerai comme un fidele serviteur le doit faire; aussi-bien ai-je envie de vous voir hors d'inquiétude. Après nous être quittés, il n'y a rien dans la vie qui ne me passât dans la tête, & je ne fis aucune réflexion qui me dissuadât de mon dessein, & je n'étois troublée que de la crainte des difficultés que je pourrois trouver dans son exécution; je ne me méfiois pourtant pas du Roi sur les bontés que je voyois qu'il avoit pour moi, & les marques d'estime qu'il donnoit à M^r. de Lauzun : je raisonnois sur sa conduite réservée; & au lieu de la blâmer, je la trouvois très-sage, persuadée qu'il ne se pouvoit pas faire qu'il ne connût l'amitié que j'avois pour lui, & je voyois bien que les doutes qu'il m'en vouloit témoigner étoient des marques de son profond respect. Outre cela je croyois qu'il raisonnoit en lui-même que si je venois à changer, & que l'affaire eût éclaté, elle me feroit de l'embaras de lui à moi; qu'ainsi il vouloit que je fusse toujours libre. J'avoue que cette sorte de soumission & cette maniere de prévoyance, quoiqu'inutile par l'état

où j'étois pour lui, ne laissoient pas de me faire sentir qu'il étoit l'unique personne au monde qui n'auroit pas voulu m'engager; je lui en savois gre, & augmentois d'estime & de considération pour lui. Je le regardois comme le plus extraordinaire homme que j'eusse connu, & qui étoit le plus digne de l'honneur que je lui voulois faire, & celui qui méritoit avec le plus d'approbation l'élevation dans laquelle je l'allois mettre. Sa conduite respectueuse & soumise m'occupoit d'une manière vive, & me le faisoit regarder comme un homme qui se voit bien qu'avec les gens comme moi il ne faut pas aller si vite qu'avec ceux dont il auroit pu traiter d'affaire but à but.

Le Dimanche vena, je causois avec M^{re}. de Nogent chez la Reine; je lui avois parlé si souvent, & lui avois tenu tant de discours qui avoient rapport à M^{re}. son frere, qu'il ne se pouvoit pas faire qu'elle n'eût pénétré mes intentions. Je lui avois souvent répété que j'avois une affaire dans l'esprit qui me donnoit de l'inquiétude, que je n'étois pas contente de ma condition, que j'en voulois changer. Ce jour-là je lui disois : Vous seriez bien étonnée de me voir dans peu mariée; j'en veux demander, lui dis-je, demain

la permission au Roi , & mon affaire sera faite dans 24 heures. Elle m'écoutoit avec une très-grande attention. Je lui dis : Vous pensez peut-être à qui je me marierai , je ne serois pas fâchée que vous l'eussiez deviné. Elle me dit : C'est sans doute à M^r. de Longueville ? Je lui répondis : Non , c'est un homme de très-grande qualité , d'un mérite infini , qui me plaît depuis long-temps. J'ai voulu lui faire connoître mes intentions , il les a pénétrées , & par respect il n'a osé me le dire. Je lui dis : Regardez tout ce qu'il y a de gens ici , nommez-les l'un après l'autre , je vous dirai oui lorsque vous l'aurez nommé. Elle le fit ; & après m'avoir parlé de tout ce qu'il y avoit de gens de qualité à la Cour , & que je lui avois toujours dit que non , & que cela eût duré une heure , je lui dis tout-d'un-coup : Vous perdez votre temps , parce qu'il est allé à Paris , il en doit revenir ce soir. Après lui avoir dit cela , je descendis un moment dans ma chambre , où M^r. de Longueville étoit , qui chercha fort à me parler. Il étoit très-régulier à me faire la cour , depuis qu'on avoit fait courir le bruit que je devois l'épouser. L'on me vint dire que la Reine sortoit , il me mena jusqu'à son carrosse , je courois afin de ne

pas faire attendre la Reine. M^r. le Comte d'Ayen me dit : Madame se meurt, le Roi m'a commandé de chercher M^r. Valot, & de le mener à St. Cloud en diligence. Lorsque je fus dans le carrosse, la Reine me dit : Madame n'en peut plus; & ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'elle croit avoir été empoisonnée. Je me recriai, & dis : Ah ! quelle horreur ! Je suis au désespoir de ce bruit-là ; & sans songer à ce que je disois, nous sommes de bonnes gens de notre race ; je lui demandai ce que c'étoit. Elle me répondit que dans le salon de St. Cloud, où elle étoit en bonne santé, elle avoit demandé à boire de l'eau de chicorée, que son Apothicaire lui en avoit donné, qu'après l'avoir bue elle s'étoit mise à crier qu'elle sentoît un feu dans son estomac, qu'elle crioit sans cesse, qu'on étoit venu en avertir le Roi & chercher M^r. Valot. La Reine se mit fort à la plaindre, & parla fort de tous les chagrins que Monsieur lui avoit donnés, qu'elle étoit toute en larmes lorsqu'elle étoit partie, qu'il sembloit qu'elle avoit prévu son mal. Un Gentilhomme que la Reine y avoit envoyé arriva, il lui dit que Madame l'avoit chargé de lui dire qu'elle se mouroit ; que si elle la vouloit trouver encore en vie, elle la supplioit très-

humblement d'y aller bientôt, parce que si elle tardoit elle la trouveroit morte. Nous étions sur le canal à la promenade, nous montâmes en carrosse, & allâmes trouver le Roi qui soupoit, parce qu'il prenoit des eaux. Le Maréchal de Bellefonds dit à la Reine qu'elle feroit bien de n'y pas aller; elle étoit indéterminée, je la priai de trouver bon que j'y courusse, elle en faisoit difficulté, dans le moment le Roi vint qui lui dit : Si vous voulez venir, voilà mon carrosse. La Comtesse de Soissons se mit avec nous, à moitié chemin nous trouvâmes M^r. Valot qui en revenoit : il dit au Roi que ce n'étoit qu'une colique, que son mal ne feroit ni long ni dangereux. Lorsque nous arrivâmes à St. Cloud, nous ne trouvâmes presque personne qui parût affligé. Monsieur sembloit être fort étonné; nous la vîmes sur un petit lit qu'on lui avoit fait à la ruelle, toute échevelée, elle n'avoit pas eu assez de relâche pour se faire coëffier de nuit, sa chemise dénouée au cou & aux bras, le visage pâle, le nez retiré, elle avoit la figure d'une personne morte. Elle nous dit : Vous voyez l'état où je suis; nous nous mîmes à pleurer. Mesdames de Montespan & la Valliere y vinrent, elle faisoit des efforts horribles pour vomir; Mon-

seigneur lui disoit : Madame, faites vos efforts pour venir, afin que cette bile ne vous étouffe pas. Elle voyoit la tranquillité de tout le monde avec peine, quoiqu'elle fût en état de devoir faire une grande pitié ; elle parla au Roi quelques moments tout bas, je m'approchai d'elle, je lui pris la main, elle me serra la mienne, & me dit : Vous perdez une bonne amie, qui commençoit à vous aimer fort, & à vous bien connoître. Je ne lui répondis que par mes larmes. Elle demandoit l'émétique, les Médecins disoient que cela lui seroit inutile, que ces fortes de coliques duroient quelquefois 9 à 10 heures, qu'elles ne passaient jamais les 24. Le Roi voulut raisonner avec eux, ils ne savoient que lui répondre. Il leur dit : On n'a jamais laissé mourir une femme sans lui donner aucun secours ; ils se regardoient, & ne disoient mot. On causoit, on alloit & revenoit dans cette chambre, on y rioit comme si M^e. avoit été dans un autre état. Je m'en allai à un coin parler à M^e. d'Epernon qui étoit touchée d'un tel spectacle ; je lui dis que j'étois étonnée qu'on ne parlât pas de Dieu à Madame, que cela étoit honteux pour tout ce que nous étions-là. Elle répondit qu'elle avoit demandé à se confesser, que le Curé de Saint-Cloud étoit

étoit venu, que c'étoit un homme qu'elle ne connoissoit pas, qu'elle avoit été confessée dans un moment. Monsieur s'approcha, je lui dis : On ne songe pas que Madame est en état de mourir, & qu'il lui faudroit parler de Dieu. Il me répondit que j'avois raison, il me dit que son Confesseur étoit un Capucin qui n'étoit propre qu'à lui faire honneur dans un carrosse, pour que le Public vît qu'elle en avoit un, qu'il falloit un autre homme pour lui parler de la mort. Qui pourroit-on trouver qui eût bon air à mettre dans la Gazette, pour avoir assisté Madame ? Je répondis que le meilleur air qu'un Confesseur dût avoir dans ce moment-là, étoit celui d'être homme de bien & habile. Il me dit : Ah, j'ai trouvé son fait, l'Abbé Bossuet, qui est nommé à l'Evêché de Condom, Madame l'entretenoit quelquefois ; ainsi ce sera son fait. Il l'alla proposer au Roi, qui lui dit qu'il s'en devoit être plutôt avisé, & lui avoir déjà fait recevoir ses Sacraments. Il lui dit : J'attends que vous soyez parti, parce que si vous y êtes, il faudroit aller reconduire Notre-Seigneur à l'Eglise, & il y a fort loin. Madame se fit remettre dans son lit, le Roi l'embrassa, & lui dit adieu ; elle lui tint des discours fort tendres,

elle en fit de même à la Reine ; pour moi qui étois au pied de son lit tout en larmes , je n'eus pas la force de l'approcher. Nous retournâmes à Versailles , la Reine alla souper , M^r. de Lauzun y arriva au sortir de table , je m'approchai de lui pour lui dire : Voici un incident qui va bien me déconcerter. Il me répondit : J'en fais persuadé , & je crois que ceci va rompre tous vos projets. Je lui répondis que cela en pourroit différer l'exécution ; que quoi qu'il pût arriver , je ne changerois pas de sentiments : je m'en allai coucher , la Reine me dit qu'elle iroit le lendemain à Paris , & que nous verrions Madame en chemin. Elle mourut à trois heures , & le Roi en fut informé à six ; il résolut de quitter les eaux & de prendre médecine. L'on me vint dire la mort de Madame , qui me donna un sensible déplaisir ; je n'avois point dormi de toute la nuit , je faisois réflexion que si elle mouroit , & que Monsieur se mît en tête de m'épouser , cela m'embarrasseroit ; que quoi qu'il pût arriver , je ne changerois jamais de sentiments sur la résolution que j'aurois prise ; qu'il falloit attendre un certain temps pour rompre avec Monsieur ; qu'il en faudroit laisser passer un autre avant que de déclarer ce

que j'avois dans la tête ; l'imagination de cette longueur me mettoit au désespoir. J'étois dans ces sortes d'incertitudes lorsqu'on me vint dire que Madame étoit morte : cela redoubla ma peine , je m'en allai toute troublée chez la Reine. Elle me dit : Je m'en vais à la Messe du Roi. Nous le trouvâmes en robe de chambre , il dit : Je n'oserois me montrer devant ma cousine ; je lui dis : Lorsqu'on est le Maître & le cousin germain , il n'y a point de façon à faire. Il pleuroit Madame ; après la Messe il me parla de mort , & s'en alla prendre sa médecine à une fenêtre , & me dit : Voyez-moi faire finir les façons que vous faites quand vous en devez prendre. M^r. de Condom vint rendre compte à la Reine de la mort de Madame ; il nous conta comme Dieu lui avoit fait de grandes graces , qu'elle étoit morte avec des sentiments d'une très-bonne Chrétienne ; qu'il n'en avoit pas été surpris, parce que depuis quelque temps elle prenoit plaisir à lui parler de son salut ; qu'elle lui avoit même ordonné d'aller l'entretenir là-dessus aux heures qu'elle n'avoit personne chez elle ; qu'elle étoit bien-aïse de savoir sa Religion à fond ; elle avoit été jusques-là assez ignorante , & qu'elle vouloit commencer par-

là à faire son salut ; qu'il l'avoit trouvée dans de très-bonnes dispositions ; que lorsqu'elle l'avoit vu , elle lui avoit dit : J'ai songé trop tard à me vouloir sauver ; qu'il avoit raison d'être satisfait des sentimens de douleur dans lesquels elle étoit morte. Après que le Roi eut dîné , & qu'il fut habillé , il vint chez la Reine pleurer. Il me dit : Ma cousine , venez avec moi pour que nous parlions de ce qu'il faudra faire pour seue Madame , afin que je donne mes ordres à Saintot , qui étoit présent ; il étoit dans la ruelle de la Reine. Après qu'il eut parlé de ce qu'il y avoit à faire , & que je lui eus donné mes avis , il me dit : Ma cousine , voilà une place vacante , la voulez-vous remplir ? Je devins pâle comme la mort , je lui répondis toute tremblante : Vous êtes le maître , je n'aurai jamais d'autre volonté que la vôtre ; il me pressa extrêmement , je lui répondis toujours que je n'avois rien à lui répondre que cela. Il me dit : Y avez-vous de l'aversion ? Je ne lui repondis encore rien. Il me dit : J'y songerai , & je vous en parlerai. La Reine s'alla promener , je la suivis ; on ne parla que de la mort de Madame , & du soupçon qu'elle avoit eu d'être empoisonnée , & de la maniere dont Monsieur &

elle avoient vécu ensemble depuis longtemps. On se disoit les uns aux autres si on croyoit qu'il se remariât ; la plupart des gens qui tenoient ce discours me regardoient, je ne faisois nul semblant d'y prendre garde. Sur les bruits que je viens de dire, l'on fit assembler tous les Médecins du Roi, de s^{ve} Madame, & de Monsieur, quelques-uns de Paris, celui de l'Ambassadeur d'Angleterre, avec tous les Chirurgiens qui ouvrirent Madame ; ils lui trouverent les parties nobles bien saines : ce qui surprit tout le monde, parce qu'elle étoit délicate & presque toujours malade : ils demeurèrent d'accord qu'elle étoit morte d'une bile échauffée. L'Ambassadeur d'Angleterre y étoit présent, auquel ils firent voir qu'elle ne pouvoit être morte que d'une colique qu'ils appellerent *Cholera morbus*. Voilà ce qui nous fut rapporté devant la Reine ; chacun questionna à son tour les Médecins, qui nous en faisoient la relation ; celui d'Angleterre ne laissa pas de faire un écrit qui déplut extrêmement à Monsieur, parce qu'il l'envoya dans son pays. Le Roi d'Angleterre se plaignit, parce qu'il croyoit que Madame avoit été empoisonnée ; tous ces fots bruits me faisoient de très-grandes peines. Je vis le soir M^r. de

Lauzun chez la Reine , je lui dis : J'ai une extrême douleur de la mort de Madame , & je vous proteste que je la regrette encore plus fortement , parce que je fais qu'elle étoit de vos amies. Il me répondit : Personne n'y a tant perdu que moi ; je lui répliquai : Pour moi je la plains par la raison que je viens de dire , & parce que je l'aimois : ce qui m'afflige le plus , c'est que cette mort retardera mes affaires , & elle ne les changera point ; je veux suivre mon inclination , & je serai ferme dans la résolution que je vous ai dit que j'avois prise. Il me dit : Je n'ai rien à vous répondre , ni le temps de demeurer davantage avec vous : il s'en alla ; je vis bien qu'il tenoit cette conduite par l'esprit de sagesse qu'il m'avoit paru avoir en tout. Le lendemain il prit le bâton pour servir auprès du Roi , qui monta en carrosse après la Messe ; la Reine & lui mirent pied à terre à St. Cloud pour jeter de l'eau bénite sur le corps de Madame ; ils virent Mademoiselle , & s'en allerent droit au Palais-Royal pour rendre leur visite à Monsieur. La Reine y laissa le Roi , pour aller dîner aux Carmélites de la rue du Bouloir. Elle alla à son retour voir M^{re}. de Montauzier qui étoit malade à Paris depuis-long-temps ; l'origine de son mal

venoit d'une peur qu'elle avoit eue dans un passage derriere la chambre de la Reine , où l'on met ordinairement un flambeau en plein jour ; elle y vit une grande femme qui venoit droit à elle ; lorsqu'elle en fut proche , elle disparut à ses yeux. Elle s'en vint conter cela à tout le monde , & s'en mit une si vive impression dans la tête & une si grande crainte , qu'elle en tomba malade. Quelque temps auparavant cette vision , M^r. de Montespan , qui est un homme fort extravagant & peu content de sa femme , se déchainant extrêmement sur l'amitié que l'on disoit que le Roi avoit pour elle , alloit par toutes les maisons faire des contes ridicules. Un jour il s'avisa de m'en parler , je lui lavai la tête ; j'étois plus en droit de le faire qu'une autre , parce qu'il est mon parent ; je lui fis comprendre qu'il manquoit de conduite par ses harangues dans lesquelles il mêloit le Roi avec des citations de la Ste. Ecriture & des Peres. Il a de l'esprit & peu de jugement , il disoit quantité de sottises , & les débitoit agréablement ; il vouloit faire entendre au Roi qu'au jugement de Dieu il lui seroit reproché de lui avoir ôté sa femme. Le lendemain étant sur la terrasse avec la Reine , j'appellai M^c. de Montespan pour lui dire que j'avois vu son mari ,

qui étoit plus fou que jamais ; que je lui avois fait une violente correction ; elle me répondit : Il est ici qui fait des relations épouvantables dans lesquelles il mêle M^e. de Montauzier. Elle n'eut pas achevé cela qu'on lui vint dire qu'elle la demandoit, que M^r. de Montespan venoit de sortir de chez elle ; nous nous séparâmes, elle s'en alla trouver M^e. de Montauzier, je la suivis d'assez près pour m'être trouvée entiers lorsqu'elle lui conta que son mari étoit venu lui dire mille injures, dont elle paroissoit si outrée, qu'elle trembloit de colere sur son lit. Elle me dit qu'elle louoit Dieu de ce qu'il ne s'étoit trouvé chez elle que ses femmes, parce que s'il y avoit eu des hommes, elle l'auroit fait jetter par les fenêtres, qu'elle avoit été obligée d'en avertir le Roi, qui le faisoit chercher pour l'envoyer en prison. Cette affaire fit un grand bruit dans le monde, parce que l'outrage étoit extraordinaire à supporter pour une femme qui jusques-là avoit eu bonne réputation. M^r. de Montauzier étoit à Rambouillet, il n'apprit pas cette affaire, l'on disoit même qu'on la lui avoit cachée ; d'autres imaginoient qu'il la fa-voit, qu'habilement il lui étoit avantageux de l'ignorer. Peu de temps après il fut fait Gouverneur de M^r. le Dauphin :

ses envieux & ses ennemis voulurent glofer sur ce choix, & en établissoient des raisons ; ceux qui savoient le bon goût du Roi, & connoissoient le mérite de M^r. de Montauzier, étoient persuadés que personne de tout le Royaume ne s'en acquitteroit si bien que lui : il est vrai que c'est un parfait honnête homme, & qui a fait voir qu'il étoit digne de la bonne opinion que le Roi avoit eue de lui.

Lorsque la Reine fut sortie de chez M^r. de Montauzier, j'allai chez Monsieur qui ne me parut point affligé. Il me dit qu'il avoit prié M^r. d'Aiguillon de lui prêter sa maison de Ruel, qu'en l'état où il étoit il ne pouvoit pas demeurer à Paris. Le lendemain j'y retournai avec une mante voir Mademoiselle ; il y avoit une fille du Duc d'Yorck, que l'on avoit envoyée à la Reine mere d'Angleterre, pour la faire traiter d'un mal qu'elle avoit aux yeux ; lorsque la Reine mourut, elle étoit demeurée entre les mains de Madame. Je la trouvai avec Mademoiselle, elles étoient toutes deux très-petites ; Monsieur qui aime les façons, leur avoit fait prendre des mantes qui traînoient à terre, il avoit désiré qu'on rendit visite à M^{lle}. de Valois qui étoit encore en nourrice. J'allai avec ma mante à St. Germain, il étoit de

respect de voir une fois Leurs Majestés avec ce harnois ridicule de deuil : je dis au Roi les visites que j'avois rendues au Palais-Royal, & lui fis la représentation des mantes de Mademoiselle & de la Princesse d'Angleterre. Il me dit : Ne raillez point de cela, mon frere ne vous le pardonneroit pas. Le lendemain à la messe M^r. de Lauzun s'approcha de moi, pour me dire qu'il se réjouissoit de ce que j'allois épouser Monsieur. Je lui répondis que je ne faisois pas mon compte que cela dût être. Il me repliqua : Il le faudra bien, puisque le Roi le veut ; au moins, me dit-il, je me trouverai toujours ami de Mesdames ; l'autre me faisoit l'honneur d'avoir quelque bonté pour moi, je veux espérer que vous ferez de même. Je lui répondis. Cette affaire ne se fera jamais : Il me répliqua, & moi je vous dis qu'elle se fera, & j'ajoute que j'en serai très-aise ; quoique je perde auprès de vous ma place de confident, j'aime encore mieux votre grandeur que mon intérêt particulier, & je ne saurois mieux reconnoître les obligations que je vous ai, que de vous dire que je fais mépriser ma fortune lorsqu'il s'agit de votre gloire. Quoique ce discours parût équivoque par rapport à la perte de ma confidence, ou à ce qu'il savoit bien

ce que j'avois dans le cœur pour lui, il ne laissa pas de me surprendre, & je vis bien que cette occasion l'avoit pressé de parler comme il venoit de faire. Il me dit : A mon tour je veux vous demander une audience. Je lui dis de se trouver chez le Roi l'après-dîner. Dès que le Roi fut au Conseil, il y vint. Il me dit : Le Roi veut que vous épousiez Monsieur, il faut obéir; vous m'avez fait l'honneur d'avoir de la confiance en moi, vous y en devez prendre plus que jamais, & je ne saurois vous donner une plus forte marque de ma sincérité que de vous représenter mille fois que vous devez faire ce que le Roi desire; & sans faire aucun raisonnement, il faut suivre votre devoir aveuglément; ne songez qu'à cela, vous vous en trouverez bien. Pensez ce que c'est que Monsieur, il n'y a que le Roi & M^r. le Dauphin au-dessus de lui, & vous n'y aurez que la Reine; le Roi vous considérera, & vous donnera tous les jours mille agréments; vous aurez chez vous toute la Cour, musique, ballet, Comédies, & toutes sortes de plaisirs. Je lui dis : Vous ne pensez pas que j'ai plus de quinze ans, & vous me tenez des discours qui ne sont propres qu'à réjouir des enfants : je suis persuadée, lui dis-je, que le

Roi a de la bonté pour moi, je ne m'en rendrai pas indigne dans ma conduite; j'ai l'honneur d'être sa cousine germaine, je ne veux point d'autre grandeur ni d'élevation que celle-là; j'ai mon plan dans la tête, je fais ce que je dois faire pour pouvoir être heureuse; ainsi vous voulez bien que je vous dise que je ne changerai point de résolution: croyez-vous que j'aie oublié le passé, & que je ne me souviennne pas de tout ce que je vous ai dit? Il me répondit: J'ai raison d'en être persuadé; par rapport à moi, il ne me souvient pas que vous m'ayiez rien conté depuis quelque temps; j'ai été si inappliqué sur tout ce que vous me disiez, & si attaché à mon devoir, que j'ai oublié tout ce que vous m'avez voulu apprendre, & ne suis à l'heure qu'il est occupé que du plaisir de vous voir Madame. Je vous regarderai passer du Château neuf pour aller chez le Roi, précédée & suivie par un nombre de Gardes; j'avoue que cela me réjouit infiniment, & que je ne me trouve sensible qu'à votre grandeur. J'ai passé ma vie à songer aux contes que vous me faisiez pour le projet que vous aviez dans la tête pour quelqu'un, je ne trouve personne à plaindre que ce quelqu'un, vous ne m'en avez pas dit le nom, je ne

fais de qui je dois plaindre le malheur ; ainsi je ne veux être occupé de rien au monde que de votre établissement. Il me dit cela avec un air si libre & si naturel , que j'en aurois été outrée de douleur , si je n'avois imaginé que sa sagesse lui avoit fait faire des efforts pour me paroître ce qu'il n'étoit pas

J'allai à St. Cloud chercher le corps de Madame pour le conduire à St. Denis , M^e. la Princesse & M^e. de Longueville vinrent avec moi. J'allai coucher ce soir-là à Paris , & m'en retournai le lendemain à St. Germain , où M^r. de Lauzun me vint dire chez la Reine , qu'il me supplioit très-humblement de ne lui plus parler. Il me dit qu'il avoit été assez malheureux pour avoir déplu à Monsieur , parce qu'il étoit serviteur de Madame ; il croiroit , dit-il , que toutes les difficultés que vous lui feriez , viendroient de moi ; ainsi à moins que d'avoir vos ordres à me donner pour parler au Roi , & que je puisse lui dire : Mademoiselle m'a parlé pour informer V. M. de cela , je vous supplie encore une fois de trouver bon que je ne m'approche plus de vous , lorsque vous m'appellerez pour d'autres affaires que pour celles qui auront directement rapport au Roi , & ne m'écrivez ni ne m'envoyez personne : c'est

une conduite que je dois tenir autant pour vous que pour moi ; ainsi il faut , s'il vous plaît , que vous la trouviez bonne. Je lui dis que ce qu'il vouloit que je fisse me mettoit au désespoir ; que je ne voulois pas absolument épouser Monsieur ; que toutes les grandeurs & tous les avantages qu'il m'avoit voulu faire voir dans son autre conversation , m'étoient indifférentes ; que Monsieur étoit plus jeune que moi ; que je n'étois pas d'un naturel soumis ; que nous ne serions pas heureux ensemble ; qu'il falloit qu'il choisît une personne d'une humeur à se pouvoir accommoder du Chevalier de Lorraine ou de quelque autre favori , que je ne pouvois être contente ni trouver du repos que par l'exécution de ce qu'il devoit savoir que j'avois dans la tête. Il me répondit toujours que j'avois tort ; que je devois obéir , qu'il me demandoit en grace de ne lui plus parler ; qu'il me fuirait ; qu'il me conjuroit encore une fois de ne le pas trouver mauvais. Je lui répondis : Au moins marquez-moi un temps ; c'est-à-dire dites-moi si dans six mois votre affaire n'est pas faite avec Monsieur , je vous parlerai ; pourvu que vous disiez que votre résolution à ne pas me voir ait des bornes , je serai satisfaite. Pour rompre l'affaire de Monsieur , cela

est aussi assuré que ma persévérance pour l'autre. Il me dit : Je vois bien que nous ne finirons jamais , & qu'il faut nécessairement que ce soit moi qui prenne le premier congé ; je suis & serai toute ma vie , me dit-il , reconnoissant de l'honneur que vous m'avez fait de vous confier à moi , ce que je fais aujourd'hui doit vous marquer que je n'en étois pas indigne. Je lui dis : Répondez-moi sur le temps , parce que sûrement je romprai l'affaire avec Monsieur. Il me dit : Ce n'est ni à vous ni à moi à fixer un temps , ni à régler la fin d'une affaire qui est entre les mains du Roi , je ne saurois vous faire d'autre réponse ; voudriez-vous que dans une affaire qui vous regarde , je fisse une imprudence ? Ainsi je n'ai rien à vous répondre , sinon que je saurai plaindre le malheureux inconnu , & que je n'oublierai de ma vie l'honneur que vous m'avez fait de vous confier à moi. Il me fit une profonde révérence , & me dit qu'il n'avoit jamais fait une si violente épreuve de la soumission , ni ressenti tant de respect. Je lui dis : Vous vous en allez ! quoi ! je ne vous parlerai plus ? Il me répondit : Non ; & afin que je n'en aye plus d'occasion , & que vous ne cherchiez pas celle de le vouloir faire , pour achever tout ce que

j'ai à vous dire, il me semble que voici à peu près la saison que vous allez prendre les eaux de Forges : vous voudriez sans doute me demander conseil ; c'est pour cela que je vous dis par avance que vous ferez bien d'y aller le plutôt que vous pourrez : ce voyage sera utile pour votre santé, il peut encore être propre à guérir ce que vous avez envie de vous ôter de la tête ; si ce quelqu'un que je ne connois point vous voyoit, il en seroit troublé, & cela même vous empêcheroit de l'oublier, & vous voyez qu'il faut nécessairement vous débarrasser : nous ne ferions, me dit-il, que des répétitions inutiles, le Roi sortiroit du Conseil ; & insensiblement, quelque régulier que je veuille être, je manquerois à mon devoir ; & sans vouloir m'écouter davantage, il me quitta. Je m'en allai pleurer dans ma chambre, outrée de douleur de mon état ; je faisois réflexion au sien, je le blâmois d'un côté, & admirois sa conduite de l'autre. Peu de jours après cette conversation, je partis pour Forges, je pris congé du Roi. Il me dit : Mon frere m'a parlé comme un homme qui souhaite ardemment se marier avec vous, qu'il ne seroit pas de bonne grace d'épouser sitôt après la mort de Madame ; ainsi il desire-

roit arrêter & signer le contrat avant que vous partissiez pour aller prendre vos eaux, & cet hyver vous acheveriez l'affaire. Je lui répondis : Sire, Monsieur ne se mariera pas sans la participation du Chevalier de Lorraine ; & s'il y trouvoit quelque répugnance pour moi, il me feroit fâcheux de rompre une affaire qui auroit paru dans le Public comme faite, & V. M. qui l'auroit conclue seroit obligée de la soutenir contre le gré de Monsieur ; nous commencerions d'être brouillés ensemble devant d'avoir épousé. Je la supplie très-humblement, lui dis-je, de me laisser faire mon voyage de Forges, à mon retour V. M. verra comme Monsieur en aura usé ; cependant j'aurai eu le temps d'étudier sa conduite, & je la supplierai de décider de la mienne sur ce que j'aurai appris de la sienne. Je me séparai du Roi là-dessus, & je lui dis que je régleroïs toutes mes actions sur ses ordres, que je lui demanderois ce qu'il vouloit que je fîsse lorsque je lui aurois dit mes raisons. Je ne restai à Forges que précisément le temps qu'il me falloit pour prendre mes eaux ; je ne crois pas qu'elles me fissent du bien, parce que j'étois fort agitée. Je m'en allai deux ou trois jours à Eu ; & afin que ce séjour ne retardât pas mon

voyage, j'envoyai chercher de l'eau à l'orges que je prenois comme si j'avois été à la fontaine; mon temps fini, je partis, & m'en retournai avec beaucoup de plaisir & de diligence. Je séjournai deux jours à St. Germain, sans que le Roi me parlât de rien au sujet de Monsieur; je voulois sortir de cet embarras. Je lui dis: Lorsque je partis pour aller à Paris, s'il avoit eu la bonté de parler de mon mariage, & s'il ne vouloit pas finir cette affaire. Il me regarda, & se mit à sourire. Je vois bien que vous ne vous souciez guere de vous marier. Je lui dis, pardonnez-moi, sire, je le voudrois, & j'ai crainte de devenir un sujet d'ennui à Monsieur; j'apprehende aussi qu'il ne m'ennuye aussi à moi-même. Lorsque je fus à Paris, M^{re}. de Plessieux me vint voir: elle me dit: Je vous prie de m'apprendre si vous épouserez Monsieur, tout le monde le veut, & moi qui suis une vieille routiere qui parle franchement, je vous dirai que vous ne le voulez pas; Monsieur desire l'affaire, & le Chevalier de Lorraine la craint. Voilà les mouvements que vous causez; ce dernier est intrigué à faire dissuader Monsieur, sans pourtant vouloir faire paroître s'en mêler; je vois bien qu'il s'en rompt la tête inutilement;

ce fera Mademoiselle , & non pas lui qui rompra ce mariage. J'ai oui-dire , me dit-elle , que le Roi a connu votre répugnance , qu'il ne l'avoit pas condamnée ; il ne vous dira pas ce qu'il pense là-dessus , il ne vous violentera pas , vous verrez avec un peu de temps que je suis bien instruite de vos affaires. Je lui répondis qu'elle en favoit plus de nouvelles que moi , parce que je desirois cette affaire si le Roi la vouloit , qu'il me paroïssoit que Monsieur & lui en avoient fort envie , que le Chevalier de Lorraine n'y pourroit avoir aucune répugnance , parce que j'avois toujours bien vécu avec lui. Elle me répondit : Je veux encore , grande Princesse , vous ajouter que je sais que vous trouverez dans la personne de Monsieur bien des circonstances qui vous déplaisent ; vous ne me l'avouerez pas , quoique j'en sois informée ; & je ne blâme pas votre goût. Je prie Dieu de tout mon cœur de vouloir vous inspirer de vouloir Monsieur de Longueville ; si j'étois aussi assurée que vous le voudriez épouser que je suis certaine que vous n'épouserez pas Monsieur , j'avoue que je m'en retournerois bien contente de vous ; j'ai toujours cette folie dans la tête , que c'est votre affaire & la sienne de vous marier ensemble. Je fus

extrêmement étonnée de trouver M^e. de Puificux si bien instruite de mes intentions à l'égard de mon affaire avec Monsieur. Lorsque je fus retournée à St. Germain, j'y menai ma vie ordinaire pendant quelques jours. Monsieur étoit comme embarrassé avec moi, parce que je ne lui parlois presque point, que quelquefois que je passois chez la Reine. Un jour qu'il étoit à Paris, le Roi me dit : Mon frere m'a encore reparlé de votre affaire, & qu'il souhaite qu'en cas que vous n'eussiez pas d'enfants, vous donnassiez tout votre bien à sa fille. Il me paroît, me dit-il, qu'il ne se soucieroit guere d'en avoir, pourvu qu'il pût espérer que sa fille épouserait mon fils. Je lui ai répondu que cela n'étoit pas sûr, qu'il feroit bien de se souhaiter des enfants. Je me mis à rire, & dis au Roi que je croyois que c'étoit l'unique fois de la vie que quelqu'un qui se marie eût dit qu'il souhaiteroit n'avoir point d'enfants; je ne sais si cette proposition est obligeante, je supplie très-humblement V. M., lui dis-je, de me l'expliquer. Le Roi se mit à rire, & me dit qu'il avoit tenu des discours encore plus ridicules sur ce chapitre-là, qu'il lui avoit conseillé de n'en plus parler pour son honneur, & qu'il me prioit de le dispenser de me les

apprendre. La Reine, qui en étoit en partie instruite, disoit au Roi : Cela est bien vilain à Monsieur. Je vis avec plaisir que cette affaire se tournoit heureusement pour moi en raillerie, sans que j'achevasse de faire connoître au Roi que je ne la voulois pas. Je lui dis : Tout ce que je trouve de plus ridicule à ce que Monsieur m'a fait l'honneur de me conter, est la raison pour laquelle il croit intéresser V. M. à marier M^r. le Dauphin à sa fille par le moyen de mon bien ; je ne crois pas qu'elle souffrit qu'on mît cet article dans le contrat, il me semble qu'il sera un de ces aînés qui n'ont pas besoin qu'une femme fasse leur fortune. Je dis au Roi : Je crois que V. M. ne sauroit me blâmer d'être un peu blessée de cette proposition. Il me dit : Je n'ai rien à vous répondre, sinon que vous devez épouser mon frere dans l'assurance de ne devoir jamais espérer de Gouvernement de Province pour lui, parce que je ne lui en donnerai aucuns. Je vous dis cela, afin que vous n'y soyez pas trompée, ni que vous ne lui conseilliez point de m'en demander de particuliers pour les gens qui sont à lui ; lorsque je lui accorderai quelque grace pour de l'argent, ce sera à votre priere que je lui en donnerai, afin qu'il vous en

fâche gré. Je répondis au Roi, que tout ce qu'il m'avoit fait l'honneur de me dire me donnoit un grand dégoût pour cette affaire, que je ne ferois pas long-temps à le supplier de la finir. Il me répondit : A propos j'oubliois de vous demander s'il est vrai que le lendemain que Madame mourut, vous deviez me demander un agrément pour un mariage. Je fus un peu interdite, je pris un air moins contraint, je lui répondis : Si quelqu'un en a averti V. M., il faut que cela soit vrai ; si on ne lui en a rien dit, cela n'est pas. La Reine me demanda, qu'est-ce que cela veut dire ? Le Roi se mit à rire, & lui répondit : Je n'en fais rien. Elle reprit : Est-ce M^r. de Longueville ? Je lui dis que non. Vous ne pouvez, me dit-elle, épouser qu'un Prince.

Le Roi ne fit plus semblant d'entendre ce qu'elle me disoit, ainsi je lui répliquai : Je suis une assez riche Dame pour faire un plus grand Seigneur qu'un cadet de Lorraine ; je pourrois choisir un plus honnête homme, & qui seroit plus utile au service du Roi que M^r. de Guise ; & puisqu'il a consenti au mariage de ma sœur avec lui, je crois qu'il auroit la bonté d'approuver mon choix si j'en faisois un, & qu'il ne me contraindra jamais à une affaire pour

laquelle j'aurai une juste répugnance. Le Roi, qui nous avoit laissé parler, me dit tout d'un coup : Non sûrement, je vous laisserai faire ce que vous voudrez, & je ne voudrois rien qui puisse vous donner de l'inquiétude. La Reine me dit : A quoi bon cet éclaircissement, a-t-il quelque rapport à l'affaire de Monsieur ? Je pris la parole pour dire à la Reine : V. M. ne voit-elle pas que le Roi se réjouit, & fait une plaisanterie pour nous faire parler ? Je voulus finir cette conversation, de peur d'en trop dire. Comme je raillois avec le Roi, je lui dis : Je prie très-humblement V. M. de conclure l'affaire de Monsieur ; si elle ne la finit bientôt, j'aurai sujet de me plaindre du peu de soin qu'elle a de moi. Le Roi me répondit : Nous avons assez parlé, allons dîner. Je me trouvai fort heureuse d'être sortie de l'embarras dans lequel j'avois failli à me fourrer par une requête équivoque. Le Roi alla 8 ou 10 jours après cette conversation dîner à Colombe avec Monsieur ; à son retour il me dit : Mon frere a un grand empressement pour votre affaire, il voudroit bien qu'on travaillât au contrat, je lui ai proposé d'attendre que nous fissions de retour de Chambert. Je vous demande, me dit-il, si vous n'êtes pas de mon avis. Je

lui dis : Oui , Sire , & le plus tard qu'on y songera fera toujours le meilleur & le plus utile pour moi.

J'allai deux ou trois jours après dîner à Paris : M^e. de Puisieux me vint voir , & me dit : Je ne saurois me rétracter de ma prophétie ; & quoique le Roi ait fait , & quoi qu'il vous ait dit au retour de Colombe , je vous répète encore une fois que le mariage de Monsieur avec vous ne se fera pas. Vous m'allez trouver bien hardie d'oser vous demander si vous ne voulez pas épouser M^r. de Longueville lorsque l'autre affaire sera tout-à-fait manquée ? Elle me dit , avec un air d'autorité qu'elle prenoit avec tout le monde : Vous seriez une bonne Princesse , si vous m'en vouliez donner votre parole. Je lui répondis d'un ton à demi-brusque : Non , je ne le puis pas , j'ai des engagements d'ailleurs. Dès le moment que cela m'eut échappé , je crus en avoir trop dit ; elle imagina que j'avois fait cette réponse pour me défaire de ses importunités ; quelque habile qu'elle fût , je vis bien qu'elle n'avoit fait aucune réflexion à ce que je venois de dire. Le jour de St. François , je revenois de confesse , je m'en allai chez la Reine pour la suivre à la Messe , j'aperçus M^r. de Lauzun qui sortoit de sa chambre pour aller

au lever du Roi, il vit qu'il n'y avoit personne, il me suivit : Je lui dis : Vous êtes bien hardi d'oser m'approcher ; je ne le fais, répondit-il, que parce que je vous trouve sur mon chemin. Je lui dis : Je vous prie de m'apprendre des nouvelles ; dit-on que je me marie avec Monsieur ? Il me répliqua : Je n'en fais rien, tout le monde dit que vous en êtes furieusement entêtée, & que vous en pressiez le Roi tous les jours. Je lui répondis : Vous dites que je le veux ? Je vous assure que je suis aujourd'hui dans les mêmes dispositions & dans les mêmes sentiments que la dernière fois que je vous en ai parlé. Il me répondit : Je suis surpris que vous vous amusiez à m'entretenir lorsque vous venez de confesse, ce ne sont pas de bonnes dispositions pour aller communier. Je lui répondis, que pour lui je ne devois jamais faire de scrupule de lui parler. Il me dit : Je n'entends point ce que vous me voulez dire. Et moi, je lui dis, je le conçois très-bien, & j'espère que vous serez bientôt en état de le comprendre, & je vous dis que je suis fort lassé de soutenir si long-temps le personnage que je fais. Il me répondit : Je vous entends encore moins que la première fois ; ainsi je ferai bien de suivre mon chemin, & vous ferez encore mieux de suivre

le vôtre. Après m'avoir dit cela d'une mine à demi-fouriante , il s'en alla de son côté , & moi du mien. Nous partîmes pour aller à Chambord , où j'avois le plaisir de voir M^r. de Lauzun presque toute la journée , & je n'osois lui parler. Je m'entretenois depuis le matin jusqu'au soir avec le Comte de Rochefort & avec l'Archevêque de Reims. Le premier me dit : Il me semble que je vous trouve brouillée avec M^r. de Lauzun , je ne vous vois plus parler ensemble. Je lui répondis : Si vous ne connoissiez l'esprit & les manieres de l'homme , vous en devriez être surpris ; vous savez qu'il ne s'entretient avec les gens que lorsque la fantaisie lui en prend. Le Chevalier de Beuvron , un des favoris de Monsieur , me vint voir à Chambord , pour me supplier de lui donner une audience. Je lui répondis qu'il n'avoit qu'à parler. Il me dit qu'il étoit au désespoir qu'on m'eût fait entendre qu'il s'opposoit à mon mariage ; qu'il me supplioit d'être persuadée que non ; qu'au contraire , il lui étoit plus avantageux que Monsieur m'épousât , parce que je lui porterois beaucoup de bien qui serviroit à payer ses dépenses ordinaires , & que de l'argent que le Roi lui donnoit , il en pourroit faire des libéralités ; que s'il épousoit une Allemande ,

elle lui mangeroit tout sans lui avoir rien apporté. Il trouva le secret de me persuader par d'aussi vives raisons, qu'il étoit dans mes intérêts par rapport aux siens ; & pour être plus honnête, & y ajouter le Chevalier de Lorraine, il me dit : Quand nous aurons fait votre mariage, vous nous en aurez l'obligation, parce que vous savez qu'il dépend de nous de l'empêcher. Je lui répondis : Le Chevalier de Lorraine & vous, êtes trop habiles pour ne pas songer à tout ce qu'il y a de plus grand & de plus avantageux pour Monsieur : je puis, sans me flatter, dire qu'il ne sauroit rien imaginer qui lui convienne mieux que moi. Je ne fais si vous êtes bien informé que je ne souhaite pas cette affaire, & que je crois avoir autant de raison de ne vouloir pas me marier avec Monsieur, qu'il en peut avoir de desirer que je voulusse de lui. Je lui dis : Après ce que je viens de vous dire, vous croirez aisément que je vous saurai gré de vos bonnes intentions. Il s'en alla, & moi j'eus un grand soin de faire le détail de cette conversation au Roi. Il me répondit : Cet homme vous a parlé comme un sot, mon frere me fait pitié de se servir de telles gens.

Tout le monde se divertissoit à Chambord, il y avoit tous les jours des Comé-

dies & des ballets, & aux autres heures on jouoit. Je n'y jouai qu'une montre avec Mesdames de la Valliere, de Montefpan, & M^r. de Lauzun, qui ne regarda point de mon côté. Un ruban de ma manchette se dénoua, je lui dis de vouloir me l'attacher; il me répondit qu'il étoit trop mal-adroit, & l'on trouva cela plaisant : j'étois étonnée que l'on ne prît pas garde qu'il avoit une grande affectation à ne me pas parler. Il nous vint des nouvelles que la fièvre avoit pris à Monsieur le Dauphin, qui avoit été malade quelque temps avant qu'on allât à Chambord; cela fit prendre la résolution de s'en retourner. J'avois envie de sortir de l'inquiétude que mon état me donnoit; j'attendis un soir le Roi chez la Reine, je lui dis : Il me souvient que V. M. m'a dit qu'elle finiroit l'affaire de Monsieur, lorsqu'elle seroit de retour à Paris; je la supplie très-humblement de ne pas attendre qu'elle y soit arrivée, & de trouver bon que je lui dise avant de partir d'ici, que j'honore extrêmement Monsieur, que j'ai toute la reconnoissance imaginable de l'honneur que V. M. m'a fait de me vouloir marier avec lui; il y a mille raisons qui me rendroient malheureuse, je la supplie de tout mon cœur qu'il n'en soit plus parlé. Le

Roi me répondit : Vous voulez donc que je dise à mon frere que vous ne vous voulez jamais marier ? Non pas , Sire ; mais que je ne me veux point marier avec lui , que nous serons bien ensemble comme cousins germains , & que nous ne vivrions pas de même comme mari & femme. Le Roi me dit : Je lui dirai ce que vous souhaitez : j'eus un très-grand plaisir de voir qu'il ne s'en foucioit point. J'ai oublié de mettre , que le jour que le Roi eut une très-grande conversation avec moi pour ce mariage , il me répéta plusieurs fois : Ne craignez pas le Chevalier de Lorraine , il ne reviendra jamais auprès de mon frere , il y a plus d'une raison qui m'empêcheroit de le laisser revenir.

Le lendemain que j'eus fait au Roi le compliment que je viens de dire , il m'appella chez la Reine , pour me dire qu'il avoit parlé à Monsieur , qu'il l'avoit extrêmement étonné , & qu'il avoit encore été plus surpris de ce que j'avois dit que ce ne seroit qu'avec lui que je ne me marierois jamais ; que je laissois par-là entendre que je ne donnois pas l'exclusion à quelque autre ; qu'il lui avoit répondu qu'il y avoit des gens à la Cour qui étoient de vos amis , & qui n'étoient pas des siens , qui avoient rompu cette affaire. Il me dit :

Je n'ai pas eu la curiosité de lui demander qui ils étoient, parce que je ne veux faire d'affaire à personne : Je pense, me dit-il, qu'il boudera avec vous, je vous conseille de n'y pas prendre garde. Je dis au Roi : Je ne fais à qui Monsieur en veut ; je fais bien que depuis la mort de Madame, je n'ai parlé en particulier qu'à Rochefort & à l'Archevêque de Rheims. Je fus tout le chemin pendant notre retour auprès de lui. Il me faisoit des mines, & me tenoit des discours d'enfant ; je ne faisois de réponse que celle de regarder le Roi, & d'enfourir avec lui. La Reine, qui aime que l'on se marie, étoit au désespoir, sans songer que cette affaire ne m'étoit pas avantageuse, par rapport à la personne & à l'humeur de Monsieur. Deux ou trois jours après que l'on fut arrivé à St. Germain, l'on alla demeurer deux jours à Versailles, où Monsieur de Lauzun ne s'approchoit point de moi non plus que sur le chemin. Lorsque nous fûmes retournés à St. Germain, je le vis sur la porte, je lui dis comme je passois : J'ai rompu l'affaire de Monsieur, ne voulez-vous pas me parler ? Il me semble que j'ai beaucoup à vous dire. Il me répondit d'une manière gracieuse : Ce sera quand vous voudrez. Je lui dis de se trouver le lendemain chez

la Reine , il fut ponctuel à me venir écouter à l'heure que je lui avois marqué. Je lui rendis compte de tout ce que j'avois fait ; il me répondit que , puisque j'avois voulu rompre l'affaire malgré toutes les grandeurs que j'y trouvois, il louoit la conduite que j'avois tenue. Je lui dis tout ce que M^o. de Puisieux m'avoit proposé , & ce que je lui avois répondu. Je lui demandai s'il n'étoit pas temps de reprendre mon autre affaire , que je l'avois fortement dans la tête , que j'étois résolue de suivre & d'exécuter les projets dont je lui avois parlé , que je me trouvois si occupée de cette affaire, que je ne pouvois douter que je n'y trouvassé mon repos , que c'étoit l'affaire dans laquelle Dieu vouloit que je fîssé mon salut. Il me répondit , que ce que je lui disois demandoit quelque réflexion ; que puisqu'il vouloit prendre du temps pour songer à ce qu'il avoit à me conseiller , je devois juger combien il me falloit examiner l'affaire avant de la terminer ; qu'il ne pouvoit pas manquer à la bonne foi qu'il m'avoit promise ; qu'ainsi il étoit obligé de me dire de ne rien presser ; que je ne devois pas faire confiance à ce quelqu'un , dont il ne savoit pas le nom , que ce fût lui qui retar-

dât son bonheur ; que je lui ferois un ennemi ; qu'il espéroit que je me donnerois un peu de patience ; qu'un jour cet inconnu deviendrait son ami , parce qu'il verroit que les conseils qu'il me donnoit auroient conduit son affaire au point qu'il la falloit faire venir pour réussir. Après m'avoir dit cela, il me répéta deux ou trois fois : Tout ce que je vous conseillerois de plus ou de moins que ce que je viens de vous dire , seroit inutile , je m'en vais vous laisser penser toute seule si je suis un bon ou un méchant ami. Il me quitta sans vouloir m'écouter davantage. Je suis naturellement impatiente, je souffrois avec peine les longueurs d'une affaire qui m'occupoit assez fortement pour troubler mon repos. Je liai une autre conversation avec M^r. de Lauzun ; je lui dis qu'absolument je voulois exécuter mon dessein, & que j'avois pris celui de lui nommer la personne que j'avois choisie. Il me répondit que je le faisois trembler. Il me disoit : Si par caprice je n'approuve pas votre goût, résolue & entêtée comme vous êtes, je vois bien que vous n'oserez plus me voir ; je suis trop intéressé à me conserver l'honneur de vos bonnes grâces, pour écouter une confiance qui me mettroit au hasard de les perdre ; je n'en

ferai rien, je vous supplie de tout mon cœur de ne me plus parler de cette affaire. Plus il se défendoit de vouloir s'entendre nommer, plus j'avois envie de le faire; comme il s'en alloit toujours lorsqu'il m'avoit précisément répondu ce qu'il avoit à me dire, j'avoue que j'étois fort embarrassée de lui dire moi-même : C'est vous. Un jeudi au soir je le trouvai chez la Reine. Je lui dis : Je suis déterminée malgré toutes vos raisons, de vous nommer l'homme que vous savez. Il me dit qu'il ne pouvoit plus se défendre de m'écouter; il me répondit sérieusement : Vous me ferez plaisir d'attendre à demain. Je lui répondis que je n'en ferois rien, parce que les vendredis m'étoient malheureux. Dans le moment que je voulus le nommer, la peine que je conçus que cela lui pourroit faire, augmenta mon embarras. Je lui dis : Si j'avois un écritoire & du papier, je vous écrirois le nom, je vous avoue que je n'ai pas la force de vous le dire : J'ai envie, lui dis-je, de souffler sur le miroir, cela épaissira la glace, j'écrirai le nom en grosses lettres, afin que vous le puissiez bien lire. Après nous être entretenus long-temps, il faisoit toujours semblant de badiner, & moi je lui parlois bien sérieusement sur l'envie que j'avois de lui.

dire : C'est vous. Il se trouva qu'il étoit minuit. Je lui dis : Il est vendredi, je ne vous dirai plus rien. Le lendemain j'écrivis dans une feuille de papier ces mots : *C'est vous* ; je le cachetai & le mis dans ma poche , je le rencontrai chez la Reine. Je lui dis : J'ai le nom dont il est question écrit dans ma poche , & je ne veux pas vous le donner un vendredi. Il me répondit : Donnez-moi le papier, je vous promets de le mettre sous mon chevet pour ne le lire qu'après que minuit sera sonné ; je m'assure , me dit-il , que vous ne douterez pas que je ne veille jusqu'à ce que j'entende l'horloge , & que je n'attende avec impatience que l'heure soit venue. Je m'en vais demain à Paris, d'où je ne reviendrai que tard. Je lui dis : Vous vous tromperiez peut-être à l'heure ; ainsi vous ne l'aurez que demain au soir. Je ne le vis que le Dimanche à la messe , il vint l'après-dîner chez la Reine , il causa avec moi comme avec tous ceux qui étoient au cercle. Lorsque la Reine fût entrée dans son prié-Dieu , je me trouvai seule avec lui auprès de la cheminée , je sortis mon papier, je le lui montrais , & après je le remettois quelquefois dans ma poche , & d'autres fois dans mon manchon. Il me pressa extré-

mement de le lui donner ; il me disoit que le cœur lui battoit, qu'il croyoit que c'étoit un pressentiment que je lui allois donner occasion de rendre un méchant office à quelqu'un, s'il désapprouvoit mon choix & mes intentions. Cette maniere de conversation dura une heure, nous nous trouvâmes aussi embarrassés l'un que l'autre. Je lui dis : Voilà le papier, je vous le donne, à condition que vous me ferez réponse au bas de mon écriture ; vous y trouverez assez de papier, parce que mon billet est court ; vous me le rendrez ce soir chez la Reine, où nous parlerons ensemble. Je n'eus pas achevé de lui dire cela, que la Reine sortit pour aller aux Récollets. Je la suivis, j'y priai Dieu de tout mon cœur, pour lui demander l'accomplissement de mes desseins ; mes distractions y furent grandes. Après être sorties de l'Eglise, nous allâmes chez Monsieur le Dauphin ; la Reine s'approcha du feu, je vis entrer M^r. de Lauzun, qui s'approcha de moi sans oser me parler, ni presque me regarder ; son embarras augmenta le mien. Je me jettai à genoux pour me mieux chauffer, il étoit tout auprès de moi ; je lui dis, sans le regarder, je suis toute transie de froid. Il me répondit : Je suis encore plus troublé de ce

que j'ai vu, je ne suis pas assez sot pour donner dans votre panneau, j'ai bien connu que vous vouliez vous divertir, & vous défendre par un tour extraordinaire de me dire le nom de ce quelqu'un. Je n'aurai jamais, me dit-il, de curiosité, lorsque vous aurez la moindre répugnance à me faire quelque aveu. Je lui répondis : Rien ne sauroit être si sûr que les deux mots que je vous ai écrits, ni rien de si résolu dans ma tête que l'exécution de cette affaire. Il n'eut pas le temps de repliquer, ou ne se trouva pas la force de soutenir une plus longue conversation.

Le soir après le souper du Roi, il se présenta deux ou trois fois devant moi, & il n'eut pas le courage de m'approcher, ni je ne fus trouver celui d'aller à lui : le hasard fit que nous nous trouvâmes assez près l'un de l'autre ; je m'appuyai sur lui pour me lever, il prit ce temps-là pour me rendre mon papier, je le mis dans mon manchon. La Reine alla un moment après chez M^r. le Duc d'Anjou ; pendant qu'elle s'y amusoit, j'allai dans le cabinet de la Maréchale de la Motte pour lire sa réponse ; je ne doutois pas qu'il ne m'en eût fait une au bas de mes deux mots : je ne me souviens pas des termes, je fais bien qu'il me disoit en peu.

de mots, que son zele & sa fidélité étoient mal récompensés, puisque je lui avois écrit d'une maniere à l'empêcher de m'approcher; qu'il ne pouvoit avec raison croire cela, & ne pouvoit sans l'avoir perdue se flatter que je lui eusse parlé sérieusement; qu'ainsi il ne devoit ni n'osoit me faire d'autre réponse que celle de me dire qu'il seroit toujours dévoué à mes volontés, que je l'y trouverois toute sa vie extrêmement soumis. Cette maniere de réponse me parut fort prudente; il me disoit d'un côté qu'il ne pensoit à rien moins qu'à cette affaire, & de l'autre il vouloit être soumis à toutes mes volontés, qui étoit proprement me dire qu'il feroit ce que je voudrois. Je voyois avec plaisir que le profond respect qu'il me témoignoit, & toutes les mesures qu'il gardoit venoient du grand fonds d'amitié qu'il avoit pour moi. Deux ou trois jours avant que ceci se passa, j'avois écrit sur une carte, Monsieur, M^r. de Longueville, & M^r. de Lauzun. Comme je causois le soir avec M^r. de Nogent, je lui montrai ces trois noms, & je lui dis : Devinez lequel de ces trois hommes j'ai envie d'épouser. Elle ne me fit autre réponse que celle de se jeter à mes pieds, & me répéter qu'elle n'avoit que cela à me dire.

Le lendemain , qui étoit un lundi , on alla à Versailles : j'étois de bon matin à la porte de la Reine ; M^r. de Charôt & le Comte d'Ayen vinrent me parler. Je vis Monsieur de Lauzun contre le miroir , sans qu'il fît nulle mine de vouloir s'approcher ; je l'appellai , & lui dis qu'il étoit bien sauvage de s'éloigner d'une si bonne compagnie. Il me répondit : Je suis discret , je ne savois pas si vous n'aviez point d'affaires avec ces Messieurs ; j'ai cru qu'il étoit de mon respect de ne vous point interrompre. Je fis tant de tours à droite & à gauche , que Charôt & le Comte d'Ayen s'en allerent : après avoir trouvé le secret de demeurer seule avec lui , je lui dis : Ne parlerons-nous pas ensemble à Versailles ? Il me répondit : Le moyen de parler aux gens qui se moquent des autres ? Je lui répliquai : C'est bien vous qui vous moquez de moi , vous voyez & vous savez encore mieux que je vous ai parlé sérieusement. Il me dit : Il faut aller à la messe ; si nous entrions davantage en matiere , cela nous donneroit des distractions , cette affaire est d'une nature qui demande une application ; il faut prier Dieu de bon cœur ; vous avez à lui demander pardon d'avoir méfuté de ma sincérité , parce que vous vous moquez de

moi, & je lui offrirai les ressentiments de vengeance que j'en ai ; après cela il faut espérer que nos prières nous auront si bien réunis , que nous en ferons mieux ensemble toute notre vie.

Nous allâmes à Versailles , où je demurai un jour sans le voir ; je me promenois dans l'orangerie avec la Reine , M^r. de Luxembourg s'approcha de moi , il regardoit mes souliers , & me dit : L'on pourroit dire de vous , sans vous offenser , que vous êtes une Demoiselle bien chauffée , qui seroit toute propre à faire la fortune d'un cadet de bonne maison. Je lui répondis : N'en riez pas , & ne soyez pas étonné si vous me voyez un de ces jours en élever un : il me dit non , & au contraire j'en serois très-aise ; comme ancien Baron de la nation Françoisse , j'en aime la Noblesse. Nous contâmes quantité d'histoires de cette nature ; il m'expliqua qu'un de la Maison de Montmorency du temps de Clovis , étoit le premier Baron. Le soir je trouvai M^r. de Lauzun qui causoit avec Dangeau chez la Reine , je me mis à parler avec eux ; M^r. de Lauzun & moi nous servîmes d'un jargon si peu ordinaire , que Dangeau me dit après : Si je ne savois que vous n'avez aucun commerce particulier avec M^r. de

Lauzun, je vous croirois merveilleusement bien ensemble, & tout autre que moi auroit imaginé que vous vous entendiez, & que le tiers en étoit la dupe; je vous connois mieux que lui, j'admire comment il vous peut tenir tant de discours qui ne signifient rien. Le jour d'après, sur ce que M^r. de Lauzun me témoignoit n'avoir aucune envie de m'approcher, je lui dis chez la Reine : Le peu d'empressement que vous avez à me parler me fait de la peine, je n'en suis pas de même, parce que je meurs d'impatience de m'entretenir avec vous de nos affaires : il me répondit que j'étois la maîtresse. Après avoir choisi l'heure la plus commode, il se rendit chez la Reine dans le salon, où nous nous promenâmes près de trois heures devant que de nous parler. Je lui dis : Qui commencera le premier ? Il me répondit : C'est à vous à le faire, ou à commander. Je lui dis : Je vous ai expliqué les raisons qui m'ont donné envie de me marier, je suis persuadée que la plus véritable de toutes, c'est celle de l'estime que j'ai pour vous, & je vous ai dit assez souvent, sur des affaires qui vous paroissent indifférentes, qu'on n'estime pas long-temps sans aimer; vous pourrez imaginer tout ce qu'il

vous plaira là-dessus, je veux de mon côté me persuader que vous avez les mêmes sentimens pour moi; ainsi j'ai raison de croire que nous serions heureux ensemble. Il me répondit : Je ne suis pas assez extravagant pour m'oser flatter d'une affaire qui ne peut être possible; puisque vous voulez vous divertir, & que vous voulez que je vous réponde, il est de mon respect de le faire : je vais donc vous parler comme si je croyois tout ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire. Seroit-il possible, me dit-il, que vous voulussiez épouser un Domestique de votre cousin germain? Afin que vous n'y soyez pas trompée, il n'y a rien au monde qui me fît quitter ma Charge; j'aime trop le Roi, & je suis si attaché d'inclination à sa personne, qu'il n'y a aucune considération humaine qui pût m'en éloigner d'un moment; je remplis tous mes devoirs auprès de lui avec tant de plaisir, que je vous avoue ingénument que ce sera toujours ma première occupation : il n'est pas nécessaire, me dit-il, que je vous proteste que la gratitude que je dois avoir des honnêtetés que vous avez pour moi, sera toute ma vie la seconde. Il continuoit à me parler, je l'interrompis pour lui dire : Quoi ! vous ne songez

pas que ce cousin germain est mon maître aussi-bien que le vôtre ? Ainsi au-lieu de trouver mauvais que vous soyez son domestique , je ne trouve rien de si glorieux pour vous ; & afin que vous connoissiez que mes sentiments là-dessus sont conformes aux vôtres , je vous dirai que je prise si fort l'honneur d'être au Roi , que si vous n'aviez pas une Charge , j'en acheterois une moindre pour vous la donner. Il me répondit : Vous ne songez pas que je ne suis point Prince , qu'il vous en faudroit un , que je ne suis qu'un Gentilhomme d'assez bonne Noblesse , & ce n'est pas assez pour vous. Je lui dis : Je suis contente , & vous avez tout ce qu'il faut pour que je puisse faire de vous le plus grand Seigneur du Royaume ; j'ai des biens & des dignités à vous donner. Il me répondit : J'ai encore à vous avertir que lorsqu'on veut se marier , il faut connoître l'humeur des gens ; personne ne sauroit si bien voir nos bonnes & méchantes qualités que nous-mêmes , je vous dirai que j'aime peu à parler , & il me semble que vous aimez extrêmement la conversation ; ainsi en cela je ne vous conviens point , je suis renfermé dans ma chambre trois ou quatre heures par jour , je n'y veux voir personne , pas même mes va-

lets ; je pense que je les battrois s'ils entroient dans les moments que je veux être seul ; le reste des journées je remplis mes devoirs auprès du Roi ; & j'y veux avoir une si grande assiduité à l'avenir, que je ne vois pas où je pourrois prendre du temps pour le passer avec une femme, supposé que je me mariaffe : je pense que vous ne voudriez pas un mari qui ne seroit pas dans vos plaisirs, & qui ne vous divertiroit guere ; tout ce que j'aurois de bon pour vous au cas que vous fussiez d'humeur jalouse, seroit le peu de raison que je vous donnerois de vous chagriner, parce que je hais autant les femmes que je les ai aimées autrefois. Cela est si vrai, que je ne comprends pas comment on est si fou que de s'y amuser ; je crois même que j'aurois toutes les peines du monde à m'y raccoutumer. Si je me mariois, vous croiriez peut-être qu'à cause de l'élévation dans laquelle vous m'auriez mis, & des grands biens que vous m'auriez donnés, je voudrois avoir une plus grande Charge, ou être Gouverneur de Province : je me trouve d'un sentiment opposé, & je ne veux jamais m'absenter de la personne du Roi ; tout Gouvernement ou tout autre emploi, qui me mettroit en état d'en sortir un jour, me seroit en

horreur. J lui dis : Je ne puis pas me défendre de vous interrompre, pour vous dire que vous avez oublié que je vous ai dit qu'une moindre Charge que la vôtre, pourvu qu'elle vous attachât auprès du Roi, seroit autant de mon goût que du vôtre. Il me répliqua : Songez qu'un mariage n'est pas un engagement d'un jour, & qu'il est de votre sagesse de bien penser à qui vous vous marierez. Si vous voulez que je continue à me dépeindre pour soutenir la figure de votre conversation, je vous dirai que je ne fais pas si les bisarreries dont je viens de vous parler ne doivent pas vous déplaire, & je puis encore moins savoir si je n'ai point de défaut dans ma personne qui vous en donne du dégoût. Je lui dis : Pour un homme qui ne parle guere, vous en dites beaucoup aujourd'hui. Afin de vous répondre en peu de mots, je vous apprendrai que vos manieres me sont très-agréables ; qu'à l'égard de votre personne, je n'y trouve d'autre dégoût que celui qu'elle a trop plu à bien des Dames. Répondez-moi à votre tour, lui dis-je : Ne voyez-vous rien en moi qui vous déplaise, mon extérieur vous blesse-t-il ? Je crois n'avoir de défaut que celui des dents que je n'ai pas belles ; ce défaut est attaché à

notre race, & les réflexions des foiblesses qui me viendront de cette race vous doivent être moins désagréables qu'à un autre; vous en aimez l'ainé, & ceux qui viennent des cadets, comme vous le voyez bien, n'ont pas d'indifférence pour vous. Il me dit : Vous me parleriez dix ans de votre bonne volonté pour moi, que je ne vous répondrais rien; je vous ai conté mes défauts pour vous divertir, vous voulez que je me flatte qu'ils ne vous blessent point, je vous réponds sur le même ton de raillerie, que je ne suis pas assez fou pour regarder tout ceci autrement que du sens d'une fable. Je lui répondis d'un ton chagrin : J'avoue que vos incrédulités me mettent au désespoir. Plus je voulois lui persuader ma sincérité, moins il la vouloit croire; il me disoit toujours qu'il n'étoit ni visionnaire, ni chimérique. Je crois que nous serions demeurés toute notre vie moi à dire oui, lui à dire non, sans que je me trouvasse toute transie de froid qui me contraignit de m'aller chauffer. Mes filles, qui avoient toujours été à une fenêtre, faillirent à s'y geler; je ne doute pas qu'elles ne fussent bien fâchées contre lui & contre moi, de leur avoir fait souffrir un si cruel froid. Lorsqu'il sortit, il se tourna gracieusement de leur côté,

pour leur dire : Mesdemoiselles , avez-vous chaud ? Il me semble qu'on brûle dans ce fallon. Je crois que sa plaisanterie ne leur fit guere de plaisir. Le soir après le souper de la Reine , il s'approcha de moi pour me dire : Savez-vous bien qu'il y a des moments que je cherche à me persuader que tout ce que vous m'avez dit ne sont point des illusions ? Lorsque je puis me flatter d'une de ces pensées , je me laisse aller à une joie qui me porteroit loin , si je ne rentrois en moi-même pour me dire , cela ne peut être. Ainsi dans un quart-d'heure , je me trouve le plus heureux du monde , & dans celui qui suit je me dis : Jusqu'où va ton extravagance ? Ne vois-tu pas que tout ceci ne sauroit être vrai ? Voilà comme j'ai passé ma vie depuis le moment que je vous ai quittée ; & dans cette incertitude , je suis venu vous demander une décision. Vous voyez , me dit-il , que le hasard ne m'a pas mené ici ; ainsi dites-moi laquelle des deux épithetes me convient mieux , si je suis fou , ou si je suis sage. Je crois pour vous empêcher de vous moquer de moi par une réponse honnête , que la compassion que vous avez de mon état m'attireroit , qu'il vaut mieux que vous ne me répondiez point , & que j'aïlle d'une vision à une chimere me fai-

re tantôt le plus heureux homme qu'il y ait sous le Ciel , & d'autres fois m'accabler de douleurs par mon bon sens. Nous eûmes pendant quelques jours des conversations qui furent toutes sur le même ton , dans l'une desquelles je lui fis le plan de ma maison d'Eu ; je lui expliquois la beauté de cette Terre , le plaisir qu'il y avoit de faire ajuster une maison. Après m'avoir écoutée assez long-temps , il me dit qu'il comprenoit qu'une belle maison & de belles terres étoient d'agréables divertissemens. Je n'ai de plaisir , me dit-il , que celui où mes soins sont utiles pour le service du Roi ; ainsi si Eu étoit du côté de Gisors , où est une Brigade de ma Compagnie en garnison , que je dois voir pour quelques ordres que j'ai à y donner , je pourrois bien aller admirer votre maison ; je mettrois des relais sur le chemin pour revenir bientôt à mon devoir. Voilà comment il me parloit toujours sur l'entêtement qu'il avoit pour tout ce qui l'approchoit ou l'éloignoit du Roi ; je suis persuadée que jamais homme n'en a tant aimé un autre , ni senti tant de tendresse qu'il en a pour lui. Il y avoit d'autres journées qu'il me paroissoit plus cruel ; il me vouloit croire , à ce qu'il disoit , au moins par complaisance , s'il ne le pouvoit

pas faire par raison ; il me disoit dans toutes nos conversations , qu'il n'étoit digne de l'honneur que je lui voulois faire , que par les conseils qu'il me donnoit de penser à ce que j'allois devenir , si j'avois matiere à me repentir de ce que j'aurois fait ; que j'étois à temps d'y donner ordre , puisqu'il n'y avoit rien de déterminé , & que personne ne favoit mes intentions ; que si les affaires étoient une fois exécutées , il ne feroit plus de faison d'y mettre d'autres ordres que celui de se tourmenter inutilement ; que , devant que de parler au Roi de cette affaire , je devois faire de sérieuses réflexions sur ce qu'il me conseilloit. Un jour qu'il me conseilloit cela , je lui dis : Est-ce que le Roi ne le fait pas ? Il me jura que non. Lorsque le Roi passoit , si nous étions en conversation , il me disoit : Séparons-nous , parce que s'il nous voyoit ensemble , il pourroit demander ce que nous disons , il faudroit lui mentir , ni vous ni moi n'oserions lui redire les contes que nous faisons ; je m'y trouverois encore plus embarrassé que vous , me dit-il , parce que je ne lui ai jamais menti sur rien , ainsi je serois au désespoir d'être obligé de ne lui rien répondre s'il m'interrogeoit sur ce que nous faisons si souvent ensemble. Je lui répondis : Je n'ai rien à vous dire

sur

sur le Roi, sinon que je serois aussi délicate que vous. Il étoit tellement occupé de la crainte de le manquer lorsqu'il sortiroit, qu'il m'en étoit incommode. Je lui disois quelquefois : S'il savoit combien vous êtes peu enivré de votre fortune, & le mépris que vous en faites dans les moindres soins que vous auriez à me rendre d'un côté, ou aller jouer avec lui de l'autre, il vous en sauroit gré, parce qu'il connoitroit bien que vous ne négligez pas une modique affaire, lorsque vous ménagez mal un mariage aussi avantageux que vous doit être le mien. Il me dit un jour : Lorsque je veux me flatter que vos propositions sont sinceres, je m'interroge moi-même par où j'ai pu m'attirer votre estime, je ne me trouve jamais de deux opinions là-dessus ; je fais que tout ce qui peut vous avoir plu dans ma conduite & dans mon cœur, c'est le grand attachement que j'ai pour le Roi, le respect, & si je l'ose dire, la véritable tendresse que j'ai pour sa personne qui vous ont touchée : il n'y a rien de bon que cela, ni rien qui puisse vous faire un si sensible plaisir. Je crois ne pouvoir vous mieux faire ma cour que de prendre à tâche de la lui bien faire ; & lorsque je suis assez simple pour me persuader que tout ce que vous m'avez

dit pourroit réussir, je projette d'employer tout ce que vous me donnerez au service du Roi, & je ne souhaite du bien que pour cela. Je me laisse quelquefois aller à me dire : Si cette affaire se faisoit bientôt, j'aurois de quoi faire de la dépense pour mettre ma Compagnie en bon état pour la revue qui se doit faire au mois de Mars; il me roule quelquefois dans la tête de monter les quatre Brigades, l'une de chevaux d'Espagne, l'autre de Barbes, la troisième de Cravates, & la quatrième de beaux Coureurs de cent pistoles piece. Je me figure aussi que tous les Gardes seront bien avec de grands buffles, les manches chamarées d'or & d'argent. Il étoit ravi de voir que j'approuvois tout ce qu'il me disoit, & que je voulois même enchérir au-dessus de tout ce qu'il avoit envie de faire de dépenses pour en faire sa cour. Il me faisoit entendre qu'il ne pouvoit être touché de la fortune que je lui voulois faire que par rapport à tout ce qu'il venoit de me dire; & pour m'y donner plus de goût, il me disoit : Le Roi penseroit : ma cousine prend autant de plaisir à tout ce qu'il fait que lui-même. Je lui parlois aussi de celui qu'il auroit à l'armée ou dans les voyages, de voir mes armes & des fleurs de lys sur les couvertures de ses

mulets, qu'il ne feroit pas comme Monsieur de Guise, qui avoit gardé ses livrées, qu'il me sembloit que les miennes ne lui feroient pas de déshonneur. Après lui avoir parlé de tous ces projets, je revenois toujours à le prier d'approuver que j'écrivisse au Roi pour lui dire que je me voulois marier, que je le suppliois très-humblement de le trouver bon, & de me laisser choisir une personne avec qui je pusse passer ma vie en repos. Il me remettoit toujours d'une journée à une autre sans y vouloir consentir; à la fin après l'avoir extrêmement pressé, & m'être fâchée contre lui des longueurs qu'il apportoit à une affaire qu'il devoit savoir me donner de l'inquiétude, j'écrivis ma lettre avec tant de précipitation, de crainte qu'il ne changeât de sentiment, que je n'eus pas la patience de prendre le temps qu'il m'auroit fallu pour en faire une copie; je crois même que je ne me donnai pas celui de la relire. J'avois fortement cette affaire à cœur, j'en suis toujours occupée, je me souviens à-peu-près de ce que contenoit ma lettre; ainsi je vais en mettre ici ce qu'il y avoit de plus essentiel.

Votre Majesté sera surprise de la permission que je veux lui demander d'approuver que je me marie. Je me trouve, Sire, par

ma naissance & par l'honneur que j'ai d'être votre cousine germaine, tellement au-dessus de tout le monde, qu'il me semble que je n'ai rien à désirer que ce que je suis. Lorsqu'on se marie à des étrangers, on ne connoît ni l'humeur ni le mérite des gens avec qui on doit passer sa vie; ainsi il est difficile de se pouvoir promettre une condition heureuse; la mienne l'est beaucoup, Sire, par l'honneur que j'ai d'être auprès de Votre Majesté; celle que je veux prendre ne m'en éloignera point. J'aurai donc celui de lui dire qu'il est si ordinaire d'être marié, que je crois qu'on ne sauroit blâmer les gens qui le veulent être. C'est, Sire, sur Mr. de Lauzun que j'ai jetté les yeux; son mérite & l'attachement qu'il a pour V. M. sont ce qui m'a plu davantage, & ce qui a le plus contribué à ce choix. V. M. se souviendra combien j'ai désapprouvé le mariage de ma sœur, & n'aura pas sans doute oublié tout ce que l'ambition m'a fait dire ma.-à-propos là-dessus; je la supplie très-humblement d'oublier tout ce que cette passion m'a fait dire & imaginer; & si elle pense que ce soit une autre passion qui me fait parler à présent d'une manière différente, je la supplie de croire qu'elle est fondée sur la raison, puisqu'il y a longtemps que j'examine ce que je veux faire, & je n'en fais la proposition à V. M. qu'a-

près avoir trouvé que Dieu me veut faire faire mon salut dans cet état ; il me paroît que le repos de ma vie en dépend. Je demande à V. M. comme la plus grande grâce qu'elle me puisse jamais faire, de m'accorder cette permission ; l'honneur que Mr. de Lauzun a d'être Capitaine des Gardes de son Corps ne le rend pas indigne de moi. Mr. le Prince de Condé, qui fut tué à la bataille de Jarnac, étoit Colonel de l'Infanterie, devant que cette Charge fût en Office de la Couronne ; il y a encore, Sire, bien d'autres exemples, sans parler de celui des femmes. Madame la Princesse de la Roche-sur-Yon, femme d'un Prince du Sang, cadet de la Branche de ma mere, étoit Dame d'Honneur de la Reine ; & moi, Sire, je tiendrois à grand honneur d'être Surintendante de la maison de la Reine, & je ne sais si V. M. n'a pas su que, lorsque Mad. la Comtesse de Soissons pensa mourir, j'avois projeté de la supplier de trouver bon que je l'achetasse, en cas que Madame la Princesse de Carignan ne la prît pas. Je dis tout ceci à V. M. pour lui marquer que plus on a de grandeurs, plus on est digne d'être vos domestiques ; & comme toutes les Charges de votre maison honorent ceux qui les ont, je suis bien-aisé que Mr. de Lauzun en ait une.

Voilà à-peu-près comme étoit ma lettre, hors qu'elle étoit plus longue, & qu'elle avoit des termes plus pressants. Après l'avoir écrite, je l'envoyai à M^r. de Lauzun, qui m'écrivit qu'il l'avoit trouvée dans le sens qu'il la pouvoit désirer. Je suis bien fâchée d'avoir brûlé cette lettre, il m'y donnoit son approbation avec des termes d'un si grand sens, que j'ai raison d'être fâchée de la régularité que j'ai eue à jeter au feu toutes celles qu'il m'écrivoit. La plupart étoient pleines d'exhortations qu'il me faisoit pour me dire de penser à ce que j'allois faire; je n'étois pas fâchée alors de les brûler; si je les avois à présent, elles me seroient d'une grande consolation. Quoiqu'il écrive peu, & que ce ne soit pas ce qu'il fait le mieux, il ne laisse pas de s'exprimer d'un tour & d'un air si singulier, que je me ferois un grand plaisir de les pouvoit lire si je les avois gardées.

Lorsque M^r. de Lauzun m'eut renvoyé ma lettre, je la donnai à Bontems pour la donner au Roi, qui me fit une réponse très-honnête. Il me disoit qu'il avoit été un peu étonné, qu'il me prioit de ne rien faire légèrement, d'y bien songer, & qu'il ne me vouloit gêner en rien, qu'il m'aimoit, qu'il me donneroit des marques,

de sa tendresse lorsqu'il en trouveroit les occasions. J'ai oublié de marquer que j'avois mis à la fin de ma lettre, que je le priois de me faire réponse sur ce que je lui demandois sans me parler de l'affaire, & que je commençassé la premiere. Le jour que j'écrivis, & que je reçus cette réponse, je reçus les Ambassadeurs de Hollande qui étoient nouvellement arrivés. J'avois dit à M^r. de Lauzun que, puisqu'il me parloit tous les jours chez la Reine, il étoit ridicule qu'il ne vînt pas chez moi au Luxembourg; averti de la foule que j'avois à cause de ces Ambassadeurs, il s'y rendit, il se tenoit derriere tout le monde. Quand j'eus reçu les compliments, & que les Ambassadeurs furent sortis, je m'en allai auprès du feu; M^r. de Lauzun & M^r. de Longueville, qui étoient venus ensemble, s'en approcherent; j'entrai dans ma petite chambre, j'appellai le premier pour lui dire de la venir voir. Lorsque je fus seule avec lui, je lui montrai la réponse du Roi, je lui témoignai être fâchée qu'il ne m'eût pas dit tout d'un coup qu'il approuvoit l'affaire. Il me répondit, que vouliez-vous qu'il vous mandât de plus obligeant? Vous voulez une affaire qui ne vous convient point, il le connoît, il vous en dit son sentiment, il vous prie

d'y penser, & au bout de cela il vous assure de son amitié : il me semble que vous devez être satisfaite qu'il ait voulu vous faire penser à vous ; & vous savez bien, me dit-il, de quelle maniere je vous en ai parlé. Je voulus lui montrer mon cabinet, j'aurai le temps de le voir, il faut que je m'en aille, il n'est pas à propos que je fasse un long séjour ici.

M^r. de Longueville venoit presque tous les soirs chez la Reine, il me trouvoit ordinairement en conversation avec M^r. de Lauzun, il n'osoit nous interrompre ; & lorsqu'il me quittoit, il alloit l'entretenir. Si d'autres fois j'étois avec le premier, & que M^r. de Lauzun entrât après avoir demeuré un moment, il s'approchoit, & disoit : Je vous demande pardon si je vous interromps, j'ai à parler d'une affaire à Mademoiselle, & je suis pressé d'aller au jeu du Roi, je perdrois l'occasion de lui rendre compte d'une commission qu'on m'a donnée pour elle.

Le lendemain de la réponse dont je viens de parler, le Roi prit médecine. J'allai dîner aux Tuileries, & le regardai toute la journée sans oser lui dire un seul mot. J'assistai de parler à M^r. de Lauzun devant lui, il nous regarda d'un air gracieux, il me sembla que nous en devions

être contents. Je lui demandai, lorsque je sortis, s'il ne l'avoit pas remarqué? Il me répondit : Je ne fais qu'imaginer, il ne m'a pas dit un seul mot de votre lettre, & je n'oserois lui en parler. Je lui répliquai : Me voulez-vous toujours tromper? Je suis assurée qu'il vous en a parlé, j'en suis ravie, je ne vous fais pas gré de m'en faire un mystère. Il se mit de méchante humeur, & continua de me protester que le Roi ne lui en avoit point parlé, & qu'il ne savoit s'il approuveroit ce dessein, qu'il y avoit des moments qu'il ne l'espéroit pas. Madame de Nogent venoit avec moi tous les soirs au Luxembourg, j'avois souvent oublié de dire bien des circonstances à M^r. de Lauzun, je lui écrivois par elle, & le lendemain elle m'envoyoit sa réponse. Il avoit gardé un si grand secret sur cette affaire, qu'il n'en avoit pas même parlé à M^r. de Guitri, quoiqu'ils fussent extrêmement amis, & presque toujours ensemble ; j'avois un si grand soin de n'en rien dire à personne, que je me trouvois quelquefois inquiète d'être avec quelqu'un qui en eût pu avoir quelque soupçon, & qu'on m'en parlât imprudemment : ainsi je voulois être seule, lorsque je ne pouvois être avec lui. J'étois plus assidue que jamais chez la Rei-

ne, & quand j'arrivois chez moi le soir, je ne parlois à aucun de mes domestiques, parce qu'ils m'étoient suspects; pour éviter d'en être importunée, je me mettois au lit. Je disois à M^r. de Lauzun : Si pas un de mes domestiques ne parle de vous avec le respect qu'ils vous doivent lorsque notre affaire sera déclarée, je les chasserai, & ferai maison neuve. Il me répondoit : Cela ne seroit pas juste, il faudra leur pardonner le premier mouvement, parce qu'ils auront raison d'être fâchés; ceux qui vous serviront bien seront de mes amis par le soin que je vous prierai d'avoir d'eux; pour les autres, vous leur donnerez congé à la fin de leur quartier. Un jour au sortir du sermon, il dit à mon Ecuyer : J'ai un mot à dire à Mademoiselle : il me prit par la main pour m'apprendre tout bas que Guilloire avoit découvert notre affaire, & en avoit donné avis à M^r. de Louvois; je vous en dirai davantage, lorsque je pourrai vous parler sans spectateurs. Où allez-vous, me dit-il? Je lui dis que je suivois la Reine qui alloit aux Carmélites de la rue du Bouloir. Il me repliqua : Je vous reverrai au retour. Je ne saurois exprimer l'inquiétude que cela me donna, ni l'impatience que j'avois d'être mieux informée. A notre retour

de chez M^r. d'Anjou, où la Reine alloit toujours lorsqu'elle revenoit de la Ville, il me dit : Guilloire est allé dire à M^r. de Louvois qu'il ne favoit pas si c'étoit avec la participation du Roi que Mademoiselle se vouloit marier avec M^r. de Lauzun ; qu'il venoit l'en avertir pour qu'il y donnât ordre. Je lui répondis : Si vous voulez, je le chasserai tout-à-l'heure. Il me dit : Gardez-vous bien de le faire, je vous le dis afin que vous prenniez des mesures de défiance. Je lui dis : Il y a long-temps que je me désie de lui, & que je le connois mal-habile ; je n'ai rien voulu changer dans mon domestique ni dans mes affaires, que celle-ci ne fût achevée, afin que vous puissiez prendre des gens à vous. Il me dit : Il ne faut plus remettre à parler au Roi ; je vous conseille, me dit-il, de demeurer au coucher de la Reine, afin de prendre mieux votre temps. Je lui répondis : Si vous voulez me faire ma leçon, vous me ferez un grand plaisir. Si vous me croyez, me dit-il, vous lui direz : Sire, les plus courtes folies sont les meilleures, je viens remercier Votre Majesté des réflexions qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire que je devois faire, & lui apprendre qu'elles m'ont fait changer de sentiment ; je ne pense plus à cette

affaire. Je lui répondis : Quoi ! vous voulez que je dise cela au Roi ? Je ne veux rien , me dit-il ; si vous avez à lui parler , faites-le selon votre cœur , & non pas selon mon conseil ; je ne desirer pas , s'il vous plaît , que vous me fassiez parler lorsque vous lui parlerez. Le Roi joua cette nuit-là jusqu'à deux heures, la Reine se coucha , & me dit : Il faut que vous ayez des affaires bien pressées à dire au Roi de l'attendre si tard. Je lui dis : On doit parler demain dans son Conseil d'une affaire qui n'est très-importante. Le Roi arriva, il me trouva dans la ruelle de la Reine , il me dit : Vous voilà encore ici , ma cousine ; vous ne savez pas qu'il est deux heures ? Je lui répondis : J'ai à parler à V. M. ; il sortit entre deux portes , & il me dit : Il faut que je m'appuie , j'ai des vapeurs. Je lui demandai s'il vouloit s'asseoir , il me dit : Non , me voilà bien. Le cœur me battoit si violemment que je lui répétai deux ou trois fois : Sire , Sire ; je lui dis à la fin : Je viens dire à Votre Majesté que je suis toujours dans la résolution de faire ce que je me suis donné l'honneur de lui écrire ; plus j'examine cette affaire , plus je connois que je ne saurois être heureuse sans la faire. Je lui dis : Sire , l'estime que V. M. a témoignée

à M^r. de Lauzun, lorsqu'elle lui a donné une Charge auprès de sa personne, a été le commencement de la mienne; j'ai de quoi l'élever plus qu'un Prince étranger; l'honneur qu'il a d'être votre sujet & votre domestique, me le fait plus considérer qu'un des plus puissants Souverains des l'Europe: ce sera proprement V. M. qui l'élevra, & non pas moi, tout ce que j'ai & ma personne dépend d'elle; ainsi je ne ferai rien pour lui, ce sera V. M. qui fera sa fortune & le repos de ma vie. Je n'aurois pas cru autrefois que cela se pût faire, tout change; je ne fais pourtant rien dans cette affaire contre mon honneur, ni contre ma conscience. Dans tout ce qui arrive dans la vie, on y peut donner un bon & un mauvais tour; après que j'aurai l'approbation de V. M., & que l'on songera à ma vie passée, & aux raisons qui me déterminent à en vouloir mener une plus tranquille, je ne crois pas que l'on puisse donner de mauvaises interprétations à l'affaire que je veux faire; elle ne peut tout au plus blesser que mon ambition, & j'en trouve une de mon goût de contribuer à l'élévation d'un homme qui a un cœur aussi extraordinaire que l'est celui de M^r. de Lauzun. Le Roi me répondit: Après vous avoir tant vue blâmer

le mariage de votre sœur de Guise , j'avoue que je fus surpris en voyant votre lettre : ce n'est pas , dit-il , que je ne trouve qu'il y ait de la différence entre un grand Seigneur de mon Royaume , comme sera M^r. de Lauzun , qui l'est déjà par sa naissance , & qui le deviendra encore davantage par tout ce que vous voulez faire pour lui , & un Prince étranger. Je lui répondis : Nous en avons des exemples ; les Grands d'Espagne ne l'ont jamais cédé aux Souverains par le cœur & par le mérite ; & par ce que Votre Majesté voudra que je fasse pour Monsieur de Lauzun , je crois qu'elle est persuadée que les Grands d'Espagne , ni les Princes étrangers ne soutiendront pas mieux leurs dignités qu'il fera celle qu'elle aura la bonté de lui donner. Il me dit : Je ne saurois vous mieux répondre sur tout ce que vous me demandez , que de vous conseiller de bien songer à cette affaire avant que de la faire , ce ne sont pas de celles que l'on doit faire légèrement ; je ne veux point vous donner de conseil ; on croiroit que ce seroit moi qui vous la ferois faire ; vous êtes d'un âge à devoir savoir ce qui vous convient ; je serois fort fâché de vous contraindre en quoi que ce soit ; je ne voudrois pas pour rien du monde con-

tribuer à la fortune de M^r. de Lauzun, s'il y alloit d'un intérêt contraire au vôtre, ni lui nuire par l'opposition que j'apporterois à vos desseins : en quelque condition que vous soyez, je vous estimerai & vous aimerai toujours; vous ne me trouverez jamais changé sur tout ce qui vous regardera; je ne vous conseille ni ne vous défends cette affaire; je vous prie d'y bien songer avant de la terminer. J'ai encore, me dit-il, un autre avis à vous donner; vous devez tenir votre dessein secret jusqu'à ce que vous soyez déterminée : bien des gens s'en doutent, les Ministres m'en ont parlé, Monsieur de Lauzun a des ennemis, prenez là-dessus vos mesures. Je lui répondis : Sire, si Votre Majesté est pour nous, personne ne sauroit nous nuire. Je lui voulois baiser les mains, il m'embrassa tendrement, personne ne vit ni n'entendit notre conversation.

Deux jours après, on alla à Versailles; Madame de la Valliere dit à Madame de Nogent chez la Reine : Il faut se réjouir avec vous de l'affaire de M^r. votre frere. Elle lui répondit qu'elle ne savoit ce que c'étoit. Elle m'en rendit compte : je le contai à M^r. de Lauzun, qui se fâcha contre Madame de Nogent. Il me dit :

Je m'en vais envoyer ma sœur à Nogent; c'est une causeuse, elle ne feroit que m'embarrasser, & gâteroit toutes mes affaires par une zele inconsideré. Je lui répondis que je ne le voulois pas : il me dit qu'il le vouloit absolument, & que je lui gâteroie sa sœur ; qu'il étoit sur un pied dans sa famille qu'on le craignoit ; qu'il me prioit de le laisser faire. Je lui répondis que pour cette fois-là je voulois être la maîtresse.

Bataille, qui étoit Officier dans sa Compagnie, étoit un garçon fort attaché à lui, & en qui il prenoit beaucoup de confiance ; j'avois une très-grande envie de le connoître, j'en avois ouï dire du bien à des Officiers des Gardes qui venoient me faire leur cour ; je savois que M^r. de Lauzun l'aimoit, je me l'étois fait montrer au voyage de Flandres ; toutes les fois que je le rencontrois, je le saluois, pour lui donner quelque envie de m'approcher ; il faisoit toujours semblant de croire que c'étoit à quelque autre personnes que je m'adressois, & me faisoit cependant de profondes révérences d'un côté, & se retiroit de l'autre, dont j'étois au désespoir. Dans le temps que nous étions à Chambord, il servoit auprès du Roi ; j'allois souvent de ma chambre dans celle

de la Reine, je lui demandois toujours quelle heure il étoit; il voyoit bien que je ne le croyois instruit du mouvement de l'horloge, que par l'envie que j'avois de lui parler pour lui tenir d'autres discours; il connoissoit mon dessein, & il faisoit toujours semblant de ne s'en point appercevoir. Lorsque l'on fut de retour à Saint-Germain & à Versailles, toutes les fois que je le pouvois prendre derriere le Roi, je lui donnois mes gants & mon manchon à tenir pendant que je me mettois à table; il se reculoit, & deux fois il avoit donné la commission à un des Officiers qui étoient en quartier avec lui de me rendre mes gants & mon manchon. Je compris que M^r. de Lauzun lui avoit fait la leçon, afin de me faire connoître, sans me rien dire, que c'étoit par sagesse qu'il évitoit de se charger de l'un & de l'autre; je compris ce langage, je ne l'approchai plus, & je jugeai dès-lors qu'il n'étoit pas venu chez moi comme les autres, parce qu'on n'avoit pas jugé à propos qu'il le dût faire. M^e. de Nogent me vint dire de la part de M^r. de Lauzun, qu'il me prioit de trouver bon, qu'après que notre affaire seroit faite, il gardât sa chambre dans le Louvre, parce qu'il ne voudroit pas s'éloigner d'auprès du Roi.

je lui dis qu'oui, & dès le soir même je lui demandai pourquoi il m'avoit fait faire ce compliment; il me répondit, parce que je n'ai pas osé vous le faire moi-même; si c'étoit une autre personne que vous, cette proposition auroit un méchant air. Je fais, me dit-il, que vous désirerez que je continue à demeurer toujours auprès du Roi, vous savez que je suis tous les soirs à son coucher, d'où je ne sors qu'à deux heures, & que le matin il faut se lever à huit pour être à son lever; le chemin qu'il y a des Tuileries au Luxembourg, seroit cause que je ne serois pas régulier à mon devoir; ainsi je coucherai toujours au Louvre; & je vous viendrai voir aux heures du jour que je ne ferai pas auprès du Roi, & tout le plus souvent que je le pourrai. Je lui répondis: Vous savez que je vais tous les jours aux Tuileries; ainsi lorsque la Reine priera Dieu, je vous irai rendre visite dans votre chambre. Il me répondit: Cela seroit-il dans l'ordre, & n'y trouveroit-on pas à redire? Je lui dis que non: il avoit tellement peur de manquer en quoi que soit, qu'il me mettoit souvent en terme de décider. Dans le temps qu'on alla au dernier voyage de Versailles, je le regardois jouer; le Roi rioit de

voir combien je m'intéressois à son jeu : l'on m'y vint dire qu'on disoit dans le monde qu'il se feroit bientôt un acte extraordinaire ; je répondis que ce pourroit être une Dame-d'Honneur , parce que Madame de Montauzier étoit morte ; l'on me repliqua que c'étoit un mariage qui surprendroit tout le monde. Lorsque M^r. de Lauzun fut hors du jeu , je lui rendis compte de ce que je venois d'apprendre ; il en eut un très-grand chagrin. J'allai ce soir-là causer avec Rochefort , je lui dis : Il me semble que je ne suis plus si bien avec votre camarade , & que nos conversations se tournent d'une manière plus sérieuse. Il me répondit : Je ne fais pas de quoi il vous parle , il me paroît que ce n'est plus de la mort. L'on me vint dire que la viande étoit portée ; ainsi notre conversation finit.

Le lendemain l'on devoit retourner à Paris , à cause du Sermon ; il me souvint le soir que j'avois oublié à lui parler de quelques circonstances , je lui écrivis un billet ; il vint dans ma chambre , il n'y étoit point venu depuis toutes nos affaires , & j'en fus surprise ; & persuadée qu'il avoit à me parler , je ne m'étois pas trompée. Nous traitâmes à fond de tout ce que nous avions à faire , & prîmes la ré-

ſolution que M^{rs}. les Ducs de Créquy & de Montauzier, le Maréchal d'Albret & M^r. de Guitry, iroient le lendemain trouver le Roi, pour le ſupplier de ma part de trouver bon que j'achevaſſe mon affaire. Il ſe paſſa tant de circonſtances dans ces moments-là, que ie ne me ſouviens pas précifément de ce que ces Meſſieurs étoient chargés de dire au Roi; je fais pourtant que lorsque la réſolution de les faire parler fut priſe, je dis à M^r. de Lauzun : Pourquoi n'allons-nous pas nous-même faire cette affaire? Il me dit qu'il étoit plus reſpectueux d'en uſer de cette maniere, que le Roi pouvoit trouver des difficultés, qu'il n'avoit pas encore voulu donner une répoſe poſitive & déciſive; que ces Meſſieurs entreroient en matière avec lui, qu'ils pourroient lui citer des exemples, qu'il étoit à propos qu'ils euſſent le temps d'expliquer au Roi ma ſoumiſſion & la ſienne, qu'ils le ſupplieroient très-humblement de ma part de vouloir me permettre d'achever une affaire de laquelle dépendoit tout mon repos; qu'ils pourroient lui parler de moi & de lui plus librement que nous ne pourrions faire nous-mêmes; qu'il falloit tout attendre de la bonté du Roi, & eſpérer qu'il l'accorderoit à la ſupplication que

ces Messieurs seroient de ma part, ce qu'il n'avoit pas voulu faire dans sa réponse à ma lettre, & la conversation que j'avois eue avec lui; qu'il attendroit ce qu'ils auroient obtenu avec beaucoup d'impatience, que nous devions être fournis à ce que le Roi en résoudroit, qu'il s'en alloit dîner chez Guitri pour l'entretenir de cette affaire. Il me conta que la veille qu'il étoit chez Guitri, le Grand-Maitre lui avoit dit qu'il n'étoit pas sage de ne pas songer à se marier, qu'il étoit estimé du Roi, que tout change dans le monde, qu'il seroit bien de songer à un établissement, qu'il en trouveroit de considérables, qu'il savoit bien qu'on lui parloit de bons partis; qu'il s'étoit défendu de lui répondre, qu'il lui avoit dit: j'ai la migraine. Que le Grand-Maitre avoit eu envie d'entrer en matière avec lui, parce qu'il avoit en tête de le marier avec M^{lle}. de Roquelaure sa niece, que toute cette famille avoit tellement souhaité cette affaire, que M^e. la Comtesse de Lude, femme du Grand-Maitre, n'avoit point d'enfants, qu'elle vouloit dès à présent donner 40000 liv. de rentes en belles terres, que l'Archevêque d'Alby son grand-oncle, qui avoit de son côté 40000 écus de rente en patrimoine & en bénéfices,

avoit amassé beaucoup d'argent comptant, qu'il proposoit de lui donner tout ce qu'il avoit, que M^r. de Roquelaure lui vouloit donner en terres, ou en argent, une somme considérable; qu'il étoit l'homme du monde le plus embarrassé lorsqu'on lui parloit de ces sortes d'affaires, parce qu'on se moquoit de lui quand il ne répondoit rien, & qu'il ne pouvoit pas aussi entrer en matiere, de peur de tromper qui que ce soit; qu'il venoit de faire une réponse au Maréchal de Créquy, qui lui avoit proposé le mariage de M^{lle}. de Retz, qui étoit la plus riche héritiere du Royaume, pour laquelle il le croyoit fou: il lui avoit mandé qu'il ne se marieroit jamais, ou qu'il se marieroit mieux. Je suis persuadé, me dit-il, & je trouve qu'il aura raison de croire que la tête m'a tourné; j'avois différé depuis trois mois à lui faire réponse, il m'a pressé de la part de M^r. le Cardinal de Retz, je l'ai supplié de lui faire mille remerciements pour moi, & après cela je lui ai marqué que je lui pouvois dire entre nous deux que je trouverois mieux; qu'aura-t-il pu croire de moi, sinon que je suis fou? J'espère que dans quelques jours il me trouvera un homme fort sage. Cette petite relation me fait souvenir que M^e. de Thianges ne m'a-

voit pas parlé de l'affaire de M^r. de Longueville jusqu'à ce que j'eussè rompu celle de Monsieur, elle recommença à m'en parler. Je lui répondis que les mariages étoient faits dans le Ciel; elle me disoit que je faisois bien de m'abandonner à la destinée; que quelquefois ceux qui s'étoient soutenus long-temps trouvoient une pierre en leur chemin qui les faisoit broncher; que Dieu disoit, aide-toi, je t'aiderai; qu'elle alloit conseiller à M^r. de Longueville de se servir de ce précepte, que ses amis devoient agir, qu'elle desiroit fort qu'il pût être cette pierre que je trouvois sur mon chemin. Après avoir badiné une demi-heure sur la destinée, elle me dit: Vous ne savez pas encore un autre mariage que j'ai dans la tête; il y a, me dit-elle, long-temps que toute la Maison de Retz souhaiteroit marier leur héritière avec M^r. de Lauzun; il me semble que l'affaire ne lui conviendrait pas mal, elle à 200000 liv. de rente; c'est un parfaitement honnête homme que j'aime fort; & comme il m'a paru que vous avez de l'estime pour lui, j'ai été bien-aïse d'avoir une occasion de vous dire ce que je pense là-dessus; vous devriez lui conseiller de s'attacher à cette affaire; elle est si bonne, que si M^r. de Longueville ne pen-

soit à vous, il songeroit à cette fille. Je lui répondis : Je connois assez M^r. de Lauzun ; mais je ne suis pas de maniere avec lui pour lui donner conseil sur ce qu'il a à faire pour sa fortune. Il me semble, lui dis-je, qu'il a aussi peu envie de se marier que moi. Lorsque j'eus dit à M^r. de Lauzun cette conversation, il me répondit qu'il falloit qu'on eût quelque soupçon de ce qu'on voyoit que nous parlions si souvent ensemble, & qu'apparemment M^r. de Longueville avoit appris qu'il y avoit long-temps qu'on lui offroit M^{lle}. de Retz, & qu'il n'avoit rien répondu. Il me souvient qu'un jour que je vis M^r. de Longueville chez la Reine, il me dit : Afin de faire diversion, & qu'on ne voye pas que vous ne parlez qu'à moi, allez l'entretenir : un moment après, me dit-il, je vous prie de n'en rien faire, il est jeune & ajusté, & je suis vieux & négligé ; ainsi il est à propos de prendre quelque précaution. Lorsqu'il s'échappoit à me tenir de pareils discours, il me faisoit un grand plaisir, parce qu'ordinairement il me répétoit qu'il étoit en doute si notre affaire se feroit. Il me dit aussi qu'un Astrologue chez Guitri lui avoit prédit qu'il seroit bientôt un grand Seigneur par un mariage : cela me fit sou-

venir

venir de la prédiction dont il m'avoit parlé. Je lui demandai si ce n'étoit pas Madame de Monaco , qu'il ne m'avoit pas voulu nommer. Il me répondit que non , que c'étoit une plus honnête personne. Je le pressai de me dire le nom ; il me répondit que c'étoit la Reine de Portugal qui l'avoit voulu épouser , & qu'il croyoit qu'elle seroit au désespoir de notre mariage ; je voulus le presser de m'en dire davantage , il me supplia de l'en dispenser. J'ai appris par d'autres gens , que les deux sœurs l'avoient aimé passionnément , & qu'elles ne se trouvoient pas assez de bien pour faire sa fortune si elles le partageoient ; qu'elles avoient tiré au fort pour que l'une se fît Religieuse , & que l'autre l'épousât. M^{le}. d'Aumale gagna ; la proposition lui fut faite , il n'en voulut point , & dit que le Roi ne l'approuveroit pas.

Devant que de revenir à l'endroit de ce que ces Messieurs dirent au Roi , je parlerai encore de quelques circonstances qui n'y ont pas tout-à-fait du rapport , quoique tout y en ait , puisque le même cœur & la même tendresse qui me faisoient agir dans ce temps-là , me ramènent plus vivement dans celui-ci tout ce qui fut fait. J'observois sa conduite avec une

application si singulière, qu'il me souvient que le jour qu'il devoit partir de Versailles pour Paris, Guitri, Vaubrun & Langlé l'attendoient : il leur envoya dire de le venir trouver chez moi. Il me dit : Ces Messieurs trouveront que j'en use un peu familièrement de leur donner un rendez-vous ici ; il faut commencer à y accoutumer les gens. Guitri lui dit lorsqu'il entra : Je ne vous aurois pas cherché chez Mademoiselle, ni cru que vous y donnassiez vos audiences. M^r. de Lauzun lui répondit en termes généraux, qu'il y avoit temps pour tout. Il envoya chercher le Nautre pour examiner le plan d'une maison qu'ils devoient faire faire en commun. Guitri lui dit qu'ils ne devoient pas faire leurs affaires chez moi, qu'il n'y songeoit pas. Il lui répondit : Mademoiselle aime les bâtimens, elle sera ravie de voir le projet du nôtre, & j'avois parlé avec elle des deux maisons que nous faisons faire ; & comme il y aura un salon au milieu pour y manger, nous avons aussi réglé les meubles d'un appartement. Comme je voulus regarder M^r. de Lauzun là-dessus, il se mit à rire, & moi aussi. Guitri lui dit : Je ne connois rien à tout ceci, sinon que vous vous divertissez aux dépens de vos amis. Les deux autres M^{rs}.

ne disoient rien. Je dis à Guitri : M^r. de Lauzun vous entretiendra à Paris d'une affaire dont je l'ai chargé de vous informer. La Cour partit l'après-midi, je ne vis M^r. de Lauzun qu'un moment le soir chez la Reine ; il me dit qu'il ne me verroit point le lendemain, parce qu'il seroit occupé au mariage de M^r. le Duc de Nevers, qui devoit épouser M^{lle}. de Thianges : c'étoit lui qui avoit ménagé cette affaire ; & comme M^r. de Nevers est un homme extraordinaire dans ses manieres, & que la fille avoit peu de bien, il avoit eu besoin de tout son savoir-faire pour rompre ses irrésolutions : ceux qui le connoissoient disoient qu'il s'étoit trouvé marié lorsqu'il ne croyoit pas l'être. J'étois d'avis qu'il ne conclût cette affaire qu'après que la nôtre seroit achevée ; M^e. de Montespan le pressoit, & il ne falloit qu'un quart d'heure pour perdre M^r. de Nevers, qui va & vient de Rome par fantaisie deux ou trois fois l'année, comme les autres gens vont se promener au Cours.

Le lendemain je ne vis encore qu'un moment M^r. de Lauzun, c'étoit un Dimanche ; M^e. de Longueville vint au Sermon au Louvre, je la pris sous les bras pour la conduire à sa place ; tous les gens qui avoient parlé de mon mariage avec

son fils, crurent cette affaire en bon état. Je vis M^r. de Guitri dans la foule, je lui demandai : Vous a-t-on parlé sur la nouvelle du jour ? Il me répondit : Vous a-t-on vue ? Je lui dis qu'oui, que je n'avois pas eu le temps de rien demander. Après le Sermon, la Reine alla aux Carmélites de la rue du Bouloir ; Romecourt vint droit à moi ; & tout hors de propos comme elle regardoit M^e. de Nogent, elle me dit : Je meurs d'envie de connoître M^r. de Lauzun ; tout le monde en dit tant de bien, que je voudrois qu'il voulût être de mes amis ; faites-moi faire connoissance avec lui. Je crus qu'il ne lui falloit faire aucune réponse, je ne fis pas semblant de l'entendre, je m'en allai d'un autre côté. Nous allâmes chez M^r. d'Anjou, où M^r. de Lauzun vint ; lorsque je le vis, sans faire aucune réflexion, je m'approchai de lui, & lui dis : Ah ! vous voilà, vous m'aviez dit que je ne vous verrois pas d'aujourd'hui. Il fut fâché contre moi de ce que je n'avois pas songé à ce que je disois. Je lui dis : Qu'importe qu'on devine aujourd'hui une affaire que tout le monde saura demain ?

J'étois fort assidue au Louvre. Le jour que nous revînmes de Versailles, M^e. d'Epernon me dit d'un ton aigre : Qu'est-

ce que vous voulez faire de vouloir vous tuer d'aller à la Cour ? Pourquoi ne pas demeurer en repos chez vous ? Parce que je suis née pour n'en pas sortir. Elle me dit : Je suis surprise de votre réponse , & ne la suis pas moins d'une sorte nouvelle qu'on m'a dite dans la Ville , que vous al-
liez vous marier avec M^r. de Longueville. J'ai répondu : Mademoiselle se marier à son âge ? Je n'en crois rien , & encore à M^r. de Longueville ? Je lui dis : Madame , on se marie à tout âge , & il ne feroit pas extraordinaire que j'épousasse M^r. de Longueville. Elle me répondit : Vous me surprenez , & s'en alla assez mal contente de moi , & je n'étois pas fort satisfaite de ses discours. Le lendemain M^r. de Lauzun me dit d'aller de bonne heure aux Tuileries , que ces M^{rs}. devoient parler au Roi. Après que la Reine eut demeuré un moment au cercle , elle entra dans son cabinet : il me vint dire que ces M^{rs}. étoient avec le Roi , qu'il les avoit fait venir à son Conseil , & qu'après qu'ils avoient été entrés , il avoit fait appeller Monsieur. Dans ce moment-là il me fallut suivre la Reine qui alloit aux Récollets ; j'étois au Sermon , on me vint avertir que Monsieur de Montauzier me demandoit. J'allai au Parloir ;

Il me dit qu'il venoit me remercier de l'honneur que je lui avois fait, & me rendre compte de ce qu'ils avoient dit au Roi; qu'après les avoir écoutés, il leur avoit répondu que je lui avois déjà parlé de cette affaire, qu'il m'avoit conseillé comme un pere auroit pu faire; que puiſque j'étois réſolue, il ne pouvoit pas ſe diſpenſer d'y conſentir; qu'après avoir permis à ma ſœur d'épouſer M^r. de Guiſe, il ne devoit pas reſuſer de me laiſſer épouſer M^r. de Lauzun; que là-deſſus Monsieur s'étoit fort emporté ſur la différence des qualités; que le Roi lui avoit dit qu'il n'en trouvoit aucune; que ſi par l'amitié qu'il avoit pour les Etrangers il y en mettoit, il n'en faiſoit pas de même; qu'il étoit obligé de ſoutenir les grandeurs de ſon Royaume; que Monsieur lui avoit répondu: Dites que vous êtes obligé de ſoutenir ce que vous avez fait, c'eſt vous qui voulez cette affaire; que le Roi avoit parlé avec beaucoup de bonté & d'honnêteté de moi & de M^r. de Lauzun; qu'il s'étoit auſſi fort étendu à faire l'éloge des grands Seigneurs de France; que les Miniſtres n'avoient rien dit; qu'après que le Roi eut accordé l'affaire, il étoit venu m'en informer. Il me dit: Voilà une affaire faite, je vous conſeille de ne la laiſſer

traîner que le moins que vous pourrez ; & si vous m'en croyez, vous vous marierez cette nuit. Je lui répondis qu'il avoit raison, que je le priois de donner le même conseil à M^r. de Lauzun. Guitri vint un moment après, qui me fit le même récit. Il me dit que M^r. de Lauzun me prioit d'en parler à la Reine lorsque le Salut seroit fini ; elle entra dans une chambre. Je lui dis que j'avois un mot à lui dire, je me jettai à ses genoux. Je lui dis : Je crois que V. M. sera surprise de la résolution que j'ai prise de me marier. Assurément, me dit-elle d'un ton aigre qu'elle me répéta deux ou trois fois ; de quoi vous avisez-vous, n'êtes-vous pas heureuse ? Je lui répondis : Je ne suis pas la première, Madame, qui se soit mariée à mon âge, & V. M. trouve que les autres font bien de se marier, pourquoi voudroit-elle que je fusse la seule au monde qui ne se mariât pas ? Elle me demanda à qui. Je lui répondis, à M^r. de Lauzun. Il n'est pas Prince, lui dis-je ; & hors ceux du Sang, Madame, il n'y a pas un plus grand Seigneur dans le Royaume ; & lorsque V. M. saura comment les gens de sa naissance vivent avec les Princes étrangers, elle verra qu'il ne leur cede en rien, & qu'ils n'ont de rang dans les cérémonies, que

Lorsque le Roi leur en veut donner par bonté. Elle me répondit : Je désapprouve fort cela ; ma cousine , & le Roi n'y consentira jamais. Je lui dis , pardonnez-moi , Madame , le Roi ne veut pas me contraindre , & cela est résolu. Elle me repliqua : Vous feriez bien mieux de ne vous pas marier , & de garder votre bien pour mon fils d'Anjou. Je lui répondis : Ah , Madame , qu'est-ce que V. M. vient de me dire ! J'en suis honteuse pour elle , & par respect je ne veux pas lui en dire davantage. Elle se leva , & moi aussi , & nous nous en allâmes au Louvre chez Monsieur le Dauphin. Lorsque j'y arrivai , j'y vis M^{rs}. les Ducs de Montauzier & de Créquy , & Guitri ; je leur parlai de ce que j'avois fait avec la Reine , & de ce qu'elle m'avoit répondu ; elle monta en chaise & moi en carrosse pour aller rendre visite à M^e. de Nevers , qui étoit dans l'appartement de M^e. de Montespan : je n'y arrêtai qu'un moment , le Maréchal d'Albret m'y rendit compte de ce qu'il avoit fait , M^r. de Tambonneau en débitoit la nouvelle tout bas. J'allai chez la Reine , M^e. d'Epéron étoit toujours avec moi , & je ne lui disois rien. Je descendis de chez M^e. de Montespan , je vis un Page de M^r. de Lauzun. Je lui dis : Allez

dire à votre maître que je vais chez la Reine, que je le prie de m'y venir trouver. Lorsque j'entrai, j'y vis beaucoup de monde, je m'en allai à un coin où étoient Mesdames de Créquy, la Duchesse & la Maréchale; je ne voulois point parler à des gens que je savois n'être pas des amis de M^r. de Lauzun ni des miens, & ne voulois pas aussi dire l'affaire à M^{re}. d'Epéron qu'en présence de M^r. de Lauzun, afin qu'elle ne pût me rien répondre de malhonnête devant lui. La Reine s'en alla chez M^r. d'Anjou. Elle me dit : Je m'en vais, Mademoiselle. Je lui répondis. Bon soir, ma cousine. Je suivis la Reine, je vis M^r. de Lauzun qui me donna la main. Je lui dis ce que la Reine m'avoit répondu, & ce que j'avois appris de Monsieur. Il me répondit : Ni vous ni moi ne leur avons pas donné occasion d'en user comme ils font, il faut leur conserver le respect qu'on leur doit, & savoir gré au Roi de la bonté qu'il a eue de vous accorder la permission de me rendre le plus grand Seigneur, & le plus heureux homme de son Royaume. Je lui dis ce que M^r. de Montauzier nous conseilloit. Il me répondit qu'il falloit qu'il allât remercier le Roi de la grace particulière qui le regardoit, qu'il joueroit avec lui à l'ordinaire, qu'il

falloit lui laisser ordonner du temps qu'il voudroit que nous nous épousassions. Il ne faut pas, me dit-il, que la tête me tourne, & c'est ici une occasion que je dois soutenir avec beaucoup de modération; je ne veux pas même recevoir de visites, & vous me ferez plaisir de me dire l'heure que je pourrai avoir l'honneur de vous voir demain au Luxembourg, où il n'y eût pas de monde. Je crois même, me dit-il, que vous ferez bien d'en voir peu. Je lui répondis que lui & moi ferions mal de ne pas agir comme font tous les autres dans les affaires de même nature. Je lui demandai : Où est M^e. de Nogent ? Il me dit : Elle est si transportée de joie, qu'il est à propos qu'elle n'aille pas chez vous ; si quelqu'un de vos gens lui parloit mal, elle auroit peine à le souffrir ; ainsi je l'ai priée de s'en aller chez elle pour n'en sortir de quelques jours. Je lui dis que je l'allois envoyer chercher. Il me répondit que très-sûrement elle ne viendrait point. Il s'en alla jouer avec le Roi, & moi j'allai au Luxembourg où beaucoup de monde m'attendoit ; les uns sembloient étonnés, & les autres fort aises ; Guilloire me parut comme une espèce de fou, qui ne savoit ce qu'il disoit ni ce qu'il faisoit : Je vis bien que la tête

lui avoit tourné, & que c'étoit un homme sans jugement. Il entra une femme en cappe, qui vint se jeter à mes pieds; je ne savois qui c'étoit, elle leva la tête, je vis que c'étoit M^e. de Gêvres, qui me faisoit un remerciement, disoit-elle, comme si j'avois fait la fortune à son fils. Cette aventure me réjouit beaucoup, elle a de l'esprit, & fait un conte d'une manière fort plaisante lorsqu'elle a quelque projet en tête. J'eus un monde infini tout ce soir-là, & le lendemain M^r. de Lauzun y vint comme les autres; il demeura un quart d'heure derriere tout le monde sans que je l'appercusse. Lorsqu'on m'eut dit qu'il étoit-là, j'allai à lui, il me fit la révérence la plus prosternée qu'il ait faite de sa vie. M^r. l'Archevêque de Reims, fils de M^e. le Tellier, s'approcha pour me dire: Me feriez-vous cette injure, de choisir quelque autre personne que moi pour vous marier? Je lui répondis: M^r. l'Archevêque de Paris a dit qu'il vouloit nous marier. Nous le remercîâmes fort honnêtement, & lui laissâmes cependant imaginer que ce seroit lui qui feroit l'affaire, en cas que M^r. l'Archevêque de Paris ne s'empressât pas. M^e. Tambonneau, qui étoit dans ma chambre, s'approcha de M^r. de Lauzun, pour lui dire: Vous

êtes un frippon, j'ai envie de vous battre⁹⁸ il s'écria : Mademoiselle, je vous prie de venir à mon secours. Je m'approchai, M^e. Tambonneau me dit qu'elle me demandoit justice de ce qu'il y avoit trois semaines qu'à la Comédie avec M^{lle}. de Ligny, elle avoit dit à M^r. de Lauzun : Donnez-moi une place pour cette fille qui a 500000 écus de bien, un cadet de Gascogne pourroit s'en accommoder. Je lui dis : Voyez ce que le cœur vous dit là-dessus. Il me répondit d'un ton sérieux : Qui voudroit de moi ? Je me plains de sa méchante foi, & me veux venger de ce qu'il se moquoit de moi.

J'appris que la Reine avoit parlé au Roi avec beaucoup d'aigreur contre moi & contre M^r. de Lauzun, qu'il s'en étoit mis en colere contre elle, & qu'elle avoit pleuré toute la nuit. L'on me dit que Monsieur avoit querellé M^r. de Montauzier & M^r. de Bellefonds, parce qu'ils lui avoient dit que je faisois bien d'élever un honnête homme, que le Roi avoit su ses emportemens, qu'il s'en étoit fâché. Le Maréchal de Bellefonds vint me voir, il se mit à genoux devant moi, pour me remercier, disoit-il, de l'honneur que je faisois à toute la Noblesse du Royaume : il me dit qu'il étoit depuis quelques jours

dans une espece de froideur avec M^r. de Lauzun, qu'il espéroit marquer combien il vouloit mériter son amitié, qu'il me prioit de la lui demander pour lui. Il étoit présent, il lui fit beaucoup d'honnêtetés, & lui dit : Puisque Mademoiselle répond pour moi, je n'ai rien à dire, sinon que c'est un bon garant, & on doit croire que je ne lui manquerai jamais à quoi que ce soit. M^r. de la Feuillade, qui avoit vécu avec M^r. de Lauzun de la même maniere que M^r. de Bellefonds, me fit un semblable remerciement, & me pria de dire à M^r. de Lauzun de lui accorder ses bonnes graces ; ils se firent beaucoup d'amitiés l'un & l'autre, M^r. de la Feuillade courut l'embrasser. L'on me dit qu'au sortir du Luxembourg il étoit allé chez le Roi, pour le remercier, disoit-il, pour toute la Noblesse de son Royaume, que ce qu'il venoit de faire augmenteroit le zele qu'elle avoit pour son service. M^r. de Charôt, Capitaine des Gardes-du-Corps, entra dans ma chambre, & dit : Je ne donneroie pas ma Charge d'un million si bon marché qu'hier ; être le camarade du mari de Mademoiselle, qui pourroit avoir assez de bien pour acquérir cet honneur-là ? Il me fit beaucoup de contes qui me réjouirent. Voilà de quelle manie-

re cette matinée se passa. Pendant que M^r. de Charôt me faisoit de ces sortes de plaisanteries, M^r. de Lauzun s'approcha de moi pour me dire : Je ne suis pas surpris de voir que tout le monde le soit ; lorsque je pense que je serai le maître du Luxembourg, j'ai besoin de toute ma raison pour m'empêcher de me tourner la tête. Je ne songe pas, me dit-il, peut-être que je ne le serai jamais ; & quand même vous m'en auriez donné la direction, vous savez bien que ce sera toujours vous qui en ferez la maîtresse ; vous m'accorderez quelques audiences réglées pour vos affaires, je prendrai vos ordres, & j'aurai un grand soin de les faire exécuter. Il vous faudra, dit-il, avoir des Dames que vous mettrez chez la Reine faire leur cour, vous les ferez dîner avec vous de temps en temps, vous donnerez quelques fêtes à la Reine, des Comédies, des bals, & toutes sortes de divertissements : tant que vous vous occuperez avec soin à divertir la Reine, & à faire tout ce qui pourra plaire au Roi, je traiterai quelques Messieurs de mon côté, afin que chacun s'occupe, & qu'on ne vous ennuye point. Je lui dis : Je veux bien remplir vous mes devoirs auprès de la Reine, & étudier ce qui la pourra divertir, & tout

ce qui devra faire plaisir au Roi ; lorsqu'il ne sera question que de mes Dames, & vous de vos Messieurs, je me passerai très-bien de compagnie pour être seule avec vous. Il me dit qu'il ne me faisoit cette proposition que pour prévenir l'ennui que je pourrois avoir avec lui. Je lui dis : Ne vous y trompez pas, je chasserai tout le monde, afin que je sois seule avec vous. Il me répondit d'un ton fouriant : Si vous ne me tenez le même discours encore une seconde fois, je ne le croirai point ; dites donc, je vous en prie, qu'il ne vous ennuyera pas avec moi. Après que cette conversation fut finie, il s'en alla, & moi j'allai chez la Reine : ceux qui étoient ses amis me firent des complimens ; pour les autres qui ne l'aimoient pas, je ne m'en souciois guere : la Reine ne me regardoit ni ne me parloit. M^r. de Montauzier envoya chercher M^r. de Lauzun, pour l'avertir devant moi que Monsieur avoit dit au Roi que je disois à tout le monde que je faisois cette affaire pour lui plaire ; que c'étoit lui qui me l'avoit conseillée ; que le Roi en avoit été fâché, & ne savoit si j'avois tenu ce discours. Je répondis à Monsieur de Montauzier qu'il me feroit un grand plaisir d'entrer dans le Conseil.

pour supplier le Roi que je pusse lui dire un mot. Il me fit appeller, je lui dis en présence de ses Ministres : Sire, il m'est revenu que Monsieur avoit dit à V. M. que c'étoit elle qui m'avoit conseillé le mariage de M^r. de Lauzun; je viens vous assurer que ceux qui ont fait ce conte à Monsieur, sont des menteurs, il n'y a personne du monde qui osât me dire que j'aye parlé d'une affaire aussi fausse que celle-là l'est. Si V. M. veut se faire nommer les gens, elle verra que je lui saurai faire connoître qu'ils sont des imposteurs. Sire, M^r. de Lauzun est assez malheureux pour ne pas plaire à Monsieur, l'on aura pris plaisir à l'aigrir contre lui; je puis dire encore une fois à V. M. & à Monsieur, que l'affaire est d'autant plus inventée, que je puis lui protester que je n'ai parlé à qui que ce soit des raisons pourquoi je me marie, ni pourquoi je ne me mariois pas. J'ai estimé M^r. de Lauzun, comme j'ai eu l'honneur de le dire à V. M.; j'ai cru que je menerois une vie tranquille avec lui : devant que de vous demander votre approbation, j'avois examiné tout ce qu'on en pourroit dire, je ne fais rien contre ma conscience, ni contre ma gloire; c'est un parfaitement honnête homme, attaché de fidélité &

de tendresse à votre personne, & qui m'a déconseillé jusqu'à présent cette affaire lorsque j'ai voulu la lui faire entendre. Je dis encore une fois à V. M. que ce qu'on lui a dit est un effet de l'aversion qu'on a contre lui, je n'ai à rendre compte de ma conduite qu'à elle seule; je fais de quelle manière elle a eu la bonté de me conseiller, & combien de fois elle m'a fait l'honneur de me dire de penser à ce que j'allois faire : j'y ai songé avec beaucoup d'application; & après avoir regardé le bien & le mal, j'ai chargé M^{rs}. les Ducs de Montauzier & de Créquy, & M^r. le Maréchal d'Albret de supplier très-humblement V. M. d'approuver cette affaire; elle a cru qu'elle ne devoit pas me contraindre, nos ennemis en ont été fâchés; ils cherchent les moyens de me rendre de méchants offices dans son esprit, ils ont imaginé qu'il falloit me faire parler. V. M. est juste & pénétrante, elle fait bien qu'on ne lui a pas fait les mêmes peines sur le mariage de ma sœur, parce que M^r. de Guise n'a ni assez d'esprit ni assez de mérite pour s'attirer des envieux; & ce sont, dis-je, Sire, ceux qui sentent leur peu de mérite, & qui en connoissent beaucoup à M^r. de Lauzun, qui le voudroient empêcher d'être en état de pou-

voir servir aussi utilement V. M. que les aïeux de M^r. de Guise ont desservi la France, & je crois qu'elle n'ignore pas, que si Dieu n'y eût pas mis la main pour châtier leurs entreprises, elle n'auroit pas le Royaume à l'heure qu'il est. Il est honteux que la race de ces gens-là trouvent de la protection, & que ma sœur pour y entrer ait coûté de l'argent à V. M.; & moi qui ai du bien, & qui ne lui demande rien, qui en veux donner à un homme qui n'en reçoit que pour l'employer à son service, il faut qu'il trouve des persécuteurs, & moi des gens qui veulent gloser sur la conduite que je tiens, qui est, comme V. M. le fait, fort exempte de toutes sortes de reproches. Je suis encore obligée de dire à V. M. qu'elle doit savoir que tous les Princes étrangers, qui sont établis en France, ont déferté leurs pays parce qu'ils y mouroient de faim, & qu'ils ont avec cela assez de vanité pour prétendre ne tenir leur grandeur que d'eux-mêmes, sans faire réflexion que pour le plus puissant Souverain de l'Europe, qui est M^r. de Lorraine, il ne vous faut qu'une compagnie du Régiment de vos Gardes pour le chasser de ses Etats; & cependant ces petits Princes veulent tenir un rang, & s'élever

au-dessus des plus grands Seigneurs de votre Royaume. Le Roi me répondit qu'il étoit persuadé que je ne pouvois avoir dit ce qui étoit supposé; qu'il étoit content de moi; que puisque je voulois me marier, il fouhaitoit que cet état me fût heureux. Je lui parlai très-long-temps, & les Ministres après le Conseil dirent qu'on ne pouvoit mieux discuter mes raisons, ni s'exprimer avec plus d'éloquence que je l'avois fait. Je dis au Roi sur le chapitre de M^r. de Lauzun, que j'étois assez savante dans l'Histoire pour lui faire voir que de tout temps la Maison de Caumont avoit été au-dessus des Princes étrangers; qu'il ne me seroit pas honnête d'abuser de sa bonté pour lui faire une longue narration; que je croyois même que cela seroit mieux à une autre personne qu'à moi. Lorsque je fus sortie, je dis à M^r. de Lauzun ce que j'avois conté au Roi. Il me répondit que s'il avoit eu la curiosité de me faire expliquer sur ce que je voulois lui dire de la Maison de Caumont, il étoit persuadé qu'il m'auroit fort embarrassée. Je lui dis que c'étoit l'endroit où je me serois trouvée la plus savante, que je lui voulois apprendre, s'il ne le savoit pas, qu'en l'année 1422, sous Charles VI, Charles, Duc de

Lorraine, qui ne s'étoit pas encore élevé par les dépouilles des Evêchés de Metz, Toul & Verdun, étoit au service du Roi pour commander 80 hommes d'armes, moyennant 300 liv. par mois pour être à la suite du Duc d'Anjou, Régent du Royaume. Cela se voit dans un registre de la Chambre des Comptes; que sous Charles VII, Antoine de Lorraine, Comte de Vaudemont, bisaïeul du Duc de Guise, servit avec trente-un hommes d'armes & trente-un Archers; que dans le même temps Jean de Lorraine son fils servoit en qualité d'Ecuyer; qu'il étoit Capitaine de Grandville, petite place en Normandie, sous le Duc d'Alençon, Prince du Sang; que les Seigneurs de Ville & de Grand'Cour, & ceux de Floringe de la même Maison de Lorraine, ne tenoient rang que d'Ecuyers dans l'armée; ainsi que les Seigneurs de St. Py, Hutin, Seigneur d'Aumont, Bureau, Seigneur de la Riviere, & plusieurs autres, y étoient avec un pareil titre dans la même considération que les Princes Lorrains, qui n'étoient pas pour lors en état de faire des traités de la force de celui que fit Jean Nompar de Caumont, Seigneur de Lauzun, avec Jean de Bourbon, Général des Armées du Roi dans la Guyenne en l'an-

née 1404 : cela se voit dans les titres de la Maison de Caumont ; il y en a de 700 ans. Il promettoit par ce traité d'entrer dans le parti de la France avec ses Terres, forteresses, & un certain nombre de troupes ; que outre cela je savois qu'il y avoit des titres anciens qui prouvoient que sa Maison, & plusieurs autres que je lui nommai, avoient des rangs en France avant que celle de Lorraine se fût élevée par la faveur de deux ou trois Rois. M^r. de Lauzun me dit qu'il me trouvoit bien informée ; que si je voulois lui apprendre où j'avois vu cela, & lui en faire recouvrer les livres & les papiers, il les mettroit au feu ; qu'il ne comptoit pour rien ce qu'avoient fait ses peres ; qu'il faisoit cas des gens qui avoient un mérite, & qui savoient se soutenir par eux-mêmes, sans dire, mon trisaïeul étoit un grand Seigneur & un homme de mérite ; que c'étoit une honte à ceux qui avoient besoin de ces sortes de secours pour s'attirer de la considération, & qu'il trouvoit qu'on avoit plus d'avantage d'être par soi-même, que d'avoir à dire les gens de ma Maison ont été au-dessus des autres. Il me répondit que j'avois parlé juste de dire une chimere, qu'il me supplioit très-humblement de ne le pas regarder comme un

homme chimérique ; qu'il favoit qu'il étoit né Gentilhomme d'une assez bonne qualité ; qu'il n'en vouloit point apprendre davantage. Je lui répondis qu'il avoit raison , que j'étois de son sentiment , que je ne lui avois fait cette relation que comme inutile , que je me trouvois d'humeur à lui parler de tout ce que j'avois examiné avant que de me déterminer à l'épouser. Je voulois lui apprendre , qu'après m'être entêtée de ce dessein , j'avois cherché tout ce qui me devoit persuader son exécution sans blesser ma gloire ; que j'avois trouvé dans l'Histoire que des filles & sœurs de Rois avoient été mariées à des particuliers moins grands Seigneurs que lui ; que , selon Grégoire de Tours , rapporté par Ste. Marthe , les filles de Dagobert I , l'aînée nommée Adele , avoit épousé le Comte Herman , qui n'étoit pas un homme fort considérable ; que la seconde , nommée Rotelde , avoit été mariée à Léderic , premier Forestier de Flandres ; que Landrade , fille de Charles-Martel , épousa Sidromme de Hasbannin ; elle fut mere de Godgrand , Evêque de Metz & Chancelier de France. Berthe , fille de Charlemagne , épousa Angibert , Gouverneur d'Abbeville , depuis Abbé de St. Riquier. Les filles de Louis-le-Jeune , la première ,

épousa le Comte de Champagne , & Alix sa sœur , Thibaud , Comte de Chartres & de Blois ; qu'Alix , fille de Charles VII , avoit été mariée à Guillaume , Comte de Ponthieu ; qu'Isabelle de France , fille de Philippe-le-Long , épousa Guy , Comte d'Albon : Catherine de France , fille de Charles VI , se maria , lorsqu'elle fut veuve , avec Owin Tyder , Chevalier Gallois , qui n'étoit pas considérable par sa naissance. Lorsque j'eus achevé de lui dire à-peu-près tous ces exemples , il me répondit qu'apparemment j'avois trouvé du mérite à quelques-unes des Dames qui avoient voulu se marier à leur fantaisie ; que je n'avois pris la résolution de vouloir faire de même que pour imiter ce qui m'avoit paru extraordinaire ; qu'il voyoit d'où lui venoit son bonheur. Après s'être diverti à me railler là-dessus , il me dit : A propos de généalogies , il y a deux ou trois personnes qui m'ont persécuté pour que je voulusse voir celle de ma Maison , je regarde tout cela comme une vision. Il m'étoit une fois , me dit-il , venu dans la pensée de vous envoyer ces M^{rs} , afin que vous puissiez vous en divertir un moment ; je vois bien par tout ce que vous venez de me dire que vous en savez plus qu'eux , & je suis persuadé que vous

leur auriez donné de nouvelles leçons.

Tout ce qui se dit, & tout ce qui se passa pendant trois jours sur notre affaire m'occupa si agréablement, que si je pouvois toujours y penser sans me souvenir du quatrieme, je serois trop heureuse. Rochefort, que j'avois trouvé, après avoir parlé au Roi, me dit qu'un homme en quartier ne pouvoit faire de visites, que sans cela il seroit couru chez moi pour me dire qu'il m'honoroit encore plus qu'il n'avoit fait de sa vie, qu'il me prioit de répondre à M^r. de Lauzun qu'il n'y avoit personne qui fût si sincèrement son serviteur que lui. Il s'y trouva en tiers, ils se firent beaucoup d'honnêtetés, & eurent une espece d'éclaircissement sur ce qu'on les avoit voulu brouiller, à la fin duquel ils s'embrassèrent bien tendrement. Rochefort lui dit qu'il ne se plaignoit que de ce qu'il alloit épouser une Demoiselle de mauvaise vie, que cela lui devoit ôter les autres goûts qu'il pouvoit trouver dans l'affaire. Il nous demanda : Quand vous marierez-vous ? Nous lui répondîmes que nous n'en savions rien. Il nous dit : Si vous m'en croyez, vous ne tarderez pas long-temps, & vous vous épouserez plutôt aujourd'hui que demain ; vous êtes heureux, parce que vous êtes contents ; ainsi
c'est

c'est la même raison qui vous doit obliger à ne rien négliger; si vous pouviez vous voir tous deux, disoit-il, dans un miroir, vous y verriez la peinture de la joie. Je lui répondis que j'aurois le dépit de m'en voir plus qu'à M^r. de Lauzun. Il lui dit: Quoi! par-dessus toutes les grandeurs, l'on ne vous entretient que de douceurs? Il lui répliqua: Mademoiselle raille, croyez-moi, la tête ne m'a pas encore tourné dans une aussi grande fortune que la mienne; ainsi je fais que je ne lui dois répondre que par de profondes révérences.

La Reine sortit avec une mine chagrine, & évitoit de me regarder, aussi-bien que Madame de Guise qui la suivoit; toute la Maison de la Reine s'assembla, & ne marcha plus qu'en corps pour traverser notre affaire; je m'en allai chez Monsieur d'Anjou, afin d'être séparée de toutes ces cabales. Lorsque je m'en allai le soir au logis, je dis qu'on fit savoir à M^r. de Lauzun de me venir trouver au Luxembourg. Lorsque j'y arrivai, M^r. le Duc de Richelieu vint se jeter à mes pieds, & me dit que c'étoit le remerciement qu'il me devoit de ce que je faisois la fortune du plus honnête homme du monde, & de celui qu'il aimoit le plus. Monsieur de Lauzun arriva un moment

après ; je dis à M^c. de Thianges qui étoit avec moi : Voilà la pierre que j'ai trouvée en mon chemin, pour laquelle vous m'aviez fait tant de prédictions ; cela nous fit rire tous trois. Elle lui dit : Il faut nous réjouir, & aller en masque. Il répondit : Il faut demander à Mademoiselle ce qu'elle desirera que je fasse. Lorsque M^c. de Thianges fut sortie, je lui dis que j'avois appris que ma belle-mère avoit écrit au Roi pour s'opposer à notre mariage, que M^r. le Prince & M^r. le Duc étoient venus chez elle, & que M^c. de Guise se donnoit de grands mouvements ; qu'il falloit se marier au plutôt. M^r. de Guitri nous dit : Ne vous avisez pas de vouloir épouser dans la Chapelle de la Reine, comme vous l'aviez résolu. M^r. de Lauzun répondit : Mademoiselle n'a qu'à commander, elle fait bien que je ferai tout ce qui lui plaira. Je lui répondis qu'il n'avoit qu'à dire lui-même ce que nous avions à faire, que nous avions trop de gens déchainés contre nous pour nous amuser à observer les formalités inutiles, qu'ainsi j'irois me marier où il voudroit. Guitri dit qu'il falloit aller trouver M^r. de Montauzier, afin qu'il parlât le soir au Roi, pour le supplier de trouver bon que nous allassions nous marier en quelque maison de campagne.

Pendant tout cela j'avois envoyé chercher M^e. de Nogent inutilement, parce qu'elle ne vouloit pas venir. Guilloire voulut marquer le repentir des sottises qu'il avoit dites & faites, il vint me demander pardon, & me supplier d'excuser ce que son premier mouvement lui avoit fait faire, qu'il me demandoit la grace de le présenter à M^r. de Lauzun.

Le lendemain je m'éveillai tard, parce que je m'étois trouvée un peu mal la nuit; l'on me vint dire que M^r. de Montauzier & M^r. de Lauzun attendoient dans mon anti-chambre, je ne voulus pas qu'ils me vissent mal coëffée, je me fis accommoder avec beaucoup de précipitation pour les faire entrer. M^r. de Montauzier me dit : Je viens vous gronder après avoir lavé la tête à M^r. de Lauzun, qui m'a répondu que c'étoit vous qui étiez cause que votre affaire n'avançoit point. Je lui répondis qu'il avoit donc oublié que je lui avois dit de sa part qu'il nous conseilloit de nous marier dès Lundi; qu'il m'avoit répliqué que s'il le faisoit, le Roi diroit qu'il étoit bien enivré de sa bonne fortune, & que j'étois une Demoiselle bien pressée de me marier; qu'il voyoit bien par ce que je lui disois, que ce n'étoit pas moi qui avois désiré la longueur; que j'avois toujours

dit à M^r. de Lauzun qu'il étoit plus habile que moi ; qu'il regardât ce que nous avions à faire ; que je suivois tout ce qu'il avoit décidé ; que pour moi j'étois d'avis que lorsque nous aurions le consentement du Roi, nous ne parlassions de l'affaire à personne qu'après avoir épousé ; que tout-d'un-coup l'on verroit M^r. & M^{re}. de Montpensier. M^r. de Montauzier me dit que j'avois raison, qu'il n'y avoit que cela à faire. Pendant que nous parlions de cette manière, M^r. de Lauzun regardoit des tableaux de miniature dans la ruelle de mon lit ; M^r. de Montauzier s'approcha de lui pour se fâcher, & lui dit d'un ton de colere : Voulez-vous faire garnir une maison de peinture, au-lieu de songer à vous mariër ? Voyons un peu, lui dit-il, les moyens qu'il faut prendre pour ne pas perdre de temps. Il lui répondit qu'il avoit prié M^r. de Boucherat de se trouver là pour parler à mes Gens d'affaires, enfin de dresser le contrat de mariage avec eux. Je lui répondis qu'il ne falloit pas s'arrêter à mes domestiques, qu'il n'avoit qu'à faire faire le contrat par qui il voudroit, que rien n'étoit plus aisé, puisque je lui voulois donner tout mon bien. Et comme il m'avoit parlé de M^r. de Lorme, qui est un très-honnête homme,

habile & de ses amis , je lui dis pourquoi il ne l'avoit pas fait venir pour faire l'affaire par lui seul ? Il me répondit que c'étoit par la raison qu'il étoit trop de ses amis , qu'il avoit choisi M^r. de Boucherat , parce qu'on lui avoit dit qu'il avoit été mon arbitre , qu'il l'avoit regardé comme un homme à moi , qu'il étoit pénétré de ce que je voulois faire pour lui , qu'il ne se consoleroit de sa vie si on lui pouvoit reprocher que par lui ou par ses amis il m'eût fait faire une action dont je pusse me repentir ; qu'ainsi il ne vouloit pas que qui que ce soit de ceux qui s'intéressoient à ce qui le regardoit , se mêlassent de ses affaires auprès de moi ; que c'étoit pour cela même qu'il avoit empêché que M^r. de Lorme ne vînt. Je lui répondis que M^r. Colbert lui avoit offert de faire ses affaires , qu'il n'avoit qu'à le laisser faire. Il me dit que M^r. Colbert étoit un Ministre , que le monde se figureroit qu'il agissoit par les ordres de son Maître , que personne de chez moi ne lui étoit suspect , qu'il desiroit que je pusse agir librement. M^r. de Montauzier entendoit tout cela , & ne lui disoit rien. Je voyois un grand désintéressement d'un côté , & des raisons de bon sens de l'autre ; quelque impatience que j'eusse de vouloir finir l'affaire , je ne

pouvois condamner les égards qu'il venoit de m'expliquer. M^r. de Montauzier nous demanda où est-ce que nous nous marierions ? Je lui dis. A Eu ou à St. Fargeau ; que c'étoit mon avis. Il me dit qu'il me supplioit de considérer que c'étoit à trois journées du Roi , qu'il voudroit bien ne s'en point éloigner , qu'il souhaiteroit , si je l'avois agréable , que ce fût en un lieu d'où il pût revenir le lendemain pour être auprès de lui. Après avoir rêvé un moment , il me dit : Si je n'avois point de répugnance pour Conflans ; que c'étoit une jolie maison , que M^r. de Richelieu la tenoit bien propre. Comme je lui dis que je ne le connoissois point , & qu'il m'eut répliqué qu'il suffisoit qu'il fût de ses amis , M^r. de Montauzier nous dit , à la fin vous vous querelleriez. Il répondit : Nous sommes déjà vieux , Mademoiselle est opiniâtre , & je ne suis pas docile , elle ni moi ne pouvons changer d'humeur , nous ne voulons pas nous contraindre dans nos manieres ; & il est bon , dit-il , que nous sachions chacun nos défauts , afin de n'avoir pas à nous reprocher que nous nous sommes trompés l'un l'autre. La conclusion de cette conversation , fut que nous irions nous marier à Conflans. Lorsque M^r. de Montau-

zier fut sorti, M^r. de Lauzun me dit qu'il me demandoit pardon s'il avoit disputé contre mes sentiments, & il disoit qu'il seroit inconsolable si quelque autre personne que M^r. de Montauzier l'avoit vu. Je lui dis que nous avions bien d'autres affaires à nous occuper plutôt qu'à ce petit démêlé, qu'il se moquoit de moi de s'en vouloir faire une peine. Il s'en alla, & comme il fortoit, il me dit qu'il me prioit de vouloir faire dire le soir que j'étois sortie, afin qu'il me pût voir avec plus de liberté; un moment après il revint, il menoit M^r. de Marillac par la main, & me dit : Voici un de mes bons amis. Je lui dis qu'il me faisoit un plaisir infini de commencer à faire les honneurs de son logis. Il me vint un monde incroyable; M^r. de Louvois avec les autres Ministres vinrent, qui ne me firent compliment qu'avec cérémonie; M^e. Colbert me dit : M^r. de Lauzun a beaucoup d'envieux, il y a de si méchantes gens dans le monde, & l'on entend tenir de si terribles discours, que ses amis doivent tout craindre pour lui. Elle me dit : Sur-tout mandez-lui de ne point sortir seul, sans lui dire que ce soit moi qui vous ai donné cet avis, & croyez-moi, me dit-elle, je ne vous dis rien sans fondement. Cela me

donna beaucoup d'inquiétude , je lui écrivis un billet qu'il dut trouver fort tendre , parce que le sujet & l'état où nous étions me donnoient occasion de lui marquer que je ne serois pas insensible aux précautions qu'il prendroit. Le soir pour me défaire du monde que j'avois , je sortis en carrosse , je fis un tour de jardin , & m'en revins ; je fis dire à ma porte que j'étois à la Ville. Comme j'avois prié M^r. de Lauzun de trouver bon que j'envoyasse chercher M^e. de Nogent , elle arriva chez moi : Nous eûmes une grande joie de nous revoir. Le soir , Lorsque M^r. de Lauzun fut venu , M^r. de Boucherat arriva , je le fis entrer dans ma petite chambre avec mes Avocats , nous y entrâmes aussi , & il ne voulut jamais s'approcher d'eux. Un de mes Avocats lui fit une demande , & le traita de Monseigneur. Il me dit : Cet homme se moque de moi , j'ai envie de m'en aller. Ils vinrent nous demander si nous ne voulions pas faire quelques avantages aux enfans que nous aurions , s'il falloit leur donner quelque Terre. Il me dit : C'est à vous , Mademoiselle , à répondre ; vous savez que je n'ai rien , c'est à vous à qui ces M^{rs}. parlent. Je les trouve bien hardis , me dit-il tout bas , de vous faire quelque proposition

pour vos enfans ; avec qui veulent-ils que vous en sachiez ? Je vous supplie très-humblement de me le dire, je suis honteux du compliment qu'ils vous ont fait. L'on dressa une donation que je lui faisois du Duché de Montpensier & de la Souveraineté de Dombes, afin qu'il en pût prendre les qualités dans le contrat & la publication des bans. Nous laissâmes ces gens faire ce que bon leur sembleroit, & nous entrâmes dans mon cabinet avec Mesdames de Nogent, de Rambures, de Gèvres, Guitri & la Hilliere. Je leur dis : Voilà Monsieur de Montpensier que je vous présente ; je vous prie de ne le plus appeler que de ce nom-là. Madame de Rambures, qui conte fort plaisamment, nous fit un conte sur ce qu'elle avoit remarqué que dans la quantité des filles & des femmes qui étoient venues me faire compliment, celles qui avoient la réputation d'être les amies particulieres de M^r. de Lauzun, s'étoient mises à genoux pour témoigner combien elles étoient sensibles à ce que je faisois pour lui, que quelques-unes m'avoient dit : Que vous êtes adorable ! quelles grâces n'a-t-on pas à vous rendre ! & que sans songer à ce que je leur répondois, je leur avois dit : Je fais bien que vous l'aimez, continuez à le bien aimer, je vous

en serai très-obligée ; qu'enfin elles di-
soient ce qu'elles vouloient cacher, & que
je leur faisois connoître que je savois ce
qu'elles n'avoient osé me dire, qu'il lui
avoit semblé que la tête nous avoit tour-
né à toutes. M^r. de Lauzun écoutoit cette
plaisanterie avec beaucoup d'impatience,
qui lui fut extrêmement redoublée lorf-
que M^e. de Rambures nomina une de
ces Dames, qui m'avoient dit comme elle
dinoit avec moi, qu'elle étoit sa parente ;
qu'elle viendrait souvent me rendre ses
devoirs, qu'elle avoit été fort estomaquée
lorsque je lui avois répondu : Il ne faut
pas qu'il s'attende que je lui envoie cher-
cher de la compagnie pour le divertir ;
que cette brusquerie avoit fait rire tout
le monde. Nous rentrâmes dans la petite
chambre, M^r. de Lauzun s'approcha de
moi pour me dire : Il sembloit que vous
ne vouliez pas être jalouse ; savez-vous
bien, me dit-il, que cela seroit malhon-
nête ? Il est bon de vous avertir qu'on y
trouveroit à redire. Je lui répondis que
c'étoit une question à traiter, que s'il vou-
loit demeurer à souper, il me feroit plaisir,
& que nous en parlerions à loisir. Il me
répondit qu'il n'étoit pas assez mal avisé
pour oser prendre la liberté de manger
avec moi ; que si notre affaire venoit à se

rompre , il seroit inconsolable s'il avoit fait quelque action dont je pusse être blâmée. Il ne me fera pas reproché, me dit-il, que j'aye manqué de vous rendre tout le respect que je vous dois. Après avoir fini mille protestations de soumission qu'il me fit là-dessus, nous arrêta mes que nous irions nous marier le lendemain à Conflans. Il s'en alla à huit heures, & à dix il m'envoya Baraille, qui m'apporta un billet de sa part, par lequel il me mandoit que M^r. de Richelieu lui avoit été dire que Madame sa femme avoit quelques mesures à garder auprès de la Reine, qu'il ne pouvoit me prêter sa maison, qu'il en étoit bien-aïse, parce qu'il lui avoit paru que j'avois quelque répugnance à y aller, que M^r. le Duc de Créquy lui avoit offert Epone, qu'il trouvoit cette maison trop éloignée. Je dis à Baraille qu'il y avoit encore la difficulté qu'elle étoit dans le Diocèse de Chartres, que la Maréchale de Créquy en avoit une à Charenton qui feroit notre affaire. Je fis écrire mes qualités pour l'expédition des Bances, il les emporta après que je l'eus entretenu quelque temps; c'étoit la première fois que je l'avois vu chez moi; & comme M^r. de Lauzun m'avoit dit qu'il viendrait loger au Luxembourg pour me

tenir compagnie les soirs , j'étois bien-aîsé de le faire demeurer quelque temps. Je me plaîsois extrêmement avec tous les gens pour qui il avoit de l'amitié ; & comme je savois que Baraille l'aimoit tendrement , je pris un très-grand plaisir de me faire parler de lui.

Le Jeudi je me levai de bon matin ; M^c. de Nogent me vint dire à dix heures qu'on n'avoit pas encore achevé le contrat , qu'il falloit de nécessité remettre à nous marier au lendemain. Je lui dis qu'il falloit attendre au soir , parce que je ne voulois pas me marier un Vendredi. Ce retardement me donna un si sensible déplaisir , qu'il me sembla préjuger ce qui nous arriva. J'ai déjà dit que Guilloire m'avoit supplié de le présenter à M^r. de Lauzun , je le fis , il lui demanda encore plus de pardons qu'à moi , & le supplia très-humblement de lui accorder l'honneur de ses bonnes grâces , qu'il le serviroit avec plus de fidélité qu'homme du monde. Il lui dit : Vous avez eu raison de désapprouver ce que Mademoiselle vouloit faire , & en cela vous lui avez donné des marques d'une véritable affection ; qu'il me servît bien , qu'il l'exhortoit de s'attacher à me bien plaire , que c'étoit le seul service qu'il lui deman-

doit , & l'unique auquel il pouvoit être sensible.

Le Jeudi au soir, M^r. de Lauzun vint au Luxembourg , il étoit assez négligé , ainsi qu'il l'est ordinairement ; il étoit si occupé des désagréments qu'il trouvoit en son chemin , que le soin qu'il prenoit de me les cacher faisoit qu'il ne pensoit guere à s'ajuster. Comme il se trouvoit beaucoup embarrassé du monde que j'avois chez moi , il me dit qu'il me supplioit d'aller aux Carmélites , afin de renvoyer les importuns , qu'il m'attendroit : au-lieu d'achever le chemin , je m'en revins de la porte du jardin , j'avois une grande impatience de nous voir seuls. Lorsque j'entrai dans ma chambre , je trouvai quelques Dames , qui comprirent qu'elles feroient bien de nous laisser parler d'affaires , nous nous mîmes à causer , je le voulus faire asseoir , il s'en défendit , & me supplia très-humblement de trouver bon qu'il me désobéît en cela. Il me disoit qu'il étoit toujours dans la crainte que je n'eusse quelque repentir de ce que je faisois , que peut-être , à l'heure que je parlois , je ne voulois faire l'affaire que parce que je l'avois déclarée ; que comme c'étoit un engagement pour toute ma vie , il me demandoit en grace de passer par-dessus toutes sor-

tes d'égards , & que le monde , au-lieu de condamner mon repentir , l'approuveroit extrêmement ; qu'en son particulier il auroit au moins cette consolation de ne m'être pas un sujet de chagrin , & qu'il feroit jusqu'à son dernier moment pénétré de gratitude des bonnes intentions que j'avois eues pour lui. Il me répéta : Si lorsque vous serez devant le Prêtre , il vous prend le moindre dégoût pour l'affaire , je vous supplie de tout mon cœur de la rompre. Je lui répondis : Et moi je vous conjure , Monsieur , de ne me plus tenir ce langage , à moins que vous n'ayiez vous-même envie de ne la pas faire par le peu d'amitié que vous avez pour moi. Il me répondit : Je suis tout comme je dois être , & je ne vous dis rien que je ne vous doive dire. Quoi ! lui dis-je , vous ne m'aimez point ? Il me répondit : C'est ce que je ne dirai point que lorsque je sortirai de l'Eglise , j'aimerois mieux être mort que de vous avoir fait connoître avant ce temps ce que j'ai dans le cœur pour vous. Nous résolûmes ce que nous avions à faire. Je devois aller le lendemain à confesse , & partir à 4 heures pour être à six à Charenton chez la Maréchale de Créquy ; lui de son côté devoit se confesser aux Peres de la Doctrine Chrétienne.

Il me dit que M^r. Colbert porteroit le contrat de mariage au Roi, à la Reine & à Monsieur le Dauphin; que pour Monsieur & mes autres parents il n'y falloit pas songer par le déchaînement dans lequel ils étoient. L'on nous redit quelques contes que l'Archevêque de Reims avoit faits; ainsi nous prîmes résolution que ce ne seroit pas lui qui nous marieroit, que nous prendrions le Curé de Charenton. Je lui dis : Comme vous êtes un homme extraordinaire en tout, si vous m'en croyez, lorsque la messe sera finie, & que nous aurons épousé, vous monterez en carrosse, & vous vous en irez au coucher du Roi. Il se mit à rire, & ne voulut pas promettre de suivre ce conseil. Après avoir causé très-long-temps, il s'en alla, & je me mis à pleurer sans savoir pourquoi : il fut de son côté tout triste; il sembloit à nous voir, que nous avions un pressentiment de ce qui nous devoit arriver. Toutes les Dames qui étoient-là se moquerent de nous; après qu'elles furent sorties, il n'y avoit que M^e. de Nogent avec moi; sur les huit heures & demie, l'on me vint dire qu'un ordinaire du Roi demandoit à me parler. Il me dit que le Roi lui avoit commandé de me dire de l'aller trouver. Je lui demandai s'il jouoit, il me dit que

non , qu'il étoit chez Madame de Montefpan , qu'il avoit ordre de l'aller avertir de l'heure que j'arriverois chez lui. Je lui dis que j'allois monter en carrosse. J'appellai Madame de Nogent pour lui-dire que j'étois au désespoir , qu'il falloit que mon affaire fût rompue. Elle me répondit toute troublée : Ah ! où est M^r. de Lauzun ? Je m'en allai sans songer à rien , je passai à la Croix du Tiroir ; l'Ordinaire qui m'avoit parlé , me vint dire que le Roi m'envoyoit d'aller droit à sa chambre , & de passer par la garderobe ; cette précaution me parut d'un méchant augure. Lorsque je fus arrivée , je laissai M^{re}. de Nogent dans mon carrosse ; quand je fus dans la garderobe du Roi , Rochefort me dit : Attendez un moment ; je vis qu'il faisoit entrer quelqu'un dans la chambre du Roi , qu'il ne vouloit pas que je vissé ; après cela il me dit d'entrer , on ferma la porte sur moi. Je trouvai le Roi seul , qui me parut triste. Il me dit : Je suis au désespoir de ce que j'ai à vous dire ; l'on a établi dans le monde , me dit-il , que je vous sacrifiois pour faire la fortune de M^r. de Lauzun ; cela me nuiroit dans les Pays étrangers , ainsi je ne dois pas souffrir que cette affaire s'acheve : j'avoue que vous aurez raison de vous plaindre

de moi, je comprends même que je ne dois pas trouver mauvais que vous vous emportiez. Je lui répondis : Ah ! Sire, que dites-vous ? je ne crois pas que vous puissiez avoir la cruauté de m'empêcher de faire une affaire à laquelle personne du monde que moi n'a aucune part. Je fais bien, lui dis-je, que je ne vous manquerai jamais de respect ; & quand je le voudrois faire, je fais encore avec plus de certitude que M^r. de Lauzun ne désobéiroit pas pour sa vie à vos ordres ; ainsi vous trouverez dans ma soumission & dans la sienne une grande sûreté. Je vous supplie très-humblement, lui dis-je, (& je me jettai à ses pieds) de ne me pas défendre de l'épouser. J'ai déjà dit à V. M. que je ne pouvois trouver du repos, ni faire mon salut, si je ne passois le reste de ma vie avec un homme qui m'inspireroit tous les jours de nouvelles tendresses pour sa personne. Je lui dis que je le suppliois de me tuer plutôt que de me laisser en l'état où il m'alloit mettre. Je lui dis : V. M. fait combien de gens se sont révoltés contre cette affaire par la seule aversion qu'ils avoient pour M^r. de Lauzun, & par l'envie qu'ils ont d'avoir mon bien ; je lui ai déjà fait connoître l'un & l'autre ; elle se souvient de quelle manière elle m'a

voulu dissuader de cette affaire. M^r. de Lauzun s'y est plus opposé que personne ; c'est moi seule qui ai soutenu contre votre sentiment & contre le sien , que je le pouvois faire sans blesser ma gloire. Il y a des exemples que des sœurs & des filles de Rois ont épousé des particuliers moins grands Seigneurs que M^r. de Lauzun ; je lui en citai quelques-uns de ceux dont j'ai parlé , & lui dis : Il a de la naissance & du mérite plus que n'avoient ces gens-là ; il ne fera donc malheureux , Sire , que parce que V. M. l'a honoré de ses bonnes grâces. Si V. M. veut faire un tel établissement , elle seroit plus à plaindre que les personnes de qualité de son Royaume , qui aiment & servent les gens qui sont attachés à eux dans les occasions où ils leur sont utiles , & V. M. n'a aucune part à mon affaire : voudroit-elle sur des relations inventées , abîmer la fortune d'un homme , parce qu'il est plus attaché à sa personne que les autres ? Je vous supplie , lui dis-je encore une fois , de me tuer plutôt que de me défendre d'épouser M^r. de Lauzun , qui de son côté ne seroit pas en sûreté , puisque les mêmes ennemis qui veulent détruire son élévation pourroient bien s'en prendre à sa vie. Il me répondit de ne point me met-

tre en peine de lui , qu'il m'assuroit qu'on ne lui feroit rien. Je lui dis : Quoi ! une affaire où vous avez consenti , qui est prête à s'exécuter , sur laquelle vous vous êtes laissé surprendre , & vous voudriez que je trouvasse après cela de la fûreté pour lui & pour moi ? Cela ne se peut point. Je me jettai une seconde fois à ses pieds , il se mit à genoux pour m'embrasser , nous demeurâmes trois quarts d'heure les joues l'une contre l'autre sans nous rien dire ; il pleuroit d'un côté , & moi je fondois en larmes de l'autre. Il me dit : Pourquoi m'avez-vous donné le temps de faire des réflexions ? Il falloit vous hâter. Je lui répondis : Hélas ! Sire , V. M. n'a jamais manqué de parole à personne du monde ; aurois-je pu croire qu'elle commenceroit par moi & par M^r. de Lauzun , dans une occasion où elle ne le peut faire que par une grande violence ? Je lui dis : Sire , si vous m'ôtez M^r. de Lauzun , je suis trop heureuse de mourir à vos pieds ; je n'ai jamais rien aimé que lui , il mérite si fort la tendresse que j'ai pour lui par la conduite qu'il a tenue avec moi , & par le fidele attachement qu'il a pour votre personne , que je demande la vie à V. M. , & la supplie de me laisser marier avec le plus honnête homme de son Royaume.

& celui qui vous aime de meilleur cœur. Son élévation me faisoit d'autant plus de plaisir, que je ne lui souhaitois de distinction que dans les occasions où il auroit été employé pour le service de V. M.; nous n'aurions eu, Sire, de dispute que celle de savoir lequel des deux vous aimeroit le plus tendrement; & vous voulez, Sire, me l'ôter? Je me mis à crier qu'il me tuât, que je lui pardonnerois ma mort plutôt que la séparation de tout ce que j'aimois au monde; qu'il me laissât vivre avec M^r. de Lauzun; qu'il ne pouvoit m'en séparer sans une grande dureté, & sans avoir à se reprocher devant Dieu de m'avoir fait une terrible violence. Dans ce moment-là j'entendis du bruit du côté de la porte de la Reine; je dis au Roi: A qui me sacrifiez-vous? Ne seroit-ce pas à M^r. le Prince? Seroit-il possible, lui dis-je, qu'après les obligations qu'il m'a, il voulût être spectateur de la plus vive douleur que j'aye jamais sentie? Si cela est, V. M. doit avoir horreur de son ingratitude; je lui ai sauvé la vie, il veut m'arracher la mienne par la séparation d'un homme qui n'a de défaut pour lui & pour tous ceux qui agissent aujourd'hui contre cette affaire, que celui de ne vouloir dépendre que de vous, &

de vous avoir uniquement pour maître. Le Roi me répondit : Ah , ma cousine , ne vous sâchez point ; l'obéissance que vous aurez pour moi dans une occasion aussi sensible que celle-ci l'est , me fera chercher les moyens d'adoucir votre douleur , par l'accord que je vous ferai de tout ce qui pourra vous faire plaisir. Je lui répondis : Rien ne m'en peut faire que mon mariage avec M^r. de Lauzun , & je ne fais pas , lui dis-je , ce que les Princes étrangers que vous avez cités diront de V. M. , d'avoir donné sa parole , & de voir qu'on lui en fait manquer. Il me dit que l'on croiroit que je m'étois engagée trop légèrement , qu'il m'avoit fait connoître le tort que je me faisois. Je lui répliquai : Ne vous y trompez pas , on y donnera une autre interprétation , & il sera désavantageux pour vos affaires d'avoir donné une parole à laquelle vous manquez. Je demande pardon à V. M. , lui dis-je , si je ne puis m'empêcher de lui dire que tout ceci seroit honteux pour elle ; je la supplie de se rendre aux raisons qui la regardent , & d'être touchée de mes larmes. Il éleva sa voix de manière qu'on lui entendit dire que les Rois devoient satisfaire le Public. Je lui dis : Je vois bien que vous vous y sacrifiez ; ceux qui vous font faire

ceci, se moqueront de vous. Il me répondit : Il est tard, vous n'avez plus rien à me dire, & je ne changerai pas de sentiment. Il m'embrassa & pleura. Je lui dis : Vous pleurez de compassion, vous êtes le maître de mon repos, vous avez pitié de moi, & vous n'avez pas la force de refuser aux autres le sacrifice que vous leur en faites. Ah ! Sire, V. M. me tue, & elle se fait à elle-même le plus grand tort du monde. Je sortis sans regarder personne, pour courir chez moi y pleurer sans spectateurs.

Un moment après que j'y fus arrivée, M^{rs}. de Montauzier, Créqui, Guitri, & M^r. de Lauzun entrèrent dans ma chambre. Lorsque je le vis, je me mis à crier de toute ma force que je ne me souciois plus de rien, que si je ne pouvois pas vivre avec lui, je voulois mourir. M^r. de Montauzier me dit : Le Roi nous a commandé d'amener M^r. de Lauzun pour vous remercier très-humblement de l'honneur que vous lui avez voulu faire, & pour vous dire de sa part qu'il est très-satisfait de vous & de lui; qu'il a remarqué dans votre douleur & dans la sienne une grande soumission pour ses ordres; que cela l'obligera à vous donner des marques de son amitié; qu'il auroit toujours pour vous la même considération qu'il a eue

jusqu'ici , & qu'il agiroit pour M^r. de
 Lauzun d'une maniere que j'aurois sujet
 d'être fort contente. Je ne lui avois ré-
 pondu jusques-là que par mes larmes , &
 dans cet endroit je dis à M^r. de Montau-
 zier : Il a beau faire , je ne ferai jamais
 satisfaite s'il ne me donne M^r. de Lauzun ;
 je ne puis trouver de repos séparée d'avec
 lui. Je me tournai devers lui , & lui dis :
 Et vous , comment pouvez-vous vous ac-
 commodier de mon état ? Et où trouverez-
 vous la force de soutenir le vôtre ? Il me
 dit d'un grand sens-froid : Si vous m'en
 croyez , vous irez demain dîner avec le
 Roi , pour le remercier d'avoir rompu
 une affaire de laquelle vous vous seriez
 repentie dans quatre jours. Je lui répon-
 dis : Je ne suivrai pas votre conseil , je
 veux pleurer toute ma vie , & j'espère
 qu'elle sera assez courte , parce que je ne
 puis soutenir long-temps ma douleur. Je
 dis à ces Messieurs : Vous voulez bien que
 je lui parle en particulier ; je le menai à
 ma ruelle , où je le vis pleurer avec beau-
 coup de plaisir : quoique je fusse persua-
 dée qu'il se soutenoit par la force de son
 esprit , je ne laissois pas d'être fâchée de lui
 trouver trop de courage ; il ne put jamais
 me dire un seul mot ; à la fin je lui dis :
 Quoi ! je ne vous verrai plus ? Si cela est ,

je mourrai de désespoir. Comme il ne me répondit que par des larmes, nous retournâmes trouver ces Messieurs auxquels je ne dis pas un seul mot. Lorsqu'ils furent sortis, je me mis au lit, où je restai vingt-quatre heures sans parler, & sans avoir presque aucune connoissance : quand on me nommoit M^r. de Lauzun, je disois, où est-il ? Et comme je ne voyois que ses amis particuliers, je leur recommandois d'avoir soin de lui. M^r. de Créquy me vint voir, & me dit que le Roi avoit résolu de me rendre visite ; je le fis supplier de la remettre au lendemain. Lorsqu'il fut arrivé, je le fis prier de ne laisser entrer personne avec lui, que M^{rs}. de Créquy & de Rochefort : lorsqu'il entra, je me mis à crier de toute ma force, il m'embrassa, & tint fort long-temps sa joue contre la mienne : je lui disois : Me pouvez-vous embrasser ? Vous faites comme les singes qui étouffent leurs enfans dans leurs caresses. Il me dit qu'il me prioit de me consoler, qu'il m'assuroit qu'il vivroit avec moi d'une manière que tous mes ennemis en feroient au désespoir, qu'il approuvoit & estimoit ce que j'avois voulu faire, & qu'il étoit fâché que les bruits qu'il m'avoit dit avoir couru l'eussent obligé d'en user comme il avoit

avoit fait. Je lui répondis que tout ce qui étoit dans le monde, & la vie même m'étoient indifférents ; que je ne voulois rien hors l'affaire en question ; que s'il ne me l'accordoit point, il auroit à répondre devant Dieu de m'avoir fait mourir. Il me dit qu'il feroit des actes admirables pour M^r. de Lauzun : je lui dis que j'en serois très-touchée ; mais que ce qu'il me disoit, & les biens qu'il me faisoit espérer, n'étoient que des paroles, & que les maux que je sentoie étoient réels & fort sensibles ; que les mêmes gens qui lui avoient fait rétracter sa parole, trouveroient bien le moyen de faire changer sa bonne volonté ; que pour moi je ne changerois jamais ; & que si je ne pouvois point lui parler incessamment de M^r. de Lauzun, je le suppliois de se souvenir que je n'approcherois jamais de lui, & que je ne le regarderois de ma vie que pour le lui demander comme un bien qu'il m'avoit ôté, & qu'il étoit obligé en conscience de me rendre. Je lui dis qu'on m'avoit assurée qu'il avoit dit que c'étoit une fantaisie qui m'avoit prise depuis trois jours, & qu'elle me passeroit de même. Il appella M^{rs}. de Créquy & de Rochefort pour leur dire que cela étoit inventé à plaisir. Lorsqu'il sortit, je lui dis que je le sup-

pliois d'être persuadé que le respect que j'avois pour lui , & la tendresse que j'avois pour M^r. de Lauzun , ne partiroyent jamais de mon cœur.

Le Roi m'envoya dire par M^r. de Créquy que la Reine me vouloit venir voir , & que je lui fisse savoir si la visite de Monsieur me feroit de la peine ; que s'il y venoit , il ne me parleroit de rien. Lorsqu'il vint , j'étois sur mon lit , il parla toujours de parfums , sur lesquels je n'avois rien à lui répondre. Ma belle-mere & ma sœur de Guise vouloient venir remplir un devoir extérieur , je ne voulus pas recevoir leur visite. J'envoyai prier M^e. de Montespan de me venir voir , je lui parlai pour qu'elle voulût bien se charger de représenter au Roi toutes les raisons que je lui avois déjà dites ; elle me répondit très-honnêtement qu'elle le feroit. M^e. la Duchesse de la Valliere étoit venue me voir pendant les trois premiers jours qu'on se réjouissoit du mariage de M^r. de Lauzun avec moi ; elle m'avoit dit que mon procédé étoit digne d'une grande Princesse , qu'elle y étoit sensible , & pour moi , & pour M^r. de Lauzun qui étoit de ses amis. Elle y revint lorsque l'affaire fut rompue , pour me dire que j'étois fort à plaindre , qu'après qu'une personne de ma qualité

avoit fait les pas que j'avois faits, & n'y avoit pas réussi, j'étois digne de pitié; que M^r. de Lauzun n'étoit pas à plaindre, parce que le Roi lui donneroit des dignités & du bien plus que je ne lui en aurois voulu donner; & que quand il ne se marieroit point, il n'en seroit que plus heureux. Ce discours me parut fort sot; ainsi je n'y fis aucune réponse. M^e. de Longueville, quoique personne très-habile, fit un conte qui déplut au Roi; elle disoit que si pour plaire au Roi, j'avois voulu épouser un homme qu'il aimoit, je devois chérir le fils de Monsieur Colbert pour lui en faire encore mieux ma cour. Mesdames de Sévigni & de la Fayette, & une autre personne, pour faire leur cour à M^e. de Longueville, avoient trouvé que c'étoit un bon mot, & disoient par-tout que ma conduite étoit à condamner. Le Roi dit à M^r. le Prince, qu'il faisoit un très-mauvais gré à Madame sa sœur de le mêler dans ses conversations. Elle vint pour me voir dans le temps que je ne voyois personne, je lui fis refuser la porte; quelques gens vouloient désapprouver mon procédé, & le Roi dit que j'avois très-bien fait, que M^e. de Longueville m'avoit désobligée dans son premier mouvement, que j'avois à son exem-

ple suivî les injures. J'avoue pourtant que je lui devois pardonner la douleur qu'elle avoit de ce que j'avois préféré M^r. de Lauzun à son fils.

Le lendemain que le Roi m'eut parlé pour rompre mon mariage, M^r. de Lauzun alla à six heures du matin chez M^r. Boucherat, pour le prier de me rapporter la donation que je lui avois faite du Duché de Montpensier & de la Souveraineté de Dombes : son déintéressement étoit si grand, qu'il ne voulut pas même recevoir cette marque de mon amitié. Il trouva que Guilloire y avoit été à minuit pour la retirer de ma part. Il ne m'en dit rien, & j'appris cette circonstance de gens à qui M^r. Boucherat l'avoit contée. Depuis le commencement jusqu'à la fin, il porta de grandes longueurs à dresser le contrat, quoiqu'il n'y eût qu'à y mettre que je donnois généralement tout mon bien sans en rien réserver. Après lui avoir dit & redit que c'étoit-là mon intention, il ne laissa pas de me venir redemander s'il ne me laisseroit pas la maîtresse de quelques terres, ou d'une somme d'argent pour en pouvoir disposer à ma mort. Je lui répondis que non, que je voulois tout remettre entre les mains de M^r. de Lauzun, qui donneroit lui-même ce qu'il trouveroit à

propos aux gens pour qui j'aurois eu de l'amitié, & aux domestiques qui m'auroient bien servie ; que j'étois assurée qu'il s'en acquitteroit avec plus de régularité que moi. Enfin, je lui déclarai que je voulois absolument lui donner tout ce que j'avois. Quoique j'eusse décidé & donné mes ordres de cette manière, & que je les eusse plusieurs fois répétés à M^r. Boucherat, il ne laissa pas d'envoyer un des gens de mon Conseil, pour me dire de sa part qu'il se croyoit obligé de m'avertir que je ne serois plus la maîtresse de rien quand je serois mariée, que j'y prisse garde, que je devois au moins me réserver quelque bien, quand ce ne seroit même que pour faire des dispositions pieuses. Je lui écrivis un billet par lequel je lui mandai que de me donner à M^r. de Lauzun, c'étoit lui faire un présent qui valoit mieux que tout mon bien : que je voulois absolument qu'il en fût le maître ; qu'à l'égard des dispositions pieuses, que c'étoit le meilleur service que je pusse rendre aux pauvres, parce que si j'étois libérale envers eux, M^r. de Lauzun leur seroit prodigue ; que je savois qu'à un cœur fait comme le sien il y avoit plutôt à craindre le trop que le trop peu, & que je ne serois jamais mieux la maîtresse de mon bien que

lorsque je lui aurois tout donné ; que je le priois de dresser mon contrat sur ce pied-là.

Je fus quelques jours à recevoir bien du monde ; & comme je ne dormois , ne buvois , ni ne mangeois presque point , je devins fort maigre : toutes les fois que j'étois seule , ou que quelque ami particulier de Mr. de Lauzun entroit , je me mettois à pleurer d'une manière digne de compassion ; quelquefois je me consolais , & me disois à moi-même qu'à tous les événements de la vie , il y avoit du remède , hors à la mort ; qu'il falloit donc me conserver , que ma soumission & celle de Mr. de Lauzun pourroit toucher le Roi , lorsqu'il seroit disculpé dans le Public du bruit que nos ennemis y avoient établi , qu'il m'avoit sacrifiée pour récompenser son favori ; que la douleur que je sentoais , & celle que toute la France m'avoit vue , étoit une marque visible que c'étoit moi seule qui avois voulu cette affaire. Ces réflexions ne me consolèrent point ; elles m'ôtèrent seulement la pensée de vouloir mourir , par l'espérance dont je me flattois que le Roi m'accorderoit une seconde fois ce qu'il avoit déjà consenti une première. Jamais douleur n'a été pareille à la mienne , il n'y a que Dieu seul qui l'ai pu com-

prendre, personne du monde ne sauroit avoir rien senti de si douloureux; & comme il vouloit me faire revenir à lui par tout ce qu'il y avoit de plus pénible, toutes les circonstances de mon affaire se tournerent d'une maniere que je ne pouvois regarder cela que comme un coup de la Providence sur moi, & ce fut aussi de ce côté-là que je voulus me fixer. Il n'étois pas encore temps, je n'avois pas assez souffert. M^e. d'Epernon la Carmélite m'écrivit une lettre pour me demander de mes nouvelles. Je lui fis une réponse qu'elle avoit gardée, & que je lui ai redemandée depuis quelque temps, afin de voir ce que je lui avois mandé; ainsi j'ai cru qu'il seroit aussi bon d'en mettre ici la copie que d'en parler seulement, parce que cela ne représenteroit pas au naturel l'état dans lequel j'étois.

Copie de la Réponse à Madame d'Epernon.

Je suis partie deux fois de ce lieu, pour vous aller dire que j'avois résolu de me marier. J'étois persuadée que vous ne désapprouveriez pas que je fisse une action à laquelle il n'y alloit ni de mon honneur, ni de ma conscience, & où il n'y avoit

que l'ambition de blessée; elle m'a si long-temps possédée, & elle m'a si maltraitée, que j'avois résolu de l'abandonner pour chercher mon repos. Je le trouvois dans la condition que j'avois choisie, par le mérite de la personne dont tous ses ennemis ne peuvent disconvenir. S'il avoit été connu de vous, je suis fort assurée qu'il vous auroit plu; il a la meilleure ame du monde, & le cœur le plus noble, il a su toucher le mien. Le Roi avoit consenti que je l'épousasse, après avoir fait tout son possible pour m'en détourner, sur l'attention qu'il fit combien ma résolution étoit forte & prise de long-temps; il avoit eu pitié de ma faiblesse, l'affaire avoit été jusqu'au point d'être faite, elle est finie de la maniere que vous voyez. Jugez par-là de ma juste douleur, & priez Dieu qu'il me console. Vous pouvez juger de l'état où je suis, & par combien d'endroits je suis blessée; je me recommande à vos bonnes prieres, & à celles de la mere Agnès. Fîrai vous voir le plutôt que je pourrai; dites-lui que je suis contente au dernier point de la maniere avec laquelle le Maréchal de Bellefonds en a usé pour moi, je lui en serai obligée toute ma vie; je suis au désespoir d'avoir raison de ne devoir pas être de même pour Mad. d'Epernon.

J'écrivis cette lettre dans les premières vingt-quatre heures de mon affliction, & c'est pour cela même que j'ai eu la curiosité de la vouloir voir, pour savoir ce que j'avois mandé dans un moment où je ne savois presque pas ce que je faisois. M^e. d'Epernon envoya savoir comment je me portois, & me demander si j'aurois agréable qu'elle me vînt voir ; je crois que je lui répondis qu'oui. Lorsqu'elle me rendit sa visite, elle me dit que je lui faisois pitié. Je ne lui répondis rien, & je suis persuadée que j'avois raison d'en avoir usé ainsi : c'étoit la femme du monde que j'avois la plus servie, & dans des occasions & des temps où elle n'avoit trouvé que moi d'amie ; cependant elle m'avoit désobligée d'une manière étrange ; elle n'avoit gardé aucune mesure, cela avoit été porté dans un tel excès, que si j'avois pu être sensible pour une autre affaire que la mienne, j'aurois été vivement touchée de son ingratitude. Les personnes qui m'ont manqué dans cette occasion me reviennent souvent à l'esprit, & j'ai besoin de me servir du précepte de l'Evangile pour les regarder d'un sang froid ; & la plupart du temps si je les laisse dans une espèce d'indifférence, c'est parce que je suis assez occupée de M^r. de Lauzun,

pour oublier le bien & le mal qu'on m'a fait ; je ne sens dans mon cœur , à proprement parler , que son état & ses souffrances.

M^r. de Lauzun m'envoya dire qu'il falloit que j'allasse à la Cour , que je faisois mal de me tenir si long-temps éloignée du Roi. J'avois jusques-là raisonné d'une autre maniere , je croyois qu'il étoit plus respectueux de ne me montrer pas devant lui , que ma douleur lui reprocheroit ce qu'il avoit fait contre moi : je lui avois dit dans les premiers mouvements , que je m'en irois pour ne remettre jamais le pied à la Cour ; il m'avoit fort exhortée de ne le pas faire. Après avoir bien contesté , je pris la résolution d'aller aux Tuileries la veille de Noël : j'y arrivai comme le Roi étoit à la messe. Quand la Reine en fut revenue , elle me demanda comment je me portois. Lorsque je passai par l'endroit où le Roi m'avoit parlé , le souvenir de ce que j'avois appris dans cet endroit-là me saisit tellement le cœur , que je faillis à tomber. Comme nous eûmes joint le Roi dans la galerie , au second tour de la promenade que je fis avec lui , je me mis à pleurer d'une telle façon , que je fus contrainte de me mettre à une fenêtre , afin de ne pas donner la Comédie aux spec-

tateurs. Après que le Roi eut fini son tour , il revint tout seul droit à moi pour me dire : Je suis plus fâché que je ne faurois vous le dire ; votre état me fait une grande peine ; je vois bien , me dit-il , que c'est moi qui suis cause de vos larmes , je ne les condamne point , je trouve que vous avez raison de pleurer. Il me dit : Je ne fais que vous dire ; je vis avec plaisir qu'il alloit presque pleurer aussi-bien que moi. Comme je me trouve quelquefois trop sensible sur ce que j'écris , cela me fait oublier de placer quelques événements dans leur place ; ainsi je n'ai pas marqué que lorsque le Roi me fit l'honneur de me venir voir , je lui avois demandé de quelle maniere il desiroit que je vécut avec M^r. de Lauzun ; qu'il me donneroit un mortel déplaisir s'il me défendoit de le voir ; que je ne laisserois pas cependant d'exécuter ses ordres là-dessus ; que je ne pourrois plus avoir de commerce qu'avec ses amis , parce que tous les miens m'avoient désobligée dans cette affaire ; que s'il y avoit quelque démarche dans ma conduite qui lui pût déplaire , ou qui dût nuire à M^r. de Lauzun , il me fît l'honneur de me prescrire ce que j'avois à faire ; qu'il me trouveroit une grande obéissance sur tout ce qu'il m'ordonneroit. Il me répondit :

Je ne vous défends point de le voir, il ne doit jamais oublier l'honneur que vous lui avez voulu faire, il seroit à blâmer s'il n'en avoit une grande reconnoissance, & s'il n'avoit toute sa vie un fidele attachement pour vous. Vous ne pouvez, me dit-il, mieux faire que de prendre ses avis dans toutes les affaires que vous aurez; vous ne sauriez, ajouta-t-il, prendre conseil d'un plus habile & d'un plus honnête homme que lui; je ne saurois mieux vous expliquer mes intentions que par ce discours. Je lui dis : Sire, puisque V. M. ne désapprouve pas que je le regarde comme mon premier ami, je suis trop heureuse, je n'aurai d'autre commerce qu'avec ses parents, & ses amis seront les miens : sur-tout, Sire, ne changez point là-dessus comme vous avez fait sur notre affaire. Je suis très-fâchée, lui dis-je, de vous faire ce reproche; V. M. ne sauroit condamner cette crainte, si elle veut bien se souvenir de l'état où les affaires ont été, & de celui où je les vois aujourd'hui.

Pour revenir à la galerie où j'ai commencé cette digression, le Roi me dit, comme il s'alloit mettre à table : Votre santé ne vous permet-elle pas de venir demain avec nous à Versailles ? Je lui répondis que je n'étois pas en état de le

pouvoir suivre. Je fondois en larmes lorsque je traversai son appartement, parce qu'il n'y avoit personne ; je vis dans la salle des Gardes quelques Officiers qui pleuroient lorsqu'ils me virent passer ; & lorsque j'arrivai au Luxembourg, il fallut me délayer & me jeter sur un lit, je ne pouvois plus me soutenir. M^r. de Lauzun vint le soir me rendre une visite, il étoit très-ajusté, & entra dans ma chambre avec un air fort gai. Comme je n'avois avec moi que la Maréchale de Créquy & mes Filles, je me mis à crier lorsque je le vis, & mes larmes redoublèrent si fort, que l'on crut que j'allois étouffer. Il fit tout ce qu'il put pour soutenir sa mine gaye, la force lui manqua, il ne put pas retenir quelques larmes : nous allâmes causer à une fenêtre, j'avoue que j'étois ravie de le voir. Lorsque la cruauté que l'on venoit d'avoir pour nous me passoit dans la tête, je devenois comme morte : je lui disois que tout ce qui étoit dans la vie changeoit, que peut-être le Roi auroit pitié de moi, & qu'il me permettroit de l'épouser. Il me disoit : Quoi ! pouvez-vous croire ni penser à cela ? il faut se persuader qu'il ne changera jamais de sentiment. Nous fûmes bien deux heures à causer. Lorsqu'il

s'en alla , je recommençai à pleurer plus violemment que je n'avois fait, je n'eus pas la force d'aller à la Messe de minuit , je ne me trouvois pas assez tranquille pour pouvoir faire mes Dévotions. Il m'exhorta beaucoup à vouloir prendre quelque quiétude ; il me faisoit des sermons sur l'abus du monde , qu'il falloit s'en détacher , que je ferois bien de me tourner du côté de Dieu , de me confesser , & de communier dans l'intention de lui demander la grace de me faire profiter de ce qui venoit de m'arriver. Comme il me trouvoit insensible à ce qu'il me disoit , & que je me laissois aller à ma douleur , il me dit qu'il ne reviendrait plus chez moi si je continuois à m'affliger ; que si je voulois qu'il y vînt tous les jours , je devois cesser de pleurer. J'allai passer les Fêtes de Noël dans des Couvents ; j'allai aux Carmélites de la rue du Bouloir , auxquelles je me plaignis de la maniere dont la Reine avoit agi dans mon affaire. Elles me parurent beaucoup honteuses , & ne savoient que me répondre ; elles me disoient qu'elles en étoient au désespoir , & elles me firent de très-grandes amitiés. Deux jours après , je pris le deuil d'un enfant de M^r. l'Electeur de Baviere , personne ne s'en étoit avisé , & je ne le fis que pour n'avoir pas

de couleur après moi. J'allai aux Tuileries attendre Leurs Majestés, qui revinrent de Versailles; le Roi me fit quelques honnêtetés, la Reine en vouloit faire de même; ils me demanderent de qui j'avois pris le deuil, je leur répondis que j'étois amie & parente de M^r. de Baviere.

Comme le premier jour de l'an, le Roi devoit aller aux Jésuites de la rue St. Antoine, je me rendis aux Tuileries pour y accompagner la Reine; j'arrivai dans le moment qu'on s'alloit mettre à table, le Roi me demanda si j'avois diné, je lui répondis qu'oui. Comme les violons commencerent à jouer, je m'en allai avec M^e. de Rambures dans la chambre de la Reine, afin de ne les point entendre. Je n'y fus pas entrée, que je vis venir M^r. de Lauzun & M^r. de Guitri; je pouffai la porte, & me mis à pleurer. M^e. de Rambures lui fit une priere pour une personne qui avoit une affaire contre un de mes amis. Je dis tout haut : Je ne crois pas que M^r. de Lauzun veuille se charger d'une affaire pour laquelle j'aurois un intérêt opposé, il me dit que j'avois raison. Mes larmes redoublerent, & je me mis à fuir de peur que l'on ne me vît pleurer. Il me suivit, & me dit : Si vous continuez ainsi cette vie, je ne me trouverai jamais aux endroits

où vous serez, & je demeurerai enfermé dans ma chambre. Il n'eut pas achevé de me dire cela, que les larmes lui vinrent aux yeux, de maniere qu'il fut obligé de s'en aller de son côté, & de me laisser seule. Lorsque le Roi revint de dîner, je fis tout mon possible pour ne plus pleurer, les larmes m'étoient devenues si familières, que je n'étois pas un moment sans en verser, & toutes les fois que je voyois M^r. de Lauzun, je ne pouvois m'empêcher de crier.

Dans ce temps-là St. Gelais, qui avoit été fille de la Reine, & qui s'étoit faite Carmélite, étoit morte dans le couvent de la rue du Bouloir. Afin que cela n'empêchât pas la Reine d'y aller, on ne lui avoit pas dit la maladie dont elle étoit morte. Le Roi l'apprit, il pria la Reine de n'y plus aller. Il n'étoit pas possible d'excuser une faute de cette nature ; la Reine y menoit souvent M^r. le Dauphin, il avoit été dans le hasard de prendre la petite-vérole. Je ne fus pas fort fâchée qu'elles eussent eu cette mortification, parce qu'on m'avoit dit que pour faire leur cour à Madame de Guise, elles avoient agi contre moi dans mon affaire, quoiqu'elles m'eussent bien fait des amitiés, & qu'elles eussent même con-

damné ce que la Reine avoit fait.

Il y eut tout l'hyver des ballets, je n'en manquai pas un, afin de suivre la Reine pour faire mon devoir avec plus d'éclat, parce qu'elle ne m'y avoit pas obligée. Je me mettois à côté de sa chaise avec mes coëffes baissées, afin de mieux pleurer; je n'avois point d'autre application que celle d'y attendre M^r. de Lauzun qui y venoit ordinairement dans le temps qu'ils alloient finir; il se mettoit dans une loge vis-à-vis l'endroit où j'étois. Voilà comme étoient faits mes plaisirs, je n'en trouvois à rien où il n'étoit pas, j'étois bien-aise lorsque je lui pouvois parler; & comme il me faisoit la guerre sur mes larmes, & qu'il me menaçoit de ne me plus approcher, si je pleurois davantage, l'envie que j'avois de le voir, & la crainte de lui déplaire avoient un si grand pouvoir sur moi, que je n'osois pleurer devant lui. Le Roi proposa d'aller passer trois jours à Vincennes, où il y auroit bal & comédie les soirs qu'on iroit à la chasse, qu'on feroit dans les grands ajustements le premier jour, le lendemain les habits de chasse, & le troisieme en masques. Cette sorte d'habillement occupa beaucoup toutes les Dames & tous les Messieurs. Je suppliai très-humblement le Roi de me

dispenser d'y aller, que je n'étois pas en état de goûter ces divertissements. Il me dit qu'il vouloit absolument que j'y allasse, & qu'il me défendoit d'aller à Eu, où je lui avois dit que j'irois passer tout le temps que dureroient ces plaisirs. M^r. de Lauzun vint chez moi pour me faire prendre la résolution de suivre les intentions du Roi; il me dit qu'il falloit que j'y parusse plus ajustée que les autres Dames, que l'on remarquoit que je me négligeois, que je devois faire comme j'avois accoutumé auparavant notre affaire. Je lui répondis qu'autrefois j'avois eu quelque envie de plaire à un petit homme, qu'on ne vouloit plus que je songeasse à lui. Il me dit là-dessus : A propos, l'on m'a fait entendre que vous avez tenu de si jolis discours au Roi sur cet homme, si vous vouliez me les apprendre, vous me feriez un très-grand plaisir; quoique je ne sois pas persuadé que tout ce que vous lui avez conté soit vrai, je ne laisserois pas d'être bien-aïse de vous en ouïr faire la relation. Il me tint mille discours badins & agréables là-dessus, qui me faisoient oublier ma douleur, & qui me la renouvelloient lorsque je ne fus plus avec lui, & je pensois au déplaisir que je devois avoir de ne pouvoir pas-

fer tout ma vie avec une personne qui avoit plus de mérite & plus d'agrément que qui que ce soit que j'eusse jamais vu, & un cœur bien au-dessus des autres gens. Comme je faisois toujours ce qu'il desiroit, j'y allai, & je fis comme les Dames qui avoient de la joie, & je n'en avois que celle de le voir derriere tout le monde, où il se mettoit avec des habits si négligés, que je ne pus m'empêcher de lui dire que j'avois été fâchée de l'air crasseux avec lequel il avoit paru; que ceux qui l'avoient vu comme cela, auroient condamné mon goût; que pour me faire honneur, je le priois de se décrasser. Il se mit à rire, & me dit que rien ne convenoit mieux à son état que de ne songer à s'habiller que contre le froid. Je dansois une courante avec le Duc de Villeroi, il me prit une telle envie de pleurer, que je demurai tout court au milieu de la salle. Le Roi se leva pour me venir chercher, il mit son chapeau devant moi, afin que tout le monde ne pût pas voir mes larmes; il dit tout haut : Ma cousine a des vapeurs. M^r. de Lauzun voulut faire semblant de n'en rien voir, il parut cependant si embarrassé de mon état, que tout le monde le remarqua. Afin de faire comme les autres, le jour qu'on se masqua, il se

montra un moment habillé en pèlerin, & s'en alla sans se faire connoître. Après qu'il eut quitté cette sorte d'habit, il vint auprès de Madame de Crussol qui étoit auprès de moi, je le vis derrière elle, & je causai beaucoup avec lui. Les Ministres conseillèrent au Roi d'écrire une lettre à tous les Ambassadeurs qu'il avoit dans tous les pays étrangers, pour leur donner part des raisons qu'il avoit eues de rompre mon affaire. Celui qui la proposa, quoiqu'il y fût mettre des honnêtetés pour M^r. de Lauzun, ne laissa pas de voir qu'elle lui seroit défavantageuse, & ce n'étoit qu'à cette intention qu'elle fut envoyée, quoique celle du Roi ne fût que très-bonne. Dans les premiers jours que l'on me vit, des gens curieux me demandèrent s'il y avoit long-temps que j'avois cette affaire dans la tête. Je répondis : Du voyage de Flandre, & qu'au Câtelet j'avois pris ma dernière résolution; je disois cela, parce que la Hilliere m'avoit dit que M^r. de Lauzun avoit conté à quelqu'un qu'il ne s'étoit apperçu de mes intentions qu'au Câtelet; ainsi je voulois me conformer à sa réponse, quoiqu'il y eût plus long-temps que je m'y étois déterminée.

Il arriva une terrible aventure chez

Monsieur le Prince. M^e. sa femme avoit toujours été méprisée depuis la mort de M^r. le Cardinal de Richelieu; les mauvais traitements qu'on lui faisoit redoublèrent après le mariage de Monsieur le Duc, elle étoit réduite à ne voir personne. Un jour un garçon, qui avoit été son valet-de-pied, à qui elle avoit accoutumé de faire quelques largeesses, entra dans sa chambre pour lui demander de l'argent; sa demande fut accompagnée de manieres qui firent croire qu'il avoit envie d'en prendre ou de s'en faire donner. Un Gentilhomme qui sortoit d'être Page de M^r. le Duc, se querella avec l'autre, soit qu'il le regardât comme un voleur, ou qu'il fût fâché qu'il manquât de respect à M^e. la Princesse; l'on n'en fut pas la raison: ils mirent l'épée à la main l'un contre l'autre, M^e. la Princesse les voulut séparer, & elle reçut un coup d'épée. Le bruit que cela fit attira du monde, le valet-de-pied & le Gentilhomme se fauverent. L'Abbé Lâiné, sur l'avis qu'on avoit donné que le premier s'étoit sauvé dans le Luxembourg, me vint demander permission de le laisser prendre, il ne s'y trouva point, & il fut pris dans la Ville. On lui fit son procès; & lorsque Madame la Princesse fut guérie, M^r. le Prince la fit conduire

à Châteauroux qui est une de ses maisons. Elle y a été gardée très-long-temps en prison , & à présent on lui donne seulement la liberté de se promener dans la cour , toujours gardée par des gens que M^r. le Prince tient auprès d'elle. M^r. le Duc fut accusé d'avoir conseillé à M^r. le Prince le traitement que recevoit Madame sa mere : il étoit bien-aîsé , à ce que l'on disoit , d'avoir trouvé un prétexte de la mettre dans un lieu où elle feroit moins de dépense que dans le monde.

Guilloire avoit retiré , comme j'ai déjà dit , la donation des mains de M^r. Boucherat sans mon ordre , & avoit témoigné de la joie de la rupture de mon affaire , & continuoit de tenir une conduite qui m'étoit désagréable. Je proposai plusieurs fois à Monsieur de Lauzun s'il ne trouveroit pas à propos que je le misse dehors. Comme j'ai déjà dit , le Roi avoit approuvé que je le consultasse sur toutes mes affaires , souvent il me répondit que j'avois raison de m'en vouloir défaire , & d'autres fois il avoit la délicatesse de ne pouvoir consentir qu'un homme fût chassé de chez moi à cause de lui ; il me disoit qu'il ne vouloit pas être l'auteur de la perte de quelqu'un. Je lui dis que lorsque je l'avois pris , je m'étois

engagée de lui donner une récompense, que je la lui donneroie, & qu'il n'auroit pas raison de se plaindre que je lui eusse fait aucune injustice. Il dit que ce que je propofois étoit raisonnable, & qu'il seroit injuste s'il s'opposoit plus long-temps à me laisser défaire d'un homme qui me déplaisoit; que cela lui faisoit oublier ce qu'il m'avoit dit sur la répugnance qu'il avoit eue d'être une occasion de la perte de quelqu'un; que je ferois bien de parler de cette affaire à M^r. de Montauzier pour prendre son avis si je m'en déferois, & pour régler la récompense que je pourrois lui donner. Je lui en parlai; dans le commencement M^r. de Montauzier me dit que Guilloire lui avoit toujours paru un bon homme, qu'il ne pouvoit me conseiller, & quelques jours après il me dit qu'il l'avoit trouvé un peu tracassier, qu'il croyoit que je ferois bien de le renvoyer.

Tous les gens que j'avois auprès de moi crurent que le Roi me défendrait de voir M^r. de Lauzun après avoir rompu mon affaire, & que M^e. de Nogent ne viendrait plus au Luxembourg comme elle avoit accoutumé. Ainsi ils étoient bien surpris de voir que je ne changeois point de conduite. Segrais, qui avoit toujours

affectionné l'affaire de M^r. de Longueville, redoubla son espérance, & s'imaginoit que je changerois de résolution, & qu'au-lieu d'épouser M^r. de Lauzun, je ne ferois pas de difficulté de me marier avec l'autre. St. Germain, qui étoit mon Maître-d'Hôtel, s'étoit lié avec M^e. d'Epernon, M^e. de Rambures étoit dans leurs intérêts. Ainsi toutes les personnes qui étoient de cette caballe, alloient informer M^e. de Puisieux de leurs intentions, & prenoient de ses leçons. Brays, dont j'ai parlé dans mes Mémoires, arriva le soir de la rupture de mon affaire, il prit le parti d'un homme sage; quoiqu'il eût été très-fâché que j'eusse épousé M^r. de Lauzun, il ne s'ouvrit à personne, & s'il a agi, ç'a été fort secretement. M^r. l'Archevêque de Paris, qui étoit Perefixe, mourut; le Roi remplit cette place du plus digne sujet de son Royaume, qui étoit M^r. l'Archevêque de Rouen, de la Maison de Chanvalon; c'est un homme d'un profond savoir.

La Cour partit le premier jour de Carême pour aller à Versailles; il y avoit eu un bal aux Tuileries, où Mesdames de Montespan & de la Valliere n'avoient point paru. L'on en démêla la raison le jour qu'on s'en alla. La dernière, mécon-

tente

rente de l'autre alla se jeter dans le Couvent des filles de Ste. Marie de Chaillot; le Roi y envoya M^r. de Lauzun & M^r. Colbert; le dernier la ramena avec lui. Le Roi & M^e. de Montespan ne cesserent point de pleurer dans le carrosse, j'en fis de même, quoique pour une raison bien différente. Quand M^e. de la Valiere fut arrivée, les larmes finirent; tout le monde avoit approuvé ce qu'elle avoit fait, & on disoit qu'elle en avoit usé sottement de revenir, qu'elle devoit demeurer, ou au moins prendre quelques mesures; elle revint comme elle s'en étoit allée. Bien des gens disoient que, quoique le Roi eût pleuré, il auroit été très-aise de s'en défaire dès ce temps-là : l'on parla bien différemment de cette retraite, des motifs & des gens que l'on accusoit de la lui avoir conseillée. Cette affaire m'étoit indifférente, je ne m'attachai point à en vouloir apprendre les particularités, outre que dans ces sortes d'affaires chacun dit son sentiment & fait son raisonnement à sa mode, sans presque jamais dire ni trouver les véritables raisons.

Comme nous fûmes retournés à St. Germain, M^r. l'Archevêque de Paris me vint voir, il avoit toujours été de mes amis, & l'étoit extrêmement de M^r. de Lauzun;

il me parloit souvent de la part qu'il avoit prise à notre malheur. Dans cette visite sans songer à rien, il me dit : Guilloire n'est donc plus à vous ? Je lui répondis que je ne l'avois pas encore renvoyé. Il me répliqua qu'il admiroit ma patience de l'avoir gardé après ce qu'il me venoit de faire. Je lui dis que je ne savois pas qu'il m'eût rien fait de nouveau. Il me répondit : Je croyois que M^r. de Lauzun vous eût informée de ce qu'il m'étoit venu dire. Je lui dis qu'au contraire il avoit des délicatesses là-dessus qui me faisoient pitié. Un jour il approuvoit que je m'en défisse, & le lendemain il m'exhortoit de le garder, & ne vouloit pas être l'auteur de la perte d'un homme. Il me dit : Il faut que M^r. de Lauzun ait un bon cœur. Cela me donna de la curiosité, je le priai de m'expliquer ce qu'il vouloit me dire. Il me répondit : Vous connoissez Mafaumini, puisque c'est un Gentilhomme du Comté d'Eu ; il vint me dire que Guilloire & Segrais l'avoient prié de les mener chez moi ; comme il n'y avoit pas long-temps, me dit-il, que j'étois Archevêque, je crus qu'ils vouloient me faire un compliment, ainsi je lui répondis que ce seroit quand il voudroit : il vint le lendemain avec eux, je reçus leur visite dans mon lit.

Après qu'ils m'eurent fait leurs complimens, Guilloire me dit : Vous avez toujours eu tant de bonté pour Mademoiselle, & pris tant d'intérêt à tout ce qui la regarde, que je crois que vous voudrez bien continuer de lui dire vos sentimens dans une occasion qui est fort pressante par l'état pitoyable où elle est. Je lui répondis qu'il s'étoit passé des affaires désagréables pour vous, & qu'il me sembloit qu'on ne parloit plus de rien. Alors Guilloire me répondit : Ah ! Monseigneur, que dites-vous ? Elle est plus entêtée de M^r. de Lauzun qu'elle ne l'a jamais été ; ce seroit, me dit-il, une œuvre digne de vous d'empêcher qu'elle ne vît plus cet homme. L'Archevêque continua à me dire qu'il avoit répondu que c'étoit au Roi à ordonner ce qu'il trouveroit à propos, & non pas à lui ; que là-dessus Guilloire avoit repris qu'il le croyoit obligé en conscience d'y mettre ordre ; qu'il lui avoit répliqué : Vous qui êtes auprès de Mademoiselle, pourquoi ne lui dites-vous point tous les cas de conscience que vous me faites imaginer ? Que là-dessus Segrais, pour suppléer à la mémoire de Guilloire, avoit dit : Il y auroit, Monseigneur, un expédient, qui seroit d'envoyer M^r. de Lauzun Ambassadeur en Espagne ou en Angleterre, ou

bien commander les troupes dans quelques Provinces ; qu'il lui avoit répondu qu'il étoit mon très-humble serviteur en tout ce qui dépendroit de lui ; & que si je lui faisois l'honneur de le consulter sur ma conscience , il me donneroit ses avis avec plus de facilité que personne du monde ; que c'étoit son métier ; que pour ce qui regardoit ma conduite , il étoit persuadé que je n'avois besoin du secours de personne , parce que j'en savois plus que ceux à qui je demanderois conseil ; qu'à l'égard du Roi , il ne se méloit point de lui donner de semblables avis ; que M^r. de Lauzun étoit de ses amis ; qu'il seroit très-fâché de lui rendre de mauvais offices ; qu'il ne vouloit pas juger de leurs intentions ; mais qu'il ne pouvoit pas s'empêcher de leur dire qu'ils portoient leur zele un peu trop loin : qu'ils allerent chez le Confesseur du Roi , parce qu'ils ne trouverent pas leur compte avec lui ; qu'ils lui tinrent les mêmes discours ; qu'un moment après leur conversation le Pere Ferrier l'étoit venu trouver pour lui dire qu'il en alloit parler au Roi & à M^r. de Lauzun , afin qu'on démêlât l'intention de ces deux M^{rs}. ; que de son côté il en avoit usé de même ; qu'il avoit été avertir M^r. de Lauzun , & dire au Roi la conduite & le

zele de ces deux personnages ; que le Roi les avoit extrêmement condamnés ; qu'il ne doutoit point que je ne les chassasse, & que c'étoit pour cela même qu'il avoit été surpris que je ne l'eusse pas fait. Je lui dis : Vous avez raison de me blâmer de ne les avoir pas mis hors de chez moi ; j'ai sujet de me plaindre de M^r. de Lauzun de ne m'avoir pas avertie. Voilà , lui dis-je , la premiere nouvelle que j'en ai apprise. J'écrivis à Guilloire de dire à Ségrais de se retirer, que j'étois mécontente de lui. Le lendemain ils allerent tous deux chez M^r. de Paris lui dire qu'il les avoit perdus. Ségrais lui dit : Il n'y a encore que moi de chassé, M^r. Guilloire le fera bientôt : il leur répondit qu'ils avoient parlé à d'autres gens qu'à lui. Il m'écrivit un billet pour me prier de ne le pas nommer. La premiere fois que je vis M^r. de Lauzun , après avoir su cette honnête conduite , je lui reprochai de m'avoir caché cette affaire ; il me répondit qu'il n'aimoit point à faire du mal , qu'ainsi il n'avoit pas voulu perdre ces M^{rs}. ; que s'il avoit contribué à les faire chasser, l'on diroit dans le monde qu'il faisoit le maître chez moi , & qu'il y vouloit tout gouverner. Je lui dis : Plût à Dieu que vous le voulussiez faire ! je le

souhaiterois avec passion , & mes affaires en iroient mieux. Vous voudriez donc , me dit-il , que je chasse vos vieux domestiques , & je n'en aurois pas la force ; il est vrai que les deux dont il est question vous ont traitée un peu cavalièrement ; le Pere Ferrier vous en pourra dire des nouvelles si vous voulez l'envoyer chercher. Il me dit : Vous voyez bien à présent les raisons pour lesquelles je n'osois venir chez vous que rarement & en bonne compagnie. M^r. de Montauzier , qui s'étoit mis dans la tête de servir Ségrais , pria M^r. de Paris de me dire qu'il ne lui avoit point parlé , que c'étoit Guilloire qui avoit tout fait. Je dis à M^r. de Lauzun qu'ils étoient également coupables , que Guilloire avoit peu d'esprit , qu'il n'avoit jamais inventé ce dessein , que l'autre l'avoit projeté , & le lui avoit fait exécuter , que je ne garderois ni l'un ni l'autre , que je le conjurois de songer à me trouver un homme pour mettre à la place de Guilloire. Il me dit qu'il s'en informeroit , puisque je lui en donnois la commission. Deux jours après , je lui demandai s'il m'avoit trouvé quelqu'un ; il me dit : L'on m'en a nommé deux ou trois , & ce sont des hommes qui ont eu des attachements avec des gens qui ne vous sont

pas agréables ; ainsi après avoir examiné celui qui vous feroit le plus propre , j'ai jetté les yeux sur Rollinde : je ne le connois , me dit il , que pour l'avoir vu travailler dans une affaire que M^r. de Roquelaure avoit eue autrefois avec sa Maison ; qu'il l'avoit accommodée avec tant d'équité , qu'il l'en avoit toujours estimé ; qu'il y avoit quelque temps qu'il avoit prié M^r. de Roquelaure de trouver bon qu'il examinât les affaires qu'il avoit eues avec M^r. son frere ; qu'il les avoit réglées avec beaucoup d'habileté ; que c'étoit un très-honnête homme , qui prendroit un grand soin de mes affaires , & que je ne pouvois les commettre entre les mains de personne qui eût plus de capacité ni un si grand savoir-faire que lui ; qu'il étoit persuadé que M^r. de Roquelaure feroit bien-aise de me le donner lorsque je lui demanderois. Je lui répondis qu'il me feroit plaisir ; que c'étoit justement l'homme qu'il me falloit ; que j'avois toujours aimé M^r. de Roquelaure ; que j'étois ravie de le prendre de sa main. Guilloire quelques jours après me dit : Je fais que M^r. de Lauzun vous veut donner Rollinde ; c'est un très-honnête homme , qui est très-habile ; vous ferez bien , me dit-il , de le mettre à la place de Loffandie-

re. Le lendemain il alla trouver Pertuis qu'il savoit être des amis de M^r. de Lauzun, pour voir s'il ne pourroit point l'obliger de me parler pour lui. Quoiqu'il fît semblant de le dissimuler, il voyoit bien que je prenois Rollinde pour le mettre à sa place : jamais homme n'a fait tant de bassesses, & n'a été si souple pour conserver l'emploi qu'il avoit chez moi ; quoi qu'il pût faire, je ne le voulus pas garder. Le lendemain de Pâques, Pertuis vint de la part de M^r. de Lauzun, me dire que le Roi lui avoit fait l'honneur de lui donner le Gouvernement de Berry, qui venoit de vaquer par la mort de M^r. de... il me manda aussi que M^r. de Roquelaure étoit à St. Germain, que je l'envoyasse chercher pour lui demander Rollinde. Il vint chez moi comme je sortois de table ; je lui dis qu'il avoit un homme dont j'avois oui-dire beaucoup de bien pour sa probité & sa capacité, que j'avois un extrême besoin d'avoir quelqu'un qui fût rétablir mes affaires, parce qu'elles étoient en grand désordre par les mal-habiles gens qui me les avoient faites, que je le priois de me le donner. Il me fit un discours d'une heure, auquel je ne compris rien ; comme je le connoissois grand discoureur sur la plus petite affaire, je le pres-

fai tant qu'il me promit de me l'amener le lendemain, sans dire pourtant qu'il me le donneroit. Le soir je trouvai M^r. de Lauzun chez la Reine, à qui je fis mon compliment sur le Gouvernement que le Roi venoit de lui donner; je m'approchai de lui, & lui dis tout bas : Je ne ferai jamais contente de ce que le Roi fait, que lorsqu'il m'aura donnée à vous; jusques-là, dis-je, je me trouverai insensible à toutes vos élévations. Il me répondit que mon souhait étoit trop obligeant, qu'il n'y pouvoit répondre que par une prostration à mes genoux, & qu'il n'étoit pas dans un endroit pour l'oser faire, qu'il me prioit pourtant d'être sensible à la bonté avec laquelle le Roi lui avoit donné ce Gouvernement.

M^r. de Roquelaure m'amena Rollinde, ainsi qu'il me l'avoit promis; je le fis demeurer avec moi, je lui parlai longtemps, & je fus fort contente de lui. Je le dis le lendemain à Monsieur de Lauzun, avec qui j'eus une longue conversation chez la Reine : il me dit qu'il avoit parlé au Roi, qu'il m'avoit conseillé de prendre Rollinde, qu'il avoit approuvé ce choix. Cela me fit un sensible plaisir, parce que j'ai toujours eu une extrême crainte de lui déplaire en quoi

que ce fût. Beloi régla le payement de Guilloire, auquel je fis donner il s'en alla, ce qui donna un sensible déplaisir à mes gens qui ne s'étoient raillés avec lui que depuis mon affaire. Sœur Anne Marie Jesus, Carmélite, me parla de raccommoder M^e. de Longueville avec moi, je ne voulus pas l'écouter; je le dis à M^r. de Lauzun, qui me dit que je n'avois pas bien fait, que je n'avois aucun sujet d'être fâchée contre elle, parce qu'elle n'avoit condamné ce que j'avois voulu faire que par l'amitié qu'elle avoit pour moi; qu'il desiroit avec passion que je fusse bien avec elle, afin que cela lui donnât occasion de voir M^r. de Longueville; qu'il avoit toujours été de ses amis, qu'il étoit fâché de ce que depuis mon affaire il ne lui parloit plus; qu'il ne l'avoit point trompé; au contraire, qu'un jour M^r. de Longueville voulut lui parler du dessein qu'il avoit de se marier avec moi, qu'il avoit été dans un horrible embarras, qu'il n'en étoit sorti que par l'arrivée d'un homme qui les avoit séparés; que sans cela il croyoit qu'il n'auroit pas eu la force de lui répondre sur une affaire à laquelle il étoit plus intéressé que lui; pour éviter de se trouver seul avec lui, il avoit donné ordre à son valet de laisser entrer tout le

monde ; qu'un homme étoit arrivé dans le moment que M^r. de Longueville lui alloit déclarer ses intentions ; que jamais temps ne lui avoit paru si long que celui qu'il avoit passé seul avec lui, parce qu'il avoit une répugnance naturelle à ne vouloir tromper personne. Il y eut un jubilé à Pâques : Sœur Anne-Marie m'écrivit un billet pour me proposer une seconde fois de me raccommo^der avec M^c. de Longueville ; je lui fis réponse que je le voulois bien, que je la priois de lui dire qu'elle ne me parlât de rien, parce que la matière m'étoit trop sensible. Il étoit parlé dans ma lettre du Roi, & il y avoit des endroits bien tendres pour M^r. de Lauzun, je la lui montrai devant que de l'envoyer, il la trouva très-bien : je la fis voir au Roi, afin qu'il vît ce que je disois de M^r. de Lauzun. Je me servis du prétexte que je ne voulois pas me réconcilier sans savoir s'il le trouveroit bon, & je n'agissois cependant ainsi que pour lui faire connoître que je n'avois pas changé de sentiment, ni diminué d'amitié pour Monsieur de Lauzun. J'allai le lendemain de Pâques à Paris ; je mis pied à terre au grand couvent des Carmélites ; Madame de Longueville y entra d'un côté, & moi de l'autre, nous nous embras-

âmes. Elle me dit : C'est de très-bonne foi que je vous dis que je n'ai jamais eu intention de vous désobliger, & je suis très-fâchée, me dit-elle, de ce que j'ai fait; nous nous mîmes à changer de discours. Après une assez longue conversation, nous nous séparâmes les meilleures amies du monde. Je lui dis que je m'étois fort repentie d'avoir refusé la première proposition que Sœur Marie m'avoit faite de me raccommoder, que j'en disois ma coulpe, que je pouvois l'affirmer qu'une personne qui n'avoit pas l'honneur d'être connue d'elle m'avoit fort blâmée, & m'avoit extrêmement pressée de me réconcilier avec elle. Elle répondit avec des manières fort honnêtes : Je lui suis bien obligée : depuis ce temps-là nous avons bien vécu ensemble : c'est une femme d'une grande piété & d'un mérite extraordinaire. Lorsque j'arrivai à Versailles, je dis à M^r. de Longueville chez la Reine, je vis hier M^e. votre mere; il me répondit qu'il en étoit très-aise : M^r. de Lauzun vint se mêler dans notre conversation, & ils se raccommoderent si bien, que M^r. de Longueville dit à Pertuis de le mener dîner avec lui, & ils y allerent ensemble. Après que j'eus rendu compte au Roi de ma réconciliation avec M^e. de Longue-

ville, il témoigna à M^r. le Prince qu'il trouvoit à redire qu'il eût discontinué de me voir. Ainsi il me vint rendre visite; Monsieur le Duc & Madame la Duchesse en firent de même, & pas un d'eux ne me dit rien sur ce qui s'étoit passé. Monsieur de Lauzun me pressoit tous les jours de me raccommoder avec tout le monde, il me disoit que je devois mettre tous les ressentiments aux pieds de Notre Seigneur, & le remercier des graces qu'il m'avoit faites lorsqu'il avoit rompu cette affaire, de laquelle je me ferois repentie. Je voyois bien qu'il me disoit cela pour me faire parler, afin de connoître l'état où j'étois pour lui. Je fus malade pendant huit jours à Paris : M^r. de Lauzun avoit soin d'envoyer tous les jours savoir de mes nouvelles; j'étois touchée & non contente de cette régularité, j'eusse été bien-aise qu'il y fût venu lui-même.

L'on partit pour aller faire un voyage en Flandres; quoique je ne fusse pas bien guérie, je ne laissai pas de suivre, je me trouvai fort mal à Chantilly; les pieds, les mains & les joues m'enflerent; mon Médecin me disoit toujours que ce n'étoit rien, que toute mon indisposition venoit de chagrin & d'une mélancolie noire. Il

n'eut pas beaucoup de peine à me le persuader ; l'état où j'avois été, celui où je me trouvois , auroient dérégulé une fanté plus forte que la mienne, il n'y aura personne qui ne le croye lorsqu'il pensera à tout ce que j'ai souffert. M^r. de Lauzun parut extrêmement inquiet de mon mal ; & quoiqu'il ne voulût pas me faire connaître sa peine de peur de m'affliger, je ne laissai pas de m'en appercevoir.

Nous séjournâmes à Chantilly, où il arriva un tragique accident. Un Maître-d'hôtel, qui avoit paru & qui étoit en réputation d'être un homme très-sage, se tua, parce que M^r. le Prince s'étoit fâché d'un service qui n'étoit pas arrivé à temps pour le souper du Roi.

Le lendemain nous allâmes coucher à Liancourt ; lorsque j'y arrivai, je m'allai coucher. Le Roi le lendemain dans le carrosse me demanda comment je me portois ; & il me dit qu'il avoit vu le soir M^c. de Nogent qui pleuroit, qu'il en avoit demandé la raison à M^{lle}. d'Elbœuf, qu'elle lui avoit répondu qu'on venoit de lui dire que j'étois hydropique, que je ne vivrois pas six mois. Je lui répondis que cela ne m'affligeoit point, que je savois bien d'où venoit mon mal.

Lorsque je renvoyai Guilloire, Mon-

fleur me dit à table : Guilloire n'est plus à vous, vous avez pris Rollinde ; je lui dis qu'oui. Il me répliqua : Vous avez aussi renvoyé Segrais, voilà bien des gens hors de chez vous ; Guilloire, me dit-il, est un honnête homme. Je lui dis : L'on fait chez soi ce que l'on veut. Le Roi se mit à sourire, il voyoit bien que Monsieur vouloit parler, & que je lui avois coupé court. Le lendemain Monsieur ne se rebuta point de ce que je lui avois dit, il recommença à me parler, & me dit : Vous n'avez donc plus votre Confesseur ? Je lui dis qu'il étoit allé à son Abbaye ; c'est-à-dire, me dit-il, comme les chiens qu'on fouette ; je répondis que je croyois qu'il étoit obligé en conscience d'y demeurer. Le Roi dit : Quand un Moine est hors de son couvent, il perd la tramontane, & ne fait plus ce qu'il fait ; il veut se mêler des affaires du monde ; si ma cousine l'a renvoyé chez lui, elle a bien fait. Le Roi fit taire Monsieur par cette petite reprise ; j'avoue qu'il me fit un sensible plaisir, parce que tout le monde connut qu'il approuvoit que je me défiisse des gens qui m'avoient desservié dans l'affaire de M^r. de Lauzun, & qu'en même-temps il trouvoit bon que je prisse ceux qu'il me donnoit. M^r. & M^e. de Verneuil étoient

venus à Chantilly faire leur cour au Roi & à la Reine. Elle vint causer avec moi, & me parla de l'envie qu'elle avoit que M^r. de Verneuil donnât son Gouvernement de Languedoc à M^r. de Lauzun, qui donneroit le sien à M^r. le Duc de Sully son fils avec quelque autre récompense ; que M^r. de Verneuil étoit vieux, ne pouvoit plus voyager, & feroit bien heureux de pouvoir remplir la place d'un aussi honnête homme que M^r. de Lauzun, qu'elle avoit beaucoup d'estime & d'amitié pour lui. Je la remerciai extrêmement de tout ce qu'elle me disoit là-dessus. Je comprenois qu'elle ne m'avoit tenu ce discours que pour me faire plaisir. Le lendemain nous ne fîmes pas plutôt dans le carrosse, que Monsieur dit : J'ai oublié de demander à M^e. de Verneuil s'il est vrai, comme le bruit en court, que son mari veut rendre le Gouvernement de Languedoc : personne ne répondit rien. Il s'adressa à moi, & me dit : C'est un beau Gouvernement, votre pere l'avoit. Le Roi dit : Il l'a eu parce qu'il se l'étoit fait donner pendant la Régence ; dans un autre temps, je ne le lui aurois pas accordé. Monsieur parla encore sans nommer M^r. de Lauzun, & l'on vit bien que c'étoit de lui qu'il vouloit parler. Le Roi répondit bien

obligamment pour lui , quoiqu'il ne le nommât pas non plus que Monsieur. Je fais bien que je fus fort satisfaite de sa réponse , & elle fit plaisir à Monsieur de Lauzun.

Mon mal diminua dans la route ; s'il eût continué , je m'en serois allée à Eu. Nous allâmes droit à Dunkerque , où le Roi occupoit son infanterie à des fortifications nouvelles qu'il y faisoit faire. M^r. de Duras la commandoit ; lorsque l'on passa à Montreuil , M^r. de Louvois rendit compte au Roi de l'état des troupes , & lui dit que la brigade des Gardes-du-Corps la plus foible & la moins bonne , étoit celle de St. Germain-Beaupré. M^r. de Lauzun se fâcha contre lui , & le menaça de le faire casser. Il vint se jeter à mes pieds pour me supplier de vouloir lui parler pour lui ; je lui écrivis un billet pour le prier d'en avoir pitié , il fit ce que je desirois , & il me supplia très-humblement de ne lui plus faire de pareilles recommandations , parce qu'il me devoit obéir , & faire tout ce que je lui commanderois ; que peut-être le Roi auroit raison de trouver mauvais qu'il agît d'une certaine manière. Je lui répondis que je ne m'engagerois plus pour ce qui regarderoit le service du Roi , & particulièrement sa Com-

pagmie. La cavalerie qui montoit la garde devant la Maison du Roi, se mettoit en escadron vis-à-vis de mes fenêtres; lorsque c'étoit la compagnie de M^r. de Lauzun, j'étois fort soigneuse de le regarder. Un jour je reprochai à Baraille qu'il ne venoit pas me faire sa cour, comme les autres Officiers; un Samedi matin il vint avec une mine riante, je crus qu'il vouloit me parler, je l'appellai dans mon cabinet. Je fus surprise d'entendre dire à ce garçon, qui étoit toujours d'un grand sens froid: M^r. de Lauzun a un habit neuf aujourd'hui, il n'eut jamais si bonne mine; quoique son habit soit uni, il est d'un bon air, & sur-tout un ruban de couleur de rose à sa cravate qui m'a paru charmant; il doit monter à cheval pour une revue; j'ai cru vous en devoir donner avis, parce que vous ne seriez pas fâchée de voir qu'il n'a pas méchante mine à cheval. J'ai voulu lui dire ce matin que je venois vous faire cette relation, il m'a dit que j'étois un fou; vous verrez tantôt si je n'ai pas raison. Le plaisir & la bonne amitié avec laquelle il me parloit, me touchèrent sensiblement. Je m'en allai chez la Reine pour lui proposer d'aller à cette revue: elle me dit qu'elle n'iroit point, je la trouvai fort opiniâtre dans cette résolu-

tion. Je m'avisai de conseiller à M^e. Colbert, qui étoit arrivée la veille, d'aller voir M^r. de Chevreuse son gendre à la tête des Chevaux-légers, qu'elle devoit dire à la Reine d'aller à la revue. Je me tourmentai tant, que la Reine se déterminà à y aller, & j'eus le plaisir de voir ce ruban, qui me fit demeurer d'accord que Baraille avoit eu raison de me vanter l'air de l'habit, & de remarquer celui du ruban ; je lui fis signe que j'étois de son goût.

Comme la Duchesse d'Yorck étoit morte, & qu'il avoit couru un bruit que je m'allois marier avec le Duc d'Yorck, M^r. de Lauzun vint un soir chez moi ; j'entrai dans mon cabinet, il me dit : Je viens vous dire que si vous voulez épouser Monsieur le Duc d'Yorck, je supplierai le Roi de m'envoyer dès demain en Angleterre pour négocier ce mariage. Je ne souhaite rien tant au monde, me dit-il, que votre grandeur, & je ne serai jamais content que vous n'ayiez raison de le devoir être. Je ne suis propre, ajouta-t-il, qu'à vous rendre de médiocres services, je serois un ingrat & un fort malhonnête homme si je négligeois une occasion comme celle-là. Il me supplia de lui dire mes sentiments sincèrement, & d'être persuadée qu'il exécuteroit mes or-

dres avec beaucoup de fidélité ; que je lui disse ce que je pensois là-dessus. Je lui répondis : Ce que je pense ? Rien qu'à vous, lui dis-je, & je ne suis occupée au monde qu'à chercher un moment pour parler au Roi, & pour lui dire qu'après tout ce qui s'est passé & tout ce qu'on a vu de moi, il ne doit pas craindre que le Public & les particuliers puissent croire qu'il m'ait sacrifiée s'il me permettoit de vous épouser ; je suis persuadée qu'il sera touché de ce que je lui dirai. Voilà, Monsieur, encore une fois, lui dis-je, ce que je pense. Il se jeta à mes pieds, & y demeura long-temps sans me rien dire : je fus tentée de le relever. Après avoir surmonté cette envie, je me retirai en un coin de mon cabinet, il demeura au milieu, & se tint toujours à genoux. Il me dit : Voilà où je voudrois passer ma vie pour reconnoître ce que vous venez de me dire, & je ne suis pas assez heureux pour cela ; je ne dois songer à rien de tout ce que peut faire le Roi, ainsi je n'ai rien que la mort à souhaiter. Je me mis à pleurer, il se releva, & s'en alla.

M^r. Colbert, l'Ambassadeur en Angleterre, me vint voir ; il me dit, que lorsque mon affaire avec M^r. de Lauzun s'étoit rompue, le Roi & toutes les person-

nes de qualité d'Anglererre en avoient été fâchés par l'estime qu'on faisoit de lui ; que le Roi d'Angleterre lui avoit dit : Il faut que je fasse bien du cas de M^r. de Lauzun, & que je sois bien persuadé de son mérite, de n'être pas fâché que Mademoiselle l'ait préféré à moi ; qu'il sentoît qu'il auroit été au désespoir si j'avois épousé quelque autre personne ; que pour lui il en avoit été fort aise. M^r. le Duc de Buckingham, qui étoit de ses amis, vint voir le Roi. Il me dit, que si je voulois faire agir le Roi d'Angleterre, il s'estimeroit fort heureux de me pouvoir faire quelque plaisir : je lui dis que je ne voulois avoir d'obligation qu'au Roi.

Lorsque les travaux de Dunkerque furent finis, on alla travailler à Tournai & à Ath. M^r. de Lauzun m'envoya dire un matin qu'il s'en alloit à Bruxelles ; je répondis à Pertuis, qui m'étoit venu demander de sa part si j'avois quelque ordre à lui donner, & qu'il me demandoit pardon s'il ne venoit pas prendre congé de moi, que je le priois de ne point partir sans me voir : cependant il s'en alla sans que je le visse. Monsieur eut envie d'aller à Enguien voir un des plus beaux jardins du monde, j'eus la même curio-

sité que lui. Comme nous y arrivâmes, M^r. de Lauzun & Guitri y passèrent à leur retour de Bruxelles dans le carrosse de Valentinois qui n'avoit pas de livrées ; ainsi je crois que personne ne les vit que moi. Le Comte de Charni m'y vint voir, Monsieur lui fit mille amitiés. Nous étions tellement entêtés de la beauté de ce jardin, qu'après en avoir parlé comme d'un miracle , tout le monde eut envie d'y aller ; les Ministres y allerent, & en revinrent enchantés. Le Roi y vouloit aller ; les Espagnols eurent la malhonnêteté de faire mettre une garnison dans la Ville & dans le château ; cela l'empêcha d'y aller. Le soir que je fus de retour d'Enguien, je vis M^r. de Lauzun chez la Reine ; il me conta son voyage de Flandres, je lui reprochai d'être parti sans me dire adieu ; je voulois me fâcher contre lui, & tout aussitôt que je le voyois, je n'avois plus la force de me mettre en colere. Je lui dis qu'il étoit tout comme le jardin d'Enguien, qu'il enchantoit les gens toutes les fois qu'on le regardoit, qu'on ne pouvoit ni en imiter la beauté ni la connoître ; j'étois en disposition de le gronder, il m'en ôta l'envie par des manieres que je ne pouvois concevoir, & que je ne saurois dépeindre, tant il les a singulieres.

A propos de ce voyage , devant que notre affaire fût rompue , il me disoit que pendant la paix il iroit visiter les places de Flandres & de Hollande ; que cela lui pourroit être utile dans la guerre ; & comme il m'entretenoit , que quand il y feroit , pour qu'on ne pût pas blâmer le choix que j'avois fait de lui , il feroit obligé d'y agir d'une maniere toute extraordinaire ; que s'il y étoit tué , l'on diroit : Mademoiselle avoit raison de l'estimer. Toutes les fois que je pensois à cela & à sa séparation pour ce voyage de Hollande , je me mettois à pleurer , & bien souvent il me répétoit le même discours , afin d'avoir le plaisir de me voir attendrie. Comme il m'avoit extrêmement entretenue qu'il ne se soucioit plus des plaisirs , & qu'il y avoit fort long-temps qu'il n'avoit eu aucun entêtement , je lui dis un jour par hasard que j'avois bien su de ses nouvelles , & que l'indifférence laquelle il m'avoit voulu persuader qu'il avoit pour toutes les Dames n'étoit pas vraie. Il me répondit : Ce sont des chapitres qu'il ne vous feroit pas honnête de traiter. Je voudrois , me dit-il , que tout le monde se déchaînât contre moi , qu'on vous apprît toutes mes faiblesses , mes biffareries & mes inégalités , afin que vous

puissiez vous dégôûter & rompre l'affaire, ou être en état de n'avoir rien à apprendre de nouveau ; & lorsque vous voudriez vous fâcher, je puisse vous dire : L'on vous avoit avertie, pourquoi avez-vous voulu de moi ? Je vous dis ceci, me disoit-il, parce que je sais que dans votre colere vous ne manquerez jamais de vous mettre sur la différence de votre qualité à la mienne, sur quoi je n'aurois rien à répondre. Je lui dis : Pardonnez-moi si je m'avise de vous faire quelques reproches là-dessus, je vous permets de me dire : Si j'étois Roi ou Empereur, je ne vous aurois pas épousée, parce que vous avez quarante-trois ans ; ainsi nous demeurons quittes l'un de l'autre. Il me disoit : Lorsqu'on vous viendra faire un conte de moi, vous ne me nommerez pas les gens qui vous auront parlé, cette résolution durera deux jours ; lorsque vous aurez boudé deux fois vingt-quatre heures, & que j'en aurai été bien inquiet, vous me direz le nom de celui ou de celle qui aura été assez charitable pour me vouloir brouiller avec vous ; nous nous raccommoderons aisément, & serons bien ensemble jusqu'à une nouvelle relation ; & c'est pour cela même que je desirerois qu'on voulût vous dire dès à présent toutes mes méchantes qualités.

finés. Il se mit après cela à se dépeindre comme un homme chagrin, colere & emporté. Je lui répondis : Je suis toute faite comme vous ; ainsi je crois que nous nous battons souvent, & que nous nous raccommoderons de même. Voilà de quoi nous nous entretenions pendant les trois jours que nous attendions le moment d'aller épouser.

Le Roi résolut d'aller visiter les fortifications de Charleroi. Comme je m'en allois souper la veille du jour que l'on devoit partir, je vis M^r. de Lauzun sur la porte de la chambre du Roi, qui s'approcha de moi pour me dire : Avez-vous quelque ordre à me donner ? Il me répéta trois ou quatre fois le même discours, que je crus être une plaisanterie, je passai sans lui rien dire. Le lendemain dans le carrosse, le Roi dit : M^r. de Lauzun & Guitri m'ont demandé congé d'aller en Hollande. Monsieur lui répondit : Pourquoi sont-ils revenus de Bruxelles & d'Anvers sans y aller ? Le Roi dit : Je n'en fais rien, ils ne seront pas long-temps dans ce voyage, parce que M^r. de Lauzun doit entrer en quartier. Ce fut alors que je vis que le congé de M^r. de Lauzun étoit sérieux. Le soir en arrivant à Binche, où l'on alla coucher, je vis la Compagnie de Lauzun en

garde devant la porte du Roi; & comme Baraille n'y parut point, j'envoyai savoir où il étoit; l'on me vint dire que depuis quatre jours il étoit parti du camp, qu'on ne savoit où il étoit allé, qu'il avoit dit qu'il avoit encore une affaire pressée à Paris, qu'il s'en étoit allé en poste afin d'être plutôt de retour. J'envoyai dire à la Hilliere de me venir parler: je lui contai comme M^r. de Lauzun avoit pris congé de moi par manière de badinage, que ce voyage me mettoit en peine, que je croyois qu'il y avoit quelque mystère. Nous trouvâmes Charleroi en assez bon état, quoiqu'il ne fût pas encore achevé. La Reine alla se promener à Faraine, maison du Comte de Buquoi: le jardin, quoique moins beau que celui d'Enguien, me parut extrêmement propre & bien ordonné. A notre retour, la Reine passa à un Couvent de Cordeliers; comme ils avoient oui-dire qu'elle aimoit les Saluts, lorsqu'elle arriva à l'Eglise à midi, ils dirent Complies, & ensuite le Salut. Je leur dis, mes Peres, vous avez dit Vêpres de bonne heure. Ils me répondirent qu'ils ne les avoient pas commencées, qu'ils avoient dit Complies & le Salut, afin de ne pas ennuyer la Reine. Le lendemain nous passâmes à Marieumont, qui est une maison de plaisance du

Roi d'Espagne, que la Reine d'Hongrie, sœur de Charles V, a fait bâtir; c'est un lieu où l'Infante Isabelle se plaisoit extrêmement; & quoiqu'elle soit à 9 lieues de Bruxelles, elle y venoit souvent prendre l'air; il y doit être très-bon, parce que la maison est bâtie sur la hauteur. C'est un petit château de pierres blanches, dont la cour est irrégulière; le dedans est fort logeable par de petites pièces de plain-pied avec des terrasses, des parterres, & de grands buis qui représentent différentes figures de bêtes, de gens & de carrosses. Quoique cela soit extraordinaire & peu en usage, je ne laissai pas d'y trouver une espèce de beauté qui fait plaisir à voir. Nous allâmes coucher à Binche; l'on parla d'aller le lendemain à Mons entendre chanter la Messe aux Chanoinesses; Mesdames de Montespan & de la Vallière y vouloient aller; & lorsque j'en eus demandé la permission au Roi, elles changerent de sentiment. Le Roi me dit que je devois faire écrire au Duc d'Arscot par Courtin qui étoit de ses amis, pour lui dire que la Maréchale d'Humieres iroit à Mons, que je serois dans son carrosse comme une personne inconnue. Il me dit qu'il falloit attendre sa réponse, qu'il pourroit bien me refuser la porte, que son voyage

de Charleroi avoit tellement épouvanté les Espagnols, qu'ils avoient fait porter toute la nuit passée de l'infanterie en croupe pour la jeter dans la Ville. Le Duc d'Arscot manda que j'étois la maîtresse, & qu'il me traiteroit en inconnue, puisque je le souhaitois.

Je partis le lendemain dans le carrosse de la Maréchale d'Humieres, je menai avec moi les Duchesses de Créquy & de Chevreuse, la Marquise de Thianges, les Comtesses de Nogent & de St. Aignan : dans un autre carrosse étoient Châtillon, Milanon, Câtillon, & du Cambout, qui étoient les quatre filles que j'avois dans ce temps-là; celles de la Reine étoient dans le leur avec leur gouvernante. M^{rs}. de Bouillon, Longueville, & beaucoup d'autres gens de qualité, vinrent avec moi; M^r. de Guise suivit; & comme je ne le voyois point, il fut fort embarrassé toute la journée. J'avois dit au Roi que j'irois dîner avec lui à une lieue de Mons : la Maréchale d'Humieres nous dit qu'il y avoit un Couvent de Filles de Ste. Marie, dans lequel je trouverois des Françaises; qu'il y avoit même une Religieuse du Couvent de la rue St. Jacques de Paris, que je ferois bien d'y aller dîner. Je répondois que si j'avois su cela, j'y aurois envoyé

mes Officiers. La Duchesse de Créquy & M^e. de Thianges dirent qu'il y avoit plaisir de manger mal le matin pour en mieux souper le soir. La Maréchale d'Humieres répondit : Je crois que j'y trouverai quelques Officiers à moi qui ne nous laisseront pas mourir de faim ; ils y sont venus, dit-elle , par hasard ; quoiqu'elle voulût faire comprendre qu'elle avoit pensé à me donner à dîner, quelque air mystérieux que pût avoir son discours, personne ne compta sur son repas. Lorsque nous arrivâmes à l'Eglise, le Duc d'Arscot vint au-devant de Madame la Maréchale d'Humieres, accompagné de quantité de gens de qualité qui avoient leurs régiments en garnison dans la place ; il la prit par la main, & la mena dans le Chœur, & lui montra une place où il y avoit un grand drap de pied & des carreaux. Il lui dit : Voilà où se mettent les Rois ; je pris ma course, & m'en allai à l'autre bout du Chœur : j'oubliai que je devois être inconnue, je pris un seul carreau qui y étoit, je n'en laissai point aux autres Dames qui vinrent se mettre autour de moi. M^r. le Duc d'Arscot demanda s'il m'oseroit parler : Je dis qu'il le pouvoit. Il s'approcha de moi, & me dit que lorsque la Reine sauroit que j'avois été dans ses Etats, &

que l'on ne m'y auroit pas rendu ce qui m'étoit dû, elle feroit fort fâchée, & que le Gouverneur de Flandres le blâmeroit de m'avoir obéi, qu'il n'osoit rien faire contre mes ordres. Il me demanda si je trouverois bon que sa femme me vînt voir, je lui répondis qu'elle me feroit plaisir. Lorsqu'elle arriva, elle salua la Maréchale d'Humieres & les autres Dames, & finit par moi : c'est une Espagnole qui a été nourrie Dame du Palais, âgée & point belle. Les Chanoinesses vinrent les unes après les autres; M^{lle}. d'Epinoi, que je connoissois, me vint saluer, & M^{lle}. de Nanteuil dont j'ai fort ouï parler au Marquis d'Escars, qui l'avoit voulu épouser dans le temps qu'il étoit en Flandres avec M^r. le Prince. Comme la foule étoit grande, la Maréchale d'Humieres dit à M^r. le Duc d'Arscot de vouloir faire ranger le monde. Il lui répondit qu'il avoit cru qu'il étoit plus respectueux de ne pas mener ses Gardes avec lui, il les envoya chercher. L'habit des Chanoinesses est très-beau; il y en a de trois âges, d'anciennes, de jeunes, & d'enfants de 5. à 6 ans : il y en avoit deux âgées de sept ans, qui étoient très-jolies, & qui vouloient me suivre, tant elles avoient pris de l'amitié pour moi; l'une étoit fille du

Marquis de Richebourg, frere du Prince d'Epinoi, & l'autre du Prince de....; je voulois les mettre dans ma poche pour les porter à la Cour de France; ainsi elles ne vouloient plus me quitter. Toutes les Chanoinesses vieilles & jeunes sont des personnes de la premiere qualité; elles ont un habit & un air très-majestueux, lorsqu'elles font l'Office. Après que la Messe fut finie, nous allâmes aux Filles de Ste. Marie. La Duchesse d'Arscot pressa extrêmement M^e. la Maréchale d'Humieres d'aller dîner chez elle, son mari dit qu'il serviroit de guide. Elle la refusa: il vint nous conduire à cheval à la portiere de notre carrosse. Comme les Filles de Ste. Marie sont dans une place, nous y trouvâmes la plus grande partie des troupes qui étoient en bataille; les Officiers saluerent la Maréchale d'Humieres, & le Comte de Bertin, frere du Duc de Bournonville, étoit à la tête. Cette infanterie parut méchante, il y avoit beaucoup de jeunes Espagnols nouvellement venus & mal vêtus: comme j'étois accoutumée à voir de beaux hommes dans l'armée du Roi, ces soldats me parurent de plus mauvaise mine.

Nous entrâmes dans le Couvent; le Duc d'Arscot me demanda si je trouvois

bon que sa femme me vînt voir l'après-dînée, je lui dis qu'elle le pouvoit. Pendant que nous entendions la Messe, les Filles de Ste. Marie avoient envoyé dire à M^e. la Maréchale d'Humieres qu'elles n'oseroient la laisser entrer dans leur Couvent; M^r. d'Arscot qui entendit ce compliment, leur envoya dire que j'avois le même pouvoir à Mons qu'à Paris, que les personnes de ma qualité portoient leurs privileges par-tout où elles alloient. Comme nous fûmes dans le Couvent, M^e. de Thianges fut curieuse de s'informer si les Officiers de la Maréchale d'Humieres avoient préparé un bon dîner; il se trouva malheureusement qu'ils n'y étoient point venus : elle ne laissa pas de nous donner un léger repas, qui réjouit la compagnie par tout ce que M^e. de Thianges dit à la Maréchale d'Humieres. M^e. la Duchesse d'Arscot me vint voir dans le Couvent; les Religieuses disoient entr'elles : Il faut que Mademoiselle soit une grande Dame, puisque M^e. la Gouvernante lui vient rendre visite, & qu'elle est assise dans un fauteuil, & elle sur un petit siege. Tout le Chapitre des Chanoinesses vint en corps avec les habits d'Eglise, elles me saluerent l'une après l'autre; l'ancienne me fit un compliment pour me re-

mercier de l'honneur que je leur avois fait, & me dirent qu'elles en chargeroient leur registre pour servir d'un titre glorieux à leur Chapitre : elles parurent être bien sensibles aux louanges que je leur donnois. Le Duc d'Arscot me vint voir au parloir, il me présenta tous les Officiers qu'il avoit avec lui ; je demandai au frere du Prince de Bournonville de ses nouvelles, & je lui en dis de celles du Duc que j'ai déjà dit avoir été Gouverneur de Paris. Je dis à M^r. le Duc d'Arscot, que j'avois trouvé son jardin d'Enguien le plus beau du monde : sa femme me parla extrêmement de la Reine, & me dit qu'elle avoit l'honneur d'en être connue. Le Duc d'Arscot vint m'accompagner jusques hors les portes. Je lui avois dit, lorsque j'entrai dans la Ville, que je le priois de prendre des précautions pour que les valets François, & d'autres gens qui m'avoient voulu suivre, ne fissent quelques désordres ; il me répondit bien honnêtement qu'il ne pouvoit rien arriver où j'étois.

Le soir je rendis compte au Roi de tout ce que je viens d'écrire ; il me dit : J'arrivois dans le camp lorsque vous êtes sortie : J'ai entendu, me dit-il, tirer le canon ; j'ai jugé que le Gouverneur vous avoit traitée en inconnue jusqu'à ce que vous

ayiez été hors de la ville. J'ai dit : Voilà ma cousine qui sort de Mons, le Gouverneur a fait le personnage d'un habile homme, il l'a traitée dans la place comme une inconnue parce qu'elle le vouloit ; & lorsqu'elle n'a plus été en état de lui défendre de ne pas rendre des honneurs, il lui en a voulu faire. Il le loua extrêmement, & trouva que je m'étois bien conduite avec lui. Je fis les compliments de la Duchesse d'Arscot sa femme à la Reine : j'informai le Roi du nombre des troupes qui étoient dans Mons ; il me dit le lendemain que ma revue étoit juste, que j'avois deviné à cent hommes près la force de la garnison, qu'il avoit été surpris lorsqu'on lui en avoit donné un contrôle : je n'avois cependant compté que les premiers rangs, lorsque j'avois passé, & j'avois fait ma supputation sur la force dont je les avois trouvés par le front & la hauteur.

Comme Monsieur de Lauzun devoit entrer en quartier le premier de Juillet, & qu'il n'étoit pas encore arrivé, cela me mit en inquiétude : la Hilliere, que j'envoyai chercher, me dit qu'il commençoit à croire qu'il ne reviendrait pas sitôt, parce que devant son départ il avoit commandé les gens qui devoient entrer

en service, & qu'il lui avoit ordonné de mettre Châtillon chez la Reine; que je lui avois parlé de le faire servir, qu'il falloit faire ce que je desirois. Charôt me dit qu'il étoit en peine de ne pas voir arriver son camarade. Comme chacun faisoit son raisonnement à sa maniere, & qu'on cherchoit à deviner son absence, j'en étois dans un grand chagrin, & je me souviens que comme je revenois de la promenade avec la Reine, je vis avec un très-grand plaisir le valet de Guitri qui étoit allé avec eux; ainsi j'étois entre la crainte & l'espérance qu'ils fussent revenus. Je trouvai bien des gens, & beaucoup d'Officiers chez le Roi, qui vinrent me dire les uns après les autres que M^r. de Lauzun étoit arrivé: cette sorte de soin me donna bien de la joie; j'étois très-aise que tout le monde fût persuadé que je m'intéressois à tout ce qui le regardoit autant que je l'eusse jamais fait. Je ne le vis point ce jour-là. Le lendemain Dimanche, j'allai chez la Reine devant le lever du Roi, pour l'accompagner à la messe; je le trouvai dans l'anti-chambre, je m'approchai de lui pour lui dire que j'étois bien-aise de son retour. Il me demanda si c'étoit tout de bon que je lui faisois ce compliment. Je lui répondis que

non, & passai fort vite, parce que je devois aller à Notre-Dame de Tongres avec la Reine, où elle devoit faire ses dévotions ce jour-là qui étoit la fête de la Visitation de la Vierge. Le lendemain Pertuis me demanda si je dînerois chez moi, que M^r. de Lauzun l'avoit chargé de s'en informer, parce qu'il avoit envie de me venir voir. Je lui dis que je quitterois avec plaisir le diner de la Reine pour ne bouger de chez moi. Il y vint; je voulus lui reprocher d'être parti sans me dire adieu; je n'eus pas la force de lui témoigner du chagrin, parce que j'étois ravie de le voir. Sa visite fut courte, aussi-bien que notre conversation, parce qu'il avoit amené du monde avec lui.

L'on manda au Roi que M^r. le Duc d'Anjou étoit très-mal; je jugeai sa maladie d'autant plus dangereuse, que je me souviens qu'au commencement de l'hyver il s'étoit trouvé dans des dispositions de rougeole, & que les Médecins l'avoient traité d'une autre maniere. Madame de Rouen, qui est une femme entendue sur ces fortes de maux, m'avoit avertie de n'en point approcher; j'en voulus parler à la Reine qui le trouva mauvais. Je crus toujours que la rougeole étoit rentrée, que cet enfant ne profiteroit plus; ainsi

je trouvai que la Reine avoit raison de craindre & de pleurer. Au retour de la promenade avec elle, elle passoit auprès de l'appartement de M^e. de Montespan; le Roi lui cria par la fenêtre qu'on partiroit le lendemain, afin de s'approcher de son fils, dont la maladie l'inquiétoit. L'on alla coucher au Quesnoy, à St. Quentin, à Compiègne, & à Luzarche, où l'on apprit que M^r. d'Anjou étoit dangereusement malade. Le Roi en parut fort chagrin; & comme l'on attendoit de moment à autre la nouvelle de sa mort, le Roi ne voulut pas se trouver à St. Germain lorsqu'elle arriveroit, & Versailles n'étoit pas meublé. Il prit la résolution d'aller coucher à Maisons, où il envoya M^r. de Lauzun pour voir s'il y avoit assez de logement pour toute la Cour. Il revint lui rendre compte que tout le monde y pourroit être logé; ainsi l'on y alla coucher. Le lendemain l'on me vint dire à mon reveil que M^r. de Condom venoit d'arriver; je ne doutai pas qu'il n'eût apporté la nouvelle de la mort : cela fut bientôt confirmé par un fou que la Reine avoit, nommé Tricomini, qui entra dans ma chambre, & me dit : Vous autres, grands Seigneurs, vous mourez tous comme les moindres personnes; voilà qu'on vient de dire

que votre neveu est mort. Je m'habillai en diligence pour aller auprès de la Reine, que je trouvai très-affligée. Je priai M^r. de Lauzun de me faire savoir lorsque je pourrois voir le Roi ; il prit le soin de me le venir dire. J'allai lui faire mon compliment, & je pleurai fort avec lui ; il étoit extrêmement affligé, & avec raison, parce que cet enfant étoit très-joli. Lorsque le Roi étoit arrivé à Maisons, il avoit dit que les Dames pourroient aller coucher à St. Germain ou à Paris : M^e. de Nogent s'en étoit allée, de quoi j'étois bien fâchée ; je dis à M^r. de Lauzun : Pourquoi n'est-elle pas demeurée avec son mari, puisqu'il étoit en année, & qu'il avoit du logement ? Il me répondit qu'il ne se mêloit point de cela. Le jour d'après Monsieur demanda permission au Roi de donner son anti-chambre de Versailles à la Marquise de la Valliere ; il lui répondit qu'il le vouloit bien, & ajouta : Ma cousine en pourra faire de même de la sienne pour M^e. de Nogent. Je dis à M^r. de Lauzun de lui faire savoir qu'elle y pouvoit venir ; elle y vint, ce qui me fit un très-grand plaisir. L'on resta quelques jours à Versailles, après lesquels la Cour alla à St. Germain, où je demurai. Le temps de prendre les eaux de Forges-ver-

noît, je m'y en allai. Lorsque M^r. de Lauzun vint prendre congé de moi, je pleurai extrêmement; & comme l'on parloit d'aller à Fontainebleau où l'air est très-grossier, je le priai fort d'avoir soin de se conserver, & de n'aller pas au ferein, qu'il y étoit dangereux. Il se mit à rire, & me remercia très-humblement des bonnes leçons que je lui donnois pour sa santé, & moi je me mis à pleurer.

A mon arrivée à Forges, j'appris que M^r. de Guise étoit mort de la petite-vérole, dont il étoit malade lorsque je partis. Comme ma belle-mère, ma sœur & M^{lle}. de Guise, en avoient très-mal usé pour moi dans mon affaire, j'étois fort résolue de ne leur faire aucune honnêteté sur cette mort. Comme je ne voulois rien faire sans avoir appris les sentimens de M^r. de Lauzun, je lui envoyai un Gentilhomme pour le prier de me mander ce qu'il jugeroit à propos que je fisse. Il me manda que je devois y envoyer, & les voir lorsque je serois en état de le pouvoir faire; ainsi je fis ce qu'il avoit conseillé.

Rollinde au retour de mes Terres avoit passé par Fontainebleau; il me dit qu'il avoit laissé Baraille à l'extrémité, ce qui me donna bien du déplaisir; il me fit force compliments de la part de M^r. de Lau-

zun, qui me furent renouvelés peu de jours après par la Pabe, Gentilhomme à lui, qu'il envoya pour apprendre de mes nouvelles. Il me dit que Baraille se portoit mieux, j'en eus bien de la joie : je voulus l'interroger sur ce qu'on disoit & ce qu'on faisoit à Fontainebleau ; il me répondit qu'il n'en savoit rien, parce qu'il demouroit toujours renfermé dans une chambre ; je lui demandai pourquoi il ne m'avoit pas apporté de lettre de M^e. de Nogent ; il me dit qu'il n'avoit pas l'honneur d'être connu d'elle : & sans autre façon, il me demanda si je n'avois rien à lui commander, qu'il alloit reprendre ses chevaux de poste. J'eus toutes les peines du monde à l'obliger à voir ma maison ; & sans que je dis que je voulois qu'il rendît compte à M^r. de Lauzun des appartements qu'il y avoit, & que je voulois qu'il lui fît le plan de mes promenades, je n'aurois pas pu le faire arrêter une demi-heure. Je lui dis de ne pas manquer de lui faire une fidelle relation de tout ce qu'il avoit vu. Il me répondit : S'il m'interroge, je lui répondrai ; s'il ne me demande rien, je ne lui parlerai de quoi que ce soit ; ordinairement je ne lui parle que lorsqu'il me questionne, & je ne le vois jamais que lorsqu'il m'envoie chercher.

pour me donner quelques ordres. Je voulus lui donner une lettre pour M^e. de Nogent, il ne l'auroit pas prise sans que Rollinde l'assura que M^r. de Lauzun ne le trouveroit pas mauvais. C'étoit un garçon que j'avois vu dans les troupes de M^r. le Prince, & qui y avoit la réputation d'être fort brave; il avoit été depuis ce temps-là Capitaine de cavalerie dans le Régiment de la Reine; il y avoit mangé tout son bien, & reçu quelques secours de M^r. de Lauzun : il le pria de le prendre auprès de lui, ce qu'il fit. Par la conduite qu'il tint avec moi, je vis bien qu'il lui avoit donné quelques-unes de ses manières, & qu'il les avoit bien fidèlement imitées.

Après avoir fini mes bains, je m'en retournai : M^e. de Nogent vint au-devant de moi jusqu'à Beaumont; elle me dit que l'on parloit de marier Monsieur avec la fille de l'Electeur Palatin; que M^e. de Guise y avoit prétendu; que les Carmélites de la rue du Bouloir y avoient fait agir la Reine, qui en avoit inutilement parlé à Monsieur. Lorsque j'arrivai à Paris, M^r. de Lauzun m'envoya dire par la Hilliere, qu'il me conseilloit d'aller voir M^e. de Guise; je lui répondis que je ne pouvois pas gagner cela sur mon esprit.

que je lui parlerois là-dessus. Il me dit aussi de sa part que je ferois bien d'aller dîner à Versailles, y faire ma cour jusqu'au soir, & de m'en retourner coucher à Paris, que je ferois plaisir au Roi d'en user ainsi, qu'on devoit bientôt s'en retourner à St. Germain, où je pourrois aller. Quoique cela me fît bien de la peine, je ne laissai pas de me conformer à ses sentimens, & de faire quelques voyages. J'y allois le matin, & je m'en retournois le soir. Le dernier jour de Septembre, la Cour devoit partir de Versailles pour aller à St. Germain; j'allai dîner avec le Roi, afin de m'en aller dans le carrosse avec lui; j'ai toujours compté pour un sensible plaisir, de pouvoir me ménager deux heures de temps à passer avec lui.

Lorsque nous fûmes à St. Germain, M^r. de Lauzun me reparla de voir M^e. de Guise; il me dit que M^e. de Nogent lui avoit rendu une visite, qu'elle lui avoit fort demandé de mes nouvelles; il me mit dans de telles dispositions, qu'après que M^e. d'Angoulême m'eut dit que M^e. de Guise seroit transportée de joie si je lui faisois l'honneur d'aller chez elle, je le voulus bien. Lorsque j'arrivai auprès de son lit, je lui dis : M^e. d'Angoulême m'a assurée que vous étiez fort fâchée de tout

ce qu'on vous avoit fait faire , que vous aviez une très-grande envie de bien vivre avec moi , que vous vous repentiez fort du passé ; c'est pour cela que je vous viens voir. Elle m'écouta & ne me répondit pas un seul mot : j'avoue que cela m'étonna extrêmement , quoique je fusse qu'elle avoit peu d'esprit ; j'y demeurai peu. Madame d'Angoulême , à qui je parlai de son silence , me dit que c'étoit son affliction qui l'avoit empêchée de parler. M^e. de Guise me rendit la visite que je lui avois faite ; & comme je ne voyois pas Madame , elle l'empêcha de ne me plus voir.

Lorsque M^r. de Lauzun fut hors de quartier , il me vint voir ; l'on alla faire la St. Hubert à Versailles , où nous demeurâmes quatre jours , pendant lesquels je le voyois souvent. M^e. de Montauzier mourut , bien des gens se donnerent des grands mouvements pour faire une Dame d'honneur. Le Marquis de Béthune fut envoyé auprès du Prince Palatin pour négocier le mariage de sa fille avec Monsieur : la Palatine avoit déjà disposé l'affaire avec l'Agent de M^r. l'Electeur ; le contrat fut passé sans qu'il y eût beaucoup de monde , jamais il n'y eut cérémonie où on en ait vu si peu. La Princesse Palatine alla chercher la nouvelle Madame ,

M^r. l'Electeur l'accompagna jusqu'à Strasbourg, elle la conduisit jusqu'à Metz avec un médiocre équipage ; elle y trouva celui que Monsieur lui avoit envoyé. Elle avoit mené avec elle le Pere Jourdain, Jésuite, pour l'instruire dans notre Religion ; une des premieres clauses du mariage étoit qu'elle se feroit Catholique : ainsi le lendemain qu'elle fut arrivée à Metz, elle abjura son hérésie entre les mains de l'E-vêque qui a été Archevêque d'Ambrun, de la Maison de la Feuillade. Au sortir delà & de sa premiere confession, elle fut mariée. Il sembla à beaucoup de gens qu'elle avoit beaucoup fait en un jour ; le Maréchal du Plessis l'épousa ; il envoya un courier à Monsieur pour lui en rendre compte, Monsieur partit pour l'aller recevoir à Châlons. Pendant que Monsieur fit ce voyage, la Cour alla passer quelques jours à Versailles. Nous retournâmes à St. Germain, où le Comte d'Ayen me vint dire qu'on lui avoit demandé à Paris d'où il arrivoit, si M^r. de Lauzun étoit arrêté. J'envoyai savoir s'il étoit chez lui, afin de lui faire savoir ce que je venois d'apprendre : l'on me vint dire qu'il n'étoit point revenu de Paris ; & comme j'y allois souvent, & que quelquefois il y étoit, quoique nous ne nous y vissions point,

cela ne laissoit pas de faire continuer les bruits qu'on avoit répandus que nous étions mariés. Il n'y avoit que mes amis particuliers qui osassent m'en parler ; & comme je ne prenois pas la peine de répondre à leurs questions, je leur laissois imaginer ce qu'ils vouloient, persuadée que le Roi ne croiroit jamais que Monsieur de Lauzun ni moi eussions rien fait contre les ordres qu'il nous avoit donnés. Il me souvient que dans ce temps-là je me sentoís une inquiétude naturelle sans en savoir la raison ; ainsi j'allois & venois deux ou trois fois la semaine de St. Germain à Paris. J'arrivai un soir fort tard, pour me trouver à une médecine que le Roi devoit prendre, qui sont des occasions que je n'ai jamais voulu perdre par le plaisir d'être la meilleure partie de la journée avec lui. Je vis le matin M^r. de Lauzun qui me parut chagrin ; & comme j'étois troublée de mon côté sans savoir pourquoi , au sortir de diner d'avec la Reine, je lui dis que je m'en retournois à Paris. Il me répondit qu'il falloit que ce fût une course de fantaisie , puisque j'en étois revenue le soir d'auparavant. Je lui repliquai que je ne savois ce que je faisois & ce que j'avois, que j'étois si chagrine , que je ne pouvois demeurer en re-

pos : je le quitterai & je pleurerai sans lui dire que cela ; les larmes continuerent tout le long du chemin. J'arrivai donc à Paris le lundi au soir accompagnée d'une inquiétude que je ne pouvois vaincre. Le mardi on me dit que M^r. de Lauzun étoit à Paris, qu'il devoit s'en retourner à St. Germain mercredi au soir. Je répondis à celui qui me dit cela : Et moi je ne m'en irai que jeudi. Comme j'étois à table le mercredi au soir, l'on vint parler tout bas à M^e. de Nogent qui soupoit avec moi ; elle sortit de la table, & les autres Dames aussi ; je m'amusai un peu à parler à mes gens. Je rencontrai dans ma chambre la Comtesse de Fiesque, qui me dit : M^r. de Lauzun... Je crus qu'elle me disoit qu'il étoit-là, & qu'on l'avoit fait entrer dans ma petite chambre par la garderobe, j'y allai fort vite, & je dis tout haut : Voilà de ses manières, je le croyois à St. Germain, & le voici. La Comtesse de Fiesque me répéta : Non, je vous ai dit qu'il est arrêté. Quoi ! lui dis-je, M^r. de Lauzun est arrêté ? Cela me saisit à un point, que je demeurai plus de demi-heure sans rien dire, ni sans presque m'apercevoir que Madame de Nogent étoit comme évanouie. Je demandai qui avoit porté cette nouvelle. Rollinde me répon-

dit, qu'une heure après être arrivé à Saint-Germain, M^r. de Rochefort avoit été le prendre dans sa chambre, & qu'il l'avoit mené dans celle des Capitaines des Gardes du Roi. Je ne dirai pas l'état dans lequel je me trouvai, lorsque cette confirmation ne me laissa plus de doute que la nouvelle ne fût véritable : il n'y a que Dieu seul qui l'ait pu connoître, ni que lui seul qui m'en ait pu faire supporter les suites. Quoique j'eusse dit que je m'en retournerois le lendemain à St. Germain, l'on peut juger si j'en trouvai la force ; l'on me conseilla pourtant d'y aller ; ainsi je partis le vendredi, j'y arrivai sur le soir, je n'y vis le Roi que lorsqu'il vint souper ; je le regardai les larmes aux yeux, il me parut triste & embarrassé avec moi : je crus qu'il étoit à propos de ne lui rien dire, & j'appris le lendemain que cette conduite lui avoit plu. Lorsqu'il fut descendu chez les Dames, il leur dit que j'en avois usé bien prudemment & fort obligeamment pour lui. Ce fut le 25 de Novembre 1671, jour de la fête de Sainte Catherine, que M^r. de Lauzun fut arrêté. C'étoit une journée aussi remarquable & aussi sensible pour moi que celle du 1^{er}. de Décembre de l'année précédente. Dieu veuille m'en donner une troisième capa-

ble de me faire oublier les maux & les chagrins que ces deux m'ont procurés, & qu'ils me donnent encore ; je dois le louer de n'en être pas morte , puisque ce n'est que par un effet de sa grace que je me suis soutenue. Le Roi alla le lendemain à Versailles , & le jour d'après à Villers-Cotterets pour y voir Monsieur & Madame qui y étoient arrivés : il revint charmé de ses bonnes qualités , & nous dit qu'elle avoit de l'esprit , & qu'elle étoit mieux faite que feuë Madame. Lorsqu'elle arriva à Saint-Germain , elle étoit habillée de brocard , qui étoit plus de saison , & bien différent d'un petit taffetas bleu qu'elle avoit à son arrivée à Metz , quoique ce fût dans le fort de l'hyver. Comme les parures d'Allemagne sont ordinairement de fourrures , elle crut que pour mieux quitter la mode de son pays , il falloit tomber dans une autre extrémité. Elle ne garda qu'une de ses anciennes Gouvernantes auprès d'elle , deux Filles & un Page Allemand. Cette Gouvernante s'en retourna quelques jours après , & une de ces deux Filles qui étoit jolie s'en alla au bout d'un an ; quelques-uns disoient que c'étoit pour s'aller marier dans son pays , & d'autres vouloient que Monsieur en étoit amoureux , & que Madame

en

en devint jalouse. Le jour que Madame arriva, il y eut un ballet composé de plusieurs entrées qu'on avoit prises des anciens ballets; je m'y trouvai parce qu'on me conseilla d'y aller; j'y étois occupée de l'état de M^r. de Lauzun, je me ressouvenois de l'avoir vu quelquefois dans de pareilles assemblées, & un moment après j'étois pénétrée de la peine qu'il devoit souffrir d'avoir déplu au Roi, pour lequel je savois qu'il avoit une fort tendre amitié. La neige & le froid qu'il faisoit me donnoient de l'inquiétude, aussi-bien que l'incertitude de l'endroit où l'on alloit le mener; je sentoisi mille sortes de douleurs qui me faisoient supporter les plaisirs des autres avec un chagrin mortel: je croyois quelquefois que le Roi devoit compter le sacrifice que je lui faisois d'assister à un genre de divertissement, qui m'auroit mise au désespoir si je n'avois cru que ma présence pouvoit lui inspirer quelque pitié pour M^r. de Lauzun. Je ne me trouvois sensible ni occupée que de cette pensée; je me résolus de m'attacher à la Cour, dans l'espérance que ma présence, comme je viens de le dire, lui pouvoit être utile. Voilà les véritables motifs qui m'ont donné de la régularité à remplir mes devoirs. Quoique j'aime

passionnément le Roi, je n'aurois pas laissé de me retirer chez moi pour y pleurer l'état & les souffrances de M^r. de Lauzun, & n'aurois eu de consolation que celle d'en parler avec les gens qui ont de l'amitié & de l'attachement pour lui, & qui les supportent aussi-bien que moi avec beaucoup de douleur; je ne me ferois occupée avec eux qu'à prier Dieu de lui donner la force qui lui est nécessaire, & à moi la patience dont j'ai besoin.

Après que cette fête fut finie, je m'en allai à Paris, où je vis Baraille que je n'avois pas vu depuis que M^r. de Lauzun avoit été arrêté. Je ne dirai point combien mes peines & mes douleurs se renouvelèrent, lorsque je pus parler avec lui de l'état où devoit être M^r. de Lauzun : je continuai de le voir très-souvent, je le faisois venir les soirs dans le temps qu'il n'y avoit chez moi que M^c. de Nogent & Rollinde, afin de parler de lui avec eux sans être interrompue par des visites incommodes. D'Artagnan avec la Compagnie des Mousquetaires mena M^r. de Lauzun à Pignerol; il fit mettre dans le carrosse avec lui un de ses neveux qui étoit Officier dans le Régiment des Gardes; & Maupertuis, Enseigne des Mousquetaires,

qui ne le quitterent point ; ils avoient eu beaucoup d'honnêteté pour lui, & une régularité inconcevable à le bien garder. J'appris qu'on l'avoit mené à Pignerol. La veille de Noël, dans le temps que j'étois à l'Eglise pour entendre la Messe de minuit, M^r. de Nogent y vint me dire qu'il venoit d'apprendre que c'étoit-là où M^r. d'Artagnan l'avoit conduit : cela me fut confirmé par son neveu qui venoit d'arriver. Lorsque je descendis le degré, je le vis qui passoit pour aller chez M^r. le Tellier. Il me dit qu'il avoit laissé M^r. de Lauzun à Pignerol en bonne santé ; si j'avois été capable de sentir quelque joie, cette nouvelle m'en auroit donné, parce que bien des gens avoient affecté de faire courir dans le monde qu'il étoit incommodé d'une maladie extraordinaire, dont on avoit pris grand soin de me faire informer. Comme je ne connoissois le neveu d'Artagnan que par son nom, je ne lui aurois point parlé s'il ne m'avoit dit lui-même qu'il avoit laissé M^r. de Lauzun en bonne santé ; il désabusa bientôt les personnes auxquelles on avoit parlé de cette méchante santé, & dit que cette maladie étoit imaginaire. J'en fus moins en peine que les autres gens, parce qu'on avoit voulu me persuader que son incommodité

étoit ancienne , & je fus par des personnes qui le voyoient tous les jours , & de ses domestiques , qu'il n'avoit jamais eu l'incommodité qu'on avoit voulu répandre dans le monde , & qu'on avoit pris soin de me faire savoir. Quoique la vue d'Artagnan & la nouvelle qu'il m'avoit portée sur la bonne fanté de M^r. de Lauzun , m'eussent donné quelque consolation , je m'en sentis si émue , qu'il me fallut quitter mes prières avant que Matines fussent dites ; je courus me mettre au lit sans avoir entendu la Messe de minuit , & le lendemain j'allai à Paris , où je séjournai 8 ou 10 jours. J'étois très-indisposée , & je ne m'en ferois pas retournée sitôt à St. Germain , sans l'impatience que j'avois de voir d'Artagnan , qui y devoit monter la garde ; ainsi je m'imaginai que c'étoit une occasion de le pouvoir entretenir , je ne voulois pas la perdre. Lorsque je le vis , je m'apperçus avec plaisir qu'il s'attachoit à me regarder ; je me figurois que M^r. de Lauzun lui avoit parlé de moi , & qu'il croyoit bien que j'en étois persuadée , que je devois avoir la curiosité d'apprendre ce qu'il lui avoit dit ; je n'étois occupée que de ces sortes de pensées. Lorsqu'on eut soupé , & que le Roi fut descendu chez les Dames , & que la Reine s'amusa à cau-

fer devant le miroir, je vis d'Artagnan auprès de la porte de la chambre du Roi, & M^r. l'Evêque de Dax, cousin de Guitri, & ami de M^r. de Lauzun, qui étoit auprès de lui. Je m'approchai pour leur dire que j'avois été peu sensible à la musique qu'il y avoit eu pendant le souper; j'aurois été, lui dis-je, plus aise de pouvoir m'entretenir avec une personne que j'avois vue, & qui m'avoit fort regardée. Il me répondit que je n'avois qu'à commander, qu'il l'iroit chercher. Je lui dis que cela ne se pouvoit pas, parce que je ne connoissois presque point l'homme à qui j'avois envie de parler, & qu'il se pouvoit même faire qu'il seroit embarrassé si je demandois à le voir. M^r. de Dax me répondit qu'il n'y pouvoit avoir personne en France qui ne se sentît honoré lorsque je demandois à le voir. Je lui repliquai qu'il avoit raison dans son sens, & que je n'avois pas tort dans le mien, que je croyois même que cette personne pouvoit avoir de son côté quelque impatience de me parler, qu'il n'osoit m'approcher. Je dis si souvent à M^r. de Dax cela, que j'étois étonnée qu'il ne m'entendit point; & comme je parlois assez haut pour que d'Artagnan le pût entendre, je vis à sa mine qu'il n'ignoroit pas que c'étoit avec lui que je voulois

m'entretenir. Afin de le confirmer mieux, je répétais tout haut à M^r. de Dax : Si l'homme que je vous dis a autant de mérite & d'esprit qu'on m'a dit, & qu'il sache l'estime que je fais de ses parents, il cherchera une occasion de me voir. Lorsque je crus en avoir assez dit pour qu'Artagnan pût connoître que je lui avois fait sa leçon, je quittai M^r. de Dax, qui me parut ce jour-là l'esprit bien bouché de ne pas comprendre ce que je desirois qu'il fît; un autre m'auroit, ce me semble, entendue dès le premier mot, & auroit trouvé le moyen de faire approcher Artagnan. Je demurai quelque temps sans le voir, pendant lequel je fis quelques voyages à Paris, avec un mal à la gorge; l'on eut des Comédies & des Ballets, & je crois même que l'Opéra se joua. Je dis, je crois, parce que j'avois si peu d'application à ces sortes de plaisirs, que je n'y allois qu'avec des peines mortelles. Toute la Cour s'habilla en masques dans les derniers jours de Carnaval; je me défendis d'aller à cette fête, & je dis que j'étois incommodée de mon mal de gorge; on me conseilla de faire comme les autres. Ainsi je me fis faire une robe de chambre très-magnifique que je ne mis point, parce que Madame, fille du Roi, qui avoit

toujours été languissante, devint dans un état d'agonie. L'on alla à Versailles, on me logea dans un bel appartement qui venoit d'être achevé; j'y entrai peu le jour, je ne m'aperçus pas qu'il sentoît la peinture; lorsque je fus couchée, cette senteur me monta si violemment à la tête, qu'il me fallut lever, & attendre le jour avec beaucoup d'impatience pour m'en aller à Paris. Madame de Nogent qui y étoit, fut bien surprise de me voir arriver chez elle, & entrer dans sa chambre à sept heures du matin. Je demurai trois ou quatre jours à Paris pour parler de Monsieur de Lauzun avec Baraille & Rollinde, & après je m'en retournai à Versailles loger dans mon ancienne chambre que je n'ai pas voulu quitter; je la trouvois plus commode qu'un appartement complet auquel je ne serois pas accoutumée. J'avois toujours dans la tête de chercher une occasion de parler à d'Artagnan dans ce voyage-là; un soir après le souper, comme il se promenoit dans le salon, je lui dis que j'avois des vapeurs, qu'il faisoit chaud, qu'il vînt m'ouvrir le balcon, afin que je pusse prendre l'air; il s'empressa à exécuter mon ordre, il me suivit, & me dit d'un ton plein d'esprit: Qu'après ce que j'avois fait entendre le jour des Rois, il avoit

bien jugé que je trouverois bon qu'il me vint rendre ses respects, qu'il n'avoit osé le faire sans m'avoir demandé si je l'approuverois. Je lui répondis que j'en serois très-aïse, & qu'il n'avoit qu'à venir chez moi le lendemain à six heures du soir, que je serois seule, & que j'aurois un fort grand plaisir de l'entendre & de l'entretenir. Je lui demandai si M^r. de Lauzun n'avoit pas été malade en chemin; il me dit que non, qu'il en pouvoit mieux répondre que personne, puisqu'il ne l'avoit pas quitté un moment, qu'il avoit toujours été avec lui dans le carrosse, & avoit toujours couché dans sa chambre. Je ne pus m'empêcher de le questionner s'il ne lui avoit pas parlé de moi. Il me répondit : Oui, Mademoiselle, très-souvent; & après la douleur qu'il sent d'avoir déplu au Roi, je suis persuadé, me dit-il, que V. A. R. fait sa plus grande peine. Je lui répondis : En voilà assez, vous m'en direz davantage demain au soir.

Le lendemain la journée me parut fort longue, & je fus presque toujours occupée de la crainte qu'à l'heure que je lui avois marquée, il ne me vint de ces visites qu'on ne peut pas se dispenser de recevoir. Il entra dans ma chambre précisément à six heures; lorsqu'il m'eut fait son compli-

ment, il me dit qu'avant le malheur de M^r. de Lauzun, il ne le connoissoit presque pas, qu'il l'avoit toujours regardé avec ses manieres cachées, comme un homme glorieux qui méprisoit tout le monde ; & comme Mr. d'Artagnan me disoit qu'il n'étoit pas trop bien avec lui, je ne cherchois point à l'approcher, ajouta-t-il ; au contraire j'affectois fort de m'en éloigner ; & lorsqu'il me proposa d'aller à ce voyage pour me mettre avec Maupertuis dans le carrosse avec lui, j'en fus très-fâché : il me fut nécessaire de suivre les sentimens de mon oncle, qui avoit dit au Roi qu'il me prenoit avec lui. Il me conta ensuite que le dernier homme que M^r. de Lauzun avoit embrassé, c'étoit Brouilly, aide-Major des Gardes ; j'avois déjà appris cela, & qu'il avoit dit à Chaseron, Lieutenant des Gardes-du-Corps du Roi, qui l'avoit gardé toute la nuit, qu'il étoit persuadé que je serois touchée de son malheur. Il me dit donc que les premières quatre ou cinq heures ils n'avoient fait que se regarder sans se dire mot, que Monsieur de Lauzun paroissoit accablé de douleur ; que lorsqu'ils passerent devant Petit-Bourg, il avoit fait un grand soupir, & leur avoit dit que cette maison le faisoit souvenir de la différen-

ce de l'état où il avoit été, & de celui dans lequel il se voyoit. Cette maison m'avoit été donnée par M^r. l'Evêque de Langres, selon un testament qu'un Conseiller qui vouloit être son héritier avoit fait fabriquer, dans lequel il faisoit donner au Roi le buffet de vermeil doré de M^r. de Langres en reconnoissance de ses bienfaits, & à moi cette maison pour ceux qu'il avoit reçus de feu Monsieur. Ce testament n'avoit pas encore été déclaré faux, & M^r. de Lauzun croyoit que cette maison m'appartenoit : elle lui renouvel-la l'état où il s'étoit vu, & celui dans lequel il se trouvoit. Araguan me dit que Maupertuis & lui s'étoient attendris, & qu'ils avoient cru faire plaisir à M^r. de Lauzun de lui demander ce qu'il vouloit dire sur cette maison, qu'il leur avoit répondu ce que je viens de dire, qu'elle étoit à moi, qu'il avoit failli d'en être comme le maître, qu'il n'avoit pas été assez heureux pour que cela fût. Que là-dessus les larmes lui étoient venues aux yeux, & qu'il leur avoit exagéré les obligations qu'il m'avoit sur les bontés que j'avois eues pour lui ; que je l'avois voulu combler de biens & d'honneurs ; qu'il en avoit le cœur pénétré ; qu'il étoit malheureux d'avoir déplu au Roi ; qu'il n'a-

voit rien fait contre la fidélité qu'il lui devoit; qu'il osoit dire qu'il aimoit sa personne avec une tendresse inconcevable; que s'il avoit été assez malheureux pour lui manquer en quelques circonstances, il en seroit inconsolable, & qu'il favoit bien que je serois la première à ne lui pardonner jamais; qu'il n'avoit rien fait qui lui dût faire perdre les sentiments d'estime que j'avois assez témoigné avoir pour lui; qu'il ne s'en étoit pas rendu indigne ni par sa conduite, ni par son cœur; qu'il pouvoit les assurer qu'il étoit plutôt malheureux que coupable; que son innocence les devoit rendre sensibles à son état. Artagnan me dit qu'il avoit prononcé ces derniers mots d'une manière si touchante, que Maupertuis & lui s'étoient mis à pleurer, & que dès ce moment ils étoient devenus amis; qu'en son particulier il n'avoit jamais tant connu d'esprit à un homme, ni une personne dont l'ame & le cœur eussent tant d'élévation. Il me répondit qu'après avoir fini cette conversation, il avoit demeuré longtemps sans parler, qu'il n'avoit rien à me dire sur ses manières civiles & honnêtes, parce que personne ne pouvoit le copier là-dessus; que d'Artagnan son oncle avoit été surpris de la force & de la patience

avec laquelle il supportoit son état ; qu'il lui avoit demandé tous les jours les journées qu'il desiroit qu'il fît, & l'heure qu'il vouloit partir ; qu'il lui avoit toujours répondu qu'il étoit le maître ; qu'il lui avoit aussi demandé s'il s'étoit fatigué que Maupertuis & son neveu lui parlassent ; qu'il leur donneroit ordre de ne lui plus rien dire ; qu'il lui avoit dit qu'au contraire il étoit bien-aîsé de s'entretenir avec eux ; que dans toutes leurs conversations il avoit toujours trouvé le moyen de placer mon nom. Il me dit que pour lui faire plaisir, ils avoient répété plusieurs fois qu'ils croyoient que je serois très-fâchée de son malheur, & qu'il leur avoit répondu qu'il en étoit persuadé, qu'il pouvoit se flatter que je l'avois fort aimé ; que tout le monde en avoit vu des marques lorsque j'avois pris la résolution de l'épouser ; que depuis que le Roi avoit désapprouvé cette affaire, il étoit persuadé que je l'avois regardé comme le meilleur, le plus fidele & le plus reconnoissant serviteur que j'eusse au monde ; qu'il osoit espérer que je lui ferois la justice de croire qu'il ne perdrait jamais le souvenir de ce que j'avois voulu faire pour lui. Il leur dit qu'il y avoit des moments qu'il appréhendoit que je n'eusse été assez pénétrée

de son état pour en témoigner trop de déplaisir au Roi ; qu'il seroit inconsolable , si je l'en avois importuné ; qu'il se souvenoit pourtant qu'en toutes les afflictions qui m'étoient arrivées , & sur-tout dans celle de la rupture de mon mariage , il m'avoit toujours conseillé de ne faire aucune peine au Roi , de recevoir & exécuter ses ordres avec une grande soumission ; que si j'avois suivi les conseils qu'il m'avoit donnés en beaucoup d'occasions , j'aurois très-bien fait , & que par cette conduite je n'aurois pas importuné le Roi. Artagnan me dit qu'ils avoient parlé fort souvent de guerre , & qu'ordinairement M^r. de Lauzun disoit qu'il n'avoit jamais eu de plaisir auquel il eût été plus sensible qu'à celui de servir le Roi ; que d'autres fois il l'avoit questionné s'il ne venoit pas me faire la cour : Mademoiselle , disoit-il , aime les gens de guerre , & qu'il lui avoit paru que M^{rs}. les Officiers aux Gardes étoient réguliers à la lui aller faire ; que j'étois extrêmement civile ; que je prenois un très-grand plaisir à dire du bien des gens à qui je connoissois du mérite ; que mon honnêteté naturelle attiroit presque tout le monde chez moi ; qu'il étoit persuadé que lorsqu'il m'auroit rendu une ou deux visites , il ne pourroit plus sortir

de ma chambre. Il m'ajouta qu'après avoir traité ces chapitres en termes généraux, & qu'il s'étoit étendu sur la bonté de mon cœur, & sur la fidélité que j'avois toujours eue pour mes amis, il lui disoit qu'il étoit persuadé qu'on me proposeroit quelque mariage; que bien des gens avoient pensé à me faire épouser M^r. de Longueville; qu'il croyoit que je n'écouterois pas les propositions que l'on continueroit à me faire là-dessus, parce que j'avois toujours eu peu d'inclination pour le mariage, & que tout le monde m'a vu beaucoup indifférente pour celui-là; qu'il se souvenoit que je lui avois dit très-souvent que j'avois extrêmement résisté aux premières pensées qui m'étoient venues de me marier avec lui; que comme j'avois trouvé une espèce de gloire à le vouloir élever, c'étoit cela même qui m'avoit déterminée à lui faire connoître que j'en avois pris la résolution; qu'il se flattoit quelquefois qu'une manière d'inclination que j'avois nourrie long-temps dans mon cœur, ne s'effaceroit pas assez aisément pour me laisser persuader de me marier avec M^r. de Longueville; qu'il avoit dit que quoiqu'il ne pensât plus à l'affaire sur son compte particulier, il seroit inconsolable si j'en faisois une qui

ne me fût pas honorable ; que si la Reine d'Angleterre mouroit, & qu'on me proposât de me marier avec le Roi, comme j'avois eu autrefois quelque condescendance à en écouter des propositions devant qu'il fût marié, cette affaire m'étoit plus glorieuse que celle que j'avois voulu faire ; que peut-être m'y pourroit-on faire résoudre ; qu'il en seroit très-fâché quoiqu'il n'y pût plus songer pour lui. Artagnan me dit qu'il lui avoit répondu : Vous devez connoître Mademoiselle, & savoir en quelque façon ce qu'elle fera ou ce qu'elle ne fera pas : qu'il lui avoit répliqué qu'il avoit raison, que les gens de ma qualité changeoient, & qu'on ne savoit presque quel fondement faire sur eux ; qu'il avoit à craindre qu'on ne me tint mille discours qu'on inventeroit contre lui ; que ses amis me fatigueroient à force de le vouloir justifier ; que s'ils faisoient bien ils laisseroient agir ses ennemis, parce que de moi-même je ne les croirois point ; & que s'ils vouloient ainsi lui rendre de méchants offices, ils lui en rendoient de bons, persuadé qu'il étoit que le mal qu'on me diroit de lui après que j'en aurois pénétré la fausseté, ne serviroit qu'à me mieux faire connoître qu'il étoit digne de ce que j'avois voulu faire pour lui. Artagnan me

dit qu'il parloit tous les jours de la même matiere, comme un homme qui étoit plein & occupé de moi, & qui n'avoit pas assez de sagesse pour se pouvoir contenir de dire ce qui lui tenoit le plus au cœur. Il ajouta : Après qu'il avoit fini toutes ces conversations, il disoit à Maupertuis & à lui : A quoi bon vous rompre la tête d'affaires aussi inutiles que celles dont je viens de vous entretenir, puisqu'elles ne peuvent que m'être désagréables à imaginer ? Je serois bien heureux si je pouvois oublier le Roi & Mademoiselle. Il leur avouoit qu'il n'étoit pénétré que du malheur d'avoir déplu au Roi, & de se trouver séparé de lui & de moi. Je vis bien par cette relation, que M^r. de Lauzun avoit eu intention qu'Artagnan & Maupertuis m'appriissent combien il pensoit à moi ; j'en fus si contente, que je me suis fait répéter très-souvent les mêmes discours, auxquels Artagnan avoit toujours quelques nouvelles particularités à ajouter, qui m'ont fait connoître l'application avec laquelle Monsieur de Lauzun étoit occupé, & incertain de la conduite que je tiendrois sur ce qui le regarde.

La maniere réguliere que le petit Artagnan observa à me dire ce que M^r. de Lauzun lui avoit insinué dans plusieurs

conversations, me fit concevoir l'intention qu'il avoit eue de me faire savoir qu'il étoit dans de grandes inquiétudes sur l'incertitude de l'état dans lequel j'étois. Je suis pourtant persuadée que sur la connoissance parfaite qu'il a de moi, il devoit être en repos là-dessus, parce qu'il doit savoir que je ne dois ni ne peux changer pour lui. Le petit Artagnan me parut avoir bien de l'esprit; je fus très-satisfaite de tout ce qu'il me conta, & lui fis beaucoup d'honnêtetés pour lui en particulier, & pour son oncle pour qui j'avois une estime particulière. C'étoit un homme d'un très-grand mérite, plein d'honneur & de fidélité pour ses amis. Il avoit eu à Hefdin quelque ressentiment contre M^r. de Lauzun, qui voulut lui guérir l'esprit; il lui fit dire qu'il n'avoit pas raison de se plaindre de lui, parce qu'il n'avoit qu'exécuté les ordres du Roi lorsqu'il lui avoit ordonné de marcher avec les Mousquetaires ou les Chevaux-légers. M^r. d'Artagnan ne fut pas satisfait de cet éclaircissement; il demeura deux années entières sans s'approcher de M^r. de Lauzun, qui, de son côté, demeuroit en repos, sachant bien qu'il n'avoit rien à se reprocher. M^r. d'Artagnan, quinze jours avant qu'il fût arrêté, apprit que M^r. de Lauzun ne se

vengeoit du manque d'honnêteté qu'il avoit pour lui, que par de bonnes manieres, & qu'il lui rendoit tous les bons offices dont il étoit capable ; il lui fit demander s'il trouveroit bon qu'il l'allât voir ; Baraille à qui il avoit donné cette commission, parla à M^r. de Lauzun. Il lui répondit qu'il ne lui vouloit pas donner cette peine, & à l'instant il sortit de sa chambre, courut le chercher, l'embrassa, & lui dit qu'il lui faisoit justice, & un très-grand plaisir de vouloir être de ses amis, qu'il avoit toujours été le sien. M^r. d'Artagnan lui répondit qu'il le savoit bien, qu'il étoit honteux de la conduite qu'il avoit tenue, & qu'il lui en demandoit pardon. Lorsque M^r. de Lauzun fut arrêté, & que le Roi eut ordonné à M^r. d'Artagnan de le conduire, il lui demanda s'il étoit vrai qu'ils étoient brouillés ensemble. Il lui répondit qu'il s'étoit mal-à-propos plaint de M^r. de Lauzun, qu'il s'en étoit éclairci avec lui, & fort repentant, & qu'ils s'étoient réconciliés, & qu'il en étoit fort fâché, parce qu'il l'en auroit encore mieux traité qu'il ne feroit. Le Roi dit là-dessus à M^r. d'Artagnan : Je dois rendre cette justice à M^r. de Lauzun, que depuis le temps que vous venez de me dire que vous avez prétendu ne devoir pas être

satisfait de lui, il n'a jamais trouvé d'occasions de vous rendre de bons offices auprès de moi, qu'il ne l'ait fait; & je ne connois personne dans mon Royaume de qui il m'ait dit tant de bien que de vous. Ainsi lorsqu'on m'a assuré que vous étiez mal avec lui, j'ai été surpris. M^r. d'Artagnan lui repliqua, que ce qu'il venoit de lui faire l'honneur de lui dire, le rendoit encore plus confus qu'il ne l'avoit été. J'ai voulu marquer cette dernière particularité, parce qu'il me paroît être d'une grande honnêteté au Roi, que dans le moment qu'il croyoit avoir plus de raison de se devoir plaindre de la conduite de M^r. de Lauzun, il ne laissa pas de parler de lui à M^r. d'Artagnan avec une équité qui n'a guere d'exemple.

Artagnan dont je viens de parler, me vint voir avec Maupertuis, lorsqu'il fut de retour avec les Mousquetaires; il me conta à-peu-près tout ce que j'ai marqué, que le petit Artagnan m'avoit dit; il me répéta plusieurs fois qu'il avoit admiré l'esprit de M^r. de Lauzun, qu'il étoit son serviteur devant son malheur, que quand il ne l'auroit pas été il le feroit devenu par la vénération qu'il s'attiroit de ceux qui avoient le temps de le pouvoir connoître. La première fois que je vis Artagnan,

les larmes me vinrent aux yeux; je n'osai pourtant pas l'approcher; la seconde fois je fus plus hardie, je l'appellai, il vint dans le salon, je lui demandai des nouvelles de M^r. de Lauzun. Il me répondit qu'il l'avoit laissé en bonne santé, au moins autant qu'un homme comme lui le pouvoit être, éloigné du Roi; qu'il lui avoit tenu tant de discours si touchants sur le respect & sur la tendresse qu'il avoit pour sa personne, qu'il en étoit pénétré. Je lui demandai s'il en avoit rendu compte au Roi. Il me répondit qu'oui, & qu'il n'avoit rien à me dire, sinon que M^r. de Lauzun aimoit tout ce qu'il devoit aimer, qu'il n'avoit le cœur rempli que de cela, qu'il en sentoît la privation sensiblement. Il ajouta ensuite : Il ne m'a chargé de rien, il savoit qu'il ne me convenoit pas de prendre de ces commissions : il est très-sûrement, dit-il, tout comme il doit être, & tout comme les gens qui l'aiment le peuvent desirer. Je vis bien qu'il ne pouvoit m'en apprendre davantage, je le quittai, & lui fis bien des honnêtetés sur les soins que je savois qu'il avoit pris de lui.

Quelques jours après le retour d'Artagnan, le Roi fit mettre entre les mains de Rollinde & de Baraille quelque argent qu'on avoit trouvé dans la cassette de M^r.

de Lauzun , avec quelques bagatelles de peu de conséquence. Le Roi partit pour aller commencer la guerre en Hollande , il ne voulut pas que Baraille servît à sa charge , il refusa une Compagnie de Chevaux-légers , il lui commanda de servir d'Aide-de-Camp sous M^r. le Grand-Maître , qui étoit fort ami de M^r. de Lauzun.

Peu de temps après que le Roi fut parti , j'eus cinq accès de fièvre tierce ; elle me prit à St. Germain , & je m'en allai à Paris pour faire des remèdes. Cette campagne fut extraordinaire ; le Roi prit presque tous les jours une ou deux places qui avoient été jusques-là d'une grande réputation. Quand je fus guérie , j'allai à St. Germain ; arrivée sur le Pont-Neuf , on me dit que la Reine étoit en mal d'enfant ; il étoit si vrai , que cinq ou six heures après que je fus arrivée , elle accoucha. J'ai oublié de marquer que ma belle-mère mourut le 2 de Mars de cette même année-là. Comme j'arrivois un jour à Paris , l'on me vint dire que Madame étoit malade ; j'envoyai savoir de ses nouvelles les deux premiers jours , & le troisieme elle se fit porter dans le jardin : je la regardai par ma fenêtre jusqu'à ce que je vis qu'elle m'avoit vue , afin de l'aller voir , si elle me demandoit. Comme je n'avois point de

pardon à lui demander, n'ayant jamais eu intention de lui faire de la peine, pour mériter ce qu'elle me faisoit, elle m'avoit maltraitée dans toutes les occasions où elle avoit pu m'inquiéter; ainsi je crus qu'elle se persuaderoit, si j'allois chez elle sans qu'elle m'en eût fait parler, que c'étoit pour me rejouir de son mal : de maniere que cette raison, & celle que je ne la croyois point en danger de mourir, m'empêcha de lui rendre une visite. Comme Chrétienne, je n'aurois pas manqué d'oublier tout ce qu'elle m'avoit fait, si je l'avois crue dans des dispositions de devoir être contente de me voir. Je m'en allai à Versailles, je dis au Roi que Madame étoit malade, que je ne l'avois point vue, qu'il en savoit mieux la raison que personne du monde : je fus bien-aise de lui dire cela pour le faire souvenir de Monsieur de Lauzun, parce qu'il n'ignoroit pas que c'étoit l'occasion où elle m'avoit le plus sensiblement outragée. J'expliquai au Roi ce que j'avois fait pour l'obliger à me faire dire qu'elle me vouloit voir; qu'elle n'avoit pas répondu à mes intentions; que j'avois cru que ma visite lui feroit plus de peine que de plaisir; qu'ainsi je n'y étois pas allée. Il me répondit que j'avois bien fait. Le len-

demain on me vint dire que Madame étoit morte ; & comme j'avois déjà le deuil de l'autre Madame , je n'eus rien à faire qu'à supplier le Roi que je n'allasse pas à St. Denis , & qu'il voulût bien lui faire rendre les mêmes honneurs qu'à feue Madame. Il me répondit que je pouvois ordonner , que l'on feroit ce que je désirerois ; ainsi M^{lle}. de Guise accompagna le corps , parce que je dis au Roi que je croyois qu'il lui en devoit donner l'ordre. M^e. de Guise m'envoya demander mon amitié ; je lui mandai que je l'irois voir , que ce ne feroit pas ce jour-là ni le lendemain , parce que mon carrosse alloit suivre le corps de Madame à St. Denis. Le jour d'après j'allai à Montmartre , où elle étoit ; M^{lle}. de Guise qui s'y trouva me demanda la permission de me venir voir ; je lui répondis assez froidement qu'elle me feroit de l'honneur ; depuis qu'elle avoit agi contre mon mariage , je ne l'avois pas voulu voir. Dans ce temps-là le soir au souper du Roi on parloit d'un cheval ; il dit : Il avoit été à.... & sans achever , il me regarda , rougit & s'arrêta tout court ; tout le monde s'aperçut qu'il n'avoit pas nommé le nom de M^e. de Lauzun à qui il avoit appartenu , de peur de me faire de la peine. Quelques jours

après , il n'en fit pas de même sur un Sauter de corde qui avoit été à M^r. de Lauzun ; il me demanda si je le connoissois ; je lui répondis qu'oui , que j'avois même dit à Toffle que je l'avois vu à M^r. de Lauzun : je lui demandai des nouvelles d'un autre qu'il avoit , il répondit à ma question , & nomma son nom fort naturellement deux ou trois fois ; quoique cela ne signifiât rien , je ne laissai pas d'en être bien-aïse.

Après avoir fait une assez longue digression , il est juste de revenir à la Reine , que je crois avoir laissée en mal d'enfant ; elle auroit bien voulu n'y être pas plus long-temps que celui que j'ai employé à parler d'une autre matiere que de son mal ; elle accoucha d'un garçon environ minuit : ce qui nous rejouit beaucoup. Le lendemain à la promenade dans le carrosse de M^e. de Crussol , on nous vint dire que la Reine avoit eu des nouvelles ; nous allâmes dans une grande impatience d'en apprendre , à la porte : un de mes Gentilshommes me dit qu'il y avoit eu bien du monde tué au passage du Rhin , que M^r. de Longueville , Guitri & Nogent étoient morts. Je les regrettai beaucoup , & surtout M^r. de Nogent pour l'amour de lui-même , & encore plus à cause

cause de Madame de Nogent : l'on nous montra la liste des autres morts & blessés, où je vis que M^r. le Prince l'étoit à la main. Il n'y a rien de si extraordinaire que ce passage, ce fut une action projetée par le Roi, & exécutée en sa présence, que l'Histoire n'oubliera pas; ainsi je n'en ferai pas un long détail, je ne puis pas cependant m'empêcher de dire que tout ce que le Roi a fait dans cette campagne & dans toutes celles qui l'ont suivie, semblera presque incroyable à ceux qui ne connoîtront pas autant que moi sa bravoure, son habileté, sa prudence, & l'application qu'il a pour faire réussir ses desseins. Un moment après avoir reçu cette nouvelle, j'écrivis à Rollinde pour voir comme l'on pourroit apprendre à Madame de Nogent la mort de son mari, qu'il falloit garder toutes les mesures nécessaires pour prévenir le danger qu'il y avoit qu'elle ne mourût dans l'instant qu'on la lui diroit, parce que jamais femme n'avoit tant aimé son mari qu'elle faisoit. Je n'ai connu que M^{re}. de Montmorenci là-dessus en comparaison avec elle.

Je fus fort touchée de l'affliction de Madame de Nogent, & je regardai avec douleur celle de tous ceux qui avoient perdu leurs parents ou amis. Je faisois

réflexion que nous devons toujours être soumis aux ordres de la Providence ; je trouvois dans cette occasion un exemple que je me pouvois appliquer ; il y avoit sept ou huit mois que je sentoís avec des peines inconcevables la prison de M^r. de Lauzun, & dans ce moment je la regardai comme un grand bien pour lui & pour moi, persuadée du courage qu'il a, & qu'il se feroit fait tuer à ce passage ; ainsi je me dis à moi-même : Dieu a souffert qu'il ait été mis en prison pour me le conserver. Je l'en ai loué de tout mon cœur dans toutes les occasions où il y a eu des gens de qualité tués. J'avoue pourtant que les prières que j'ai faites à Dieu là-dessus n'ont pas toujours été suivies de la soumission qu'un bon Chrétien doit avoir sur tous les ordres de la Providence. Si j'avois pu vaincre les mouvements de chagrin qui m'ont souvent troublée là-dessus, j'aurois lieu d'espérer que Dieu les auroit eu agréables, & qu'il m'en auroit donné la récompense par la fin de la prison de M^r. de Lauzun. Comme il fait tout pour son bien & pour le mien, je dois vivre avec une entière soumission, & croire qu'il le fera sortir lorsqu'il le jugera nécessaire pour son salut & pour le mien ; je lui demandai la grace de me donner

là-dessus toute la quiétude qui me pût faire mériter sa miséricorde. Le lendemain j'allai droit à Paris chez Madame de Nogent, que je trouvai dans un état digne de compassion : elle étoit à demi-assise dans son lit, & ne savoit ce qu'elle disoit, tantôt elle pleuroit, d'autres fois elle se mettoit à rire, parloit toujours, & ne disoit rien de suite ; elle avoit comme perdu la raison, elle me fit une pitié inconcevable. Comme je vis que je lui étois inutile dans l'état où je la voyois, je m'en retournai à St. Germain, & de-là j'allai à Forges pour prendre les eaux, ainsi que j'avois accoutumé les autres années dans cette saison-là.

Les grandes conquêtes du Roi épouvanterent les Hollandois & leurs voisins, ils eurent recours au Roi d'Angleterre, qui envoya le Duc de Montmouth & Buckingham faire des propositions de paix au Roi, qu'on disoit être très-avantageuses ; il eut ses raisons pour ne les pas recevoir. M^r. de Buckingham, qui étoit extrêmement des amis de M^r. de Lauzun, touché de son malheur, réchauffé par tout ce que M^r. de Baraille lui dit, qui étoit allé pour cela en Angleterre, parla au Roi de toute la tendresse qu'il lui avoit connu pour sa personne, & s'é

tendit beaucoup sur la fidélité qu'il lui avoit vue pour son service. Le Roi lui répondit qu'il avoit eu des raisons particulières de le mettre où il étoit. M^r. de Buckingham lui répliqua, s'il seroit possible qu'un homme à qui il avoit connu un si grand attachement pour lui, fût perdu. Le Roi lui dit qu'il n'étoit pas perdu, qu'il n'étoit pas encore temps de finir ses peines. Sur cette réponse, M^r. de Buckingham supplia le Roi de trouver bon qu'il lui parlât de son état; le Roi l'approuva & s'attendrit en quelque manière. M^r. de Buckingham conta l'aventure en confidence à Monsieur de Duras & à Fourilles, qu'il croyoit être des amis de M^r. de Lauzun, qui la répandirent par toute la Cour, aussi-bien que la Motte, Brigadier des Gardes-du-Corps, à qui M^r. de Buckingham avoit conté ce qu'il avoit dit au Roi, ce qu'il lui avoit répondu, & comme il s'étoit apperçu qu'il ne haïssoit pas M^r. de Lauzun. Par cette conduite, toutes ses bonnes intentions devinrent inutiles, parce que ceux qui avoient des intérêts opposés à la sortie de M^r. de Lauzun, travaillèrent à ruiner le crédit que M^r. de Buckingham pouvoit avoir sur l'esprit du Roi, afin de lui ôter d'une manière bien sûre les moyens de lui pouvoir parler de

M^r. de Lauzun, ainsi qu'il lui en avoit demandé la permission. Ensuite ils trouverent des occasions propres de conseiller au Roi de disposer de la Charge de M^r. de Lauzun en faveur du Comte de Chamilly. Il mourut, & elle fut donnée l'hiver d'après à M^r. de Luxembourg. Quoique ce qu'avoit fait M^r. de Buckingham eût été gâté par lui-même, & que j'appris l'un & l'autre en même-temps, je ne laissai pas d'être bien-aîsé de ce que le Roi avoit paru avoir encore quelque bonté pour M^r. de Lauzun, & je fus très-persuadée que la dureté avec laquelle on le gardoit à Pignerol, ne venoit pas de l'esprit ni du cœur du Roi. Lorsque le Roi eût presque conquis toute la Hollande, il revint après avoir laissé M^r. de Luxembourg du côté d'Utrecht pour commander dans tout ce Pays-là. Comme je m'en allai à St. Germain pour être auprès du Roi, lorsque j'y arrivai, le Marquis de Pienne, Gouverneur de Pignerol, me dit qu'on avoit arrêté à Turin un homme qu'on disoit être à M^r. de Lauzun; que le Duc de Savoye avoit écrit de même, & avoit mandé qu'il croyoit que c'étoit moi qui l'avoit envoyé dans ce pays-là. Cela ne me fâcha point, parce que je savois bien que je n'y avois aucune part;

je ne laissai pas pourtant d'en avoir de la douleur, de peur que cela n'augmentât les sévérités qu'on avoit pour M^r. de Lauzun, & que même les gens qui ne lui vouloient pas de bien, ne se servissent de cette occasion pour lui rendre de mauvais offices. Quoique je ne fusse pas au vrai la personne que le Marquis de Pienne me vouloit dire, je crus pourtant que ce devoit être une maniere d'homme extraordinaire que M^r. de Lauzun avoit en auprès de lui, lequel il avoit employé à bien des affaires qui m'avoient donné la curiosité de le vouloir voir; je n'y pus parvenir qu'après sa prison, j'avois même jugé par la vivacité de son esprit, & par son peu de jugement, qu'il agit mal-à-propos. Peu de jours après, on m'apprit que cet homme avoit été conduit à Pignerol, qu'il avoit appréhendé la dureté & la longueur d'une prison, qu'il s'étoit tué avec un rasoir qu'il avoit sur lui. L'on parla quelque temps de la personne qui l'avoit envoyé-là; comme je n'en fais pas de cas, & que je suis persuadée que M^r. de Lauzun ne l'estime pas plus que moi, je crois que sa gloire devoit être blessée si je la nommois; ainsi je ne dois me souvenir de ce qu'elle a fait que pour en avoir de la honte & de la douleur pour M^r. de Lauzun.

M^r. le Duc d'Anjou , qui n'étoit pas venu au monde avec une trop bonne fanté , diminuoit tous les jours ; on lui changea très-souvent de nourrice , on lui appliqua un cautere qui ne le soulagea point. Comme le Roi le vit en un état à n'avoir plus rien à espérer , il me proposa de l'aller tenir au Baptême avec M^r. le Prince de Conti ; je lui dis qu'il étoit assez mal , & que je lui porterois malheur , que je le suppliois très-humblement de donner cette commission à quelque autre personne moins sensible que moi à cette perte. La Maréchale de la Mothe le tint , il mourut , le Roi & la Reine en furent extrêmement affligés.

Deux ou trois jours devant cette mort , l'on avoit eu nouvelle que les ennemis s'étoient mis en campagne pour prendre Tongres. Montal sortit de Charleroi pour se jeter dans cette place ; après qu'il y fut entré , les ennemis marcherent à la sienne , l'investirent , & l'attaquerent. Le Roi partit de St. Germain pour l'aller secourir , nous arrivâmes à Compiègne dans trois jours de marche , qui fatiguerent beaucoup Madame de Guise ; elle n'étoit pas accoutumée à de pareilles journées dans une saison aussi rude que celle-là l'étoit. La nuit que nous fûmes arrivés à Com-

piegne, le Roi reçut un Courier qui lui porta la nouvelle de l'entrée de Montal dans Charleroi, & de la levée du siege par le Prince d'Orange l'avant-veille de Noël : la Cour s'en revint à St. Germain, où elle arriva le 2 de Janvier. M^e. de Nogent étoit toujours dans une grande affliction ; si elle avoit été capable de sentir quelque autre peine que la perte de son mari, elle auroit dû être touchée de la charge de Maître de la Garderobe qu'avoit M^r. de Nogent, que le Roi venoit de donner à Tilladet, cousin-germain de M^r. de Louvois, avec ordre de ne lui donner que 150000 livres, quoique M^r. de Nogent l'eût achetée 400000. M^r. de Charôt eut dans le même temps ordre de vendre la sienne à M^r. de Duras, le pere & le fils furent faits Ducs, & le Roi donna au dernier la Lieutenance-Générale de Picardie, & quelque argent comptant. Tous ceux qui voyoient cela disoient que les gens qui avoient servi M^r. le Prince étoient bien récompensés, puisque Messieurs de Luxembourg, Duras & Rochefort avoient été des Gardes de son corps, & avoient été ses plus zélés serviteurs, & qu'ils étoient tous trois Capitaines des Gardes qui devoient répondre de la personne du Roi. Ce fut dans ce

temps-là que la Compagnie de M^r. de Lauzun fut donnée à M^r. de Luxembourg : j'en appris la nouvelle en allant à la Messe ; chacun la contoit tout bas , je ne laissai pas d'aller au dîner du Roi , quoique j'eusse les yeux tout en larmes , ne me souciant pas qu'il me vît pleurer , persuadée qu'il le devoit être que je ne pouvois pas être insensible à tout ce qui arrivoit à M^r. de Lauzun. Ce n'étoit pas la perte de sa Charge qui m'inquiétoit , j'étois pénétrée de douleur de voir l'aigreur de l'esprit du Roi.

Le Roi commença la campagne de bonne heure , nous allâmes avec lui jusqu'à Courtrai : les Ennemis furent surpris de sa diligence , & fort embarrassés sur l'incertitude de ce qu'il avoit envie de faire : je n'ai jamais tant vu de bonnes troupes ensemble , l'armée étoit presque de 40000 hommes. Le Roi , après avoir bien donné des allarmes aux Espagnols , & un peu mangé leur pays , alla attaquer Maestricht. La Reine & toute la Cour s'en alla à Tournai. La place fut prise dans onze jours de tranchée ouverte ; quoiqu'autrefois avec de moindres fortifications le Prince d'Orange ne l'avoit prise qu'après soixante jours de tranchée ouverte. Le Roi fait attaquer les places d'une manière bien plus.

vigoureuse ; il ôte le courage à ceux qui les défendent de lui pouvoir résister un moment. Il y eut bien des gens de tués. Artagnan fut du nombre , dont la perte me toucha sensiblement ; outre qu'il étoit très-brave homme , il étoit très-fidèle à ses amis , & indubitablement il n'auroit pas perdu l'occasion de parler au Roi de tout ce qu'il avoit vu dans le cœur de M^r. de Lauzun pour sa personne.

Après la prise de Maëstricht , le Roi manda à la Reine de s'en aller à Amiens , où elle recevroit de ses nouvelles. Le jour que nous partîmes de Tournai , à la dînée entre cette place & Douai , à peine la Reine étoit-elle à table , que l'on vit passer M^e. de Montespan dans une des calèches du Roi avec 4 Gardes-du-Corps qu'on lui avoit envoyés de l'armée pour la suivre. Nous allâmes à Amiens sans séjourner en chemin ; la Reine qui paroissoit fort chagrine , y eut des vapeurs si violentes , qu'on envoya chercher des Médecins à Paris , pour faire une consultation avec ceux de la Cour.

Le Roi écrivit à la Reine de l'aller trouver à Rethel , il lui envoya sa route & la nôtre , où les journées qu'on devoit faire étoient marquées , & le jour que le Roi y arriveroit aussi. Il s'y trouva devant nous ,

l'on y séjourna 2 jours, l'on alla de Rethel à Verdun, à Malatour, & à Thionville, où la Cour séjourna 5 ou 6 jours. Cette place est bonne pour ses fortifications ; quand aux logements, ils y sont affreux ; aussi nous avions bien de l'impatience d'en partir pour aller à Metz, où l'on fut mieux logé. La Reine alla avoir la Synagogue, & y fit danser les Juifs.

Le fils naturel de l'Electeur Palatin, qui venoit de faire un compliment à Madame sur ses couches d'un fils, avoit salué le Roi à Rethel. J'avois oublié de dire que Monsieur étoit allé voir Madame. De Metz, nous allâmes à Nancy, qui est une fort belle Ville, qui a du grand, la Maison des Ducs de Lorraine, qu'on appelle la Cour, y montre de la dignité, les appartements n'y sont pas accommodés, ils ne laissent pas d'être très-beaux : il y a une chambre fort dorée, & qui est très-malentendue, quoique ce soit le Maréchal de la Ferté qui l'a fait accommoder dans le temps qu'il en étoit Gouverneur. Il y a, comme j'ai déjà dit, beaucoup de logements, une cour agréable, un grand jardin qui étoit encore plus beau devant que les fortifications en fussent rasées, parce qu'il étoit en partie sur un des bastions. Comme il y a force couvents, la Reine s'occupa à

les visiter. J'allai dans celui où mon père s'étoit marié ; la quantité de femmes de qualité qu'on y vit, qui étoient bien faites, d'un esprit & d'un air nobles, nous fit comprendre que la Cour y avoit été belle : elles venoient souvent chez moi, je prenois plaisir à les entretenir, & leur trouvois beaucoup de politesse. Nous n'y trouvâmes presque pas d'hommes ; au moins s'il y en avoit, ils se trouverent cachés. La Reine y prit les eaux de Spa, & moi celles de Pont-à-Mousson ; j'avois envie d'aller prendre celles de Forges ; le Roi me témoigna qu'il desiroit que je demeurasse ; je voulus essayer si celles d'ici me feroient autant de bien que les autres, je m'en trouvai beaucoup échauffée. L'on se divertissoit assez à Nancy, de manière que je fus presque fâchée lorsqu'on en partit. Nous allâmes faire un tour en Alsace, l'on coucha à Luneville, maison de campagne des Ducs de Lorraine, où Madame de Lorraine se plaisoit fort ; elle y faisoit bâtir lorsqu'ils sortirent de Lorraine, la situation m'en parut belle. Nous passâmes à St. Nicolas, qui est une grande dévotion, la Reine y avoit déjà été ; l'on nous montra les fers d'un homme qui avoit été prisonnier des Turcs, & qui, pendant ce temps, avoit fait un vœu à St. Nicolas ; il se sau-

va., & s'en vint accomplir son vœu, & remettre les fers qu'il avoit aux pieds & aux mains. Je laisse à juger à ceux qui connoîtront combien mon cœur est occupé de la prison de M^r. de Lauzun, le zele avec lequel je demandai à Dieu par l'intercession de St. Nicolas, de lui vouloir rendre la liberté. Je n'oubliai pas de conter au Roi le miracle de l'esclave, je joignis mes mains pour exprimer la grace qu'il avoit dû rendre à Dieu & à St. Nicolas, je fis assez appercevoir que je lui ferois un remerciement & bien naturel, s'il donnoit la liberté à M^r. de Lauzun.

Nous allâmes à Ravon, qui est un vilain lieu dans les montagnes de Vosge, où je fus logée dans une maison qui tombe, & où il revenoit des esprits, à ce qu'on disoit; ainsi je ne dormis pas en repos. L'on alla à St. Dier, qui est une assez jolie Ville au pied de la montagne, de laquelle on fait toutes les années une solennelle procession pour demander à Dieu la grace de les préserver d'une ancienne prédiction qui menace cette Ville, que la montagne lui tombera dessus, & qu'elle l'ensevelira. Les hommes & les femmes n'y ont que la figure humaine; pour l'esprit ils paroissent comme des bêtes. Nous allâmes à Ste. Marie aux Mines, il nous fallut passer

par des chemins épouvantables dans des bois qui n'ont que de petites routes étroites, & pour perspective des précipices affreux ; & comme les arbres sont fort grands & fort élevés, & les feuilles d'un verd noir, on a de la peine à voir le ciel. Lorsque nous fûmes arrivés à Ste Marie aux Mines, je vis dans la plaine beaucoup de petites Villes qui me parurent bien bâties : le pays est beau & fort entrecoupé de rivières. Cette ville n'est, à proprement parler, qu'une longue rue entre deux grandes montagnes, qui sont bien élevées & toutes couvertes de grands arbres : il y a dans cette endroit-là un ruisseau qui sépare l'Alsace d'avec la Lorraine ; cette ville ou village est au Prince Palatin de Birkenfeld. Le jour qu'on y séjourna, je dormis toute la journée ; comme les eaux y sont fort froides & dangereuses, & que la poussière s'attache à la viande, je n'y mangeai presque rien ; je prenois des œufs, des bouillons, & buvois du vin de Rhin qui est blanc & souffré, duquel on fait cas. L'on alla de-là à Risauvilliers, qui est une petite Ville où il y a un fort beau & extraordinaire château : elle est venue au Prince Palatin du côté de sa femme ; elle est fille du Comte de Ribaupierre, qui venoit de mourir ; & comme les gens d'une certaine

qualité font de grandes cérémonies pour les enterrements, ils attendent quelquefois un mois ou davantage pour y appeler leur parents & amis : ainsi le Prince Palatin, beau-frere du mort, qui servoit en France à la tête du régiment d'Alsace, n'avoit osé prier personne d'aller chez lui à cause de cet embarras. Le Roi prit la résolution d'aller coucher dans ce château ; les Gardes & les Maréchaux-des-logis trouverent le corps du mort sous un drap mortuaire avec des chandeliers aux quatre coins ; & comme il occupoit un des appartemens, & que le Roi avoit vu du sien la lumiere, il firent mettre le corps dans un armoire. Le Roi coucha dans la chambre où il étoit mort, & moi dans celle où il avoit été mis pendant quelque temps, & mes filles dans la chambre où étoit l'armoire & le corps : je n'en savois rien. Le lendemain comme l'on descendoit le degré, le Roi me dit : Si vous saviez ce que je fais, vous seriez bien effrayée ; il me conta cette petite histoire, qui m'auroit bien troublée & empêchée de dormir, & de demeurer même dans la maison, si l'on me l'avoit apprise sur le soir.

Le jour que nous partîmes de Ste. Marie aux Mines, un petit Souverain vint sa-

luer le Roi : c'étoit le Prince de Montbelliard de Wirtemberg ; je l'avois vu autrefois à Paris lorsqu'il avoit épousé M^{lle} de Châtillon, fille du Maréchal. Il me parut affreux, habillé comme un maître d'école de village, sans épée, avec un méchant carrosse noir, parce qu'il portoit le deuil de l'Impératrice, que j'ai oublié de dire être morte il y avoit quelques mois ; ses chevaux avoient des housses noires jusqu'à terre, & ses Pages & laquais étoient vêtus de jaune avec des garnitures de ruban rouge : il avoit 15 ou 20 Gardes avec des casques de même livrée, assez bien montés. Il me souvient que toute sa Cour étoit dans un même carrosse, duquel l'on vit sortir 10 ou 12 personnes pour s'en faire honneur. Voilà comme sont faits tous les Princes étrangers chez eux ; il ne faut pas juger de ce qu'ils font dans leur pays par la dépense qu'on leur voit faire en France, parce qu'ils font des efforts pour se soutenir dans quelque gloire. Le Doyen du Chapitre de Strasbourg avec deux Chanoines vint saluer le Roi ; je pense que ce bonhomme s'appelloit le Comte de Manderhail : il avoit comme une espèce de soutanelle, les deux Chanoines étoient jeunes, bien faits, les cheveux longs, la tête

belle, habillés de gris, & de grandes épées à leur côté, des écharpes noires avec une riche frange d'or & d'argent. Je crois même qu'ils avoient des plumes ; leur train étoit beaucoup plus magnifique que celui d'un Prince souverain. L'un de ces deux M^{rs}. étoit neveu de M^r. de Strasbourg, de la Maison de Furtemberg, j'ai oublié le nom de l'autre. Ils me parèrent à une petite ville appelée Chatenoy, qui appartient à leur Chapitre ; le Bailli de cette Ville avoit été autrefois à Paris chez le Président Tambonneau, pour apprendre l'Allemand à ses enfants ; & comme il avoit vu beaucoup de monde dans cette maison, il étoit venu servir de guide au Roi, parce qu'il parloit bien François. On le fit marcher à la portiere du carrosse, où nous faisons faire des contes qui nous divertissoient extrêmement. Il demanda au Roi des nouvelles de toutes les personnes qu'il avoit vues chez Tambonneau, il s'adressa ensuite à moi pour me demander si je ne le connoissois plus. M^{le}. de Montespan, qui depuis Thionville étoit venue dans le carrosse de la Reine, l'entretenoit avec plaisir ; il lui dit qu'il avoit vu plusieurs fois M^r. de Mortemar chez M^r. de Tambonneau, & demanda des nouvelles des petits de Bouil-

lon. On lui dit qu'il y en avoit un Cardinal. Il répondit : J'en suis bien aise, & ensuite il demanda au Roi qu'étoit devenu le petit Peguillin, qui étoit si joli garçon, l'on m'a dit, ajouta-t-il, qu'il s'appelle M^r. de Lauzun : chacun se regarda sans lui rien répondre. Il continua de questionner le Roi, & lui dit : Vous ne me répondez donc rien sur M^r. de Lauzun, & vous l'aimiez tant dans le temps que j'étois à Paris, pourquoi n'est-il pas ici ? J'ai oui-dire qu'il lui étoit arrivé de si grandes aventures, je ferois bien-aise de le voir : comme personne ne lui répliqua rien, il se laissa d'en parler. Quoique cette conversation m'embarassât un peu, je ne laissai pas d'être fort aise que quelqu'un parlât au Roi de M^r. de Lauzun, & que d'une manière naïve en le fit souvenir combien il l'avoit aimé ; je me persuadois que cela lui pouvoit renouveler la tendresse qu'il avoit pour lui. Madame la Princesse... vint voir la Reine : c'est une femme assez bien faite, elle avoit mené une fille de cinq ans avec elle, & une sœur qui avoit le visage d'une longueur extraordinaire ; elles n'entendoient ni ne savoient parler toutes trois pas un mot de François. M^e. de Soubise la présenta : elle avoit été lui rendre une visite, parce

qu'une fille de Rohan a été mariée autrefois dans cette Maison. Nous allâmes à Brisack ; lorsque le Roi passa devant Colmar, il sortit de carrosse pour aller voir les fortifications qu'il voulut faire raser ; les Bourgeois furent déarmés, & le canon & toutes les munitions de guerre enlevés & portés à Brisack. Je n'ai jamais vu une consternation si grande que celle des habitants de Colmar, & de plusieurs autres petites places que le Roi fit démolir. Lorsqu'il fut rentré dans le carrosse, chacun lui dit que ces pauvres gens faisoient pitié. Il répondit : Quand nous serons à cent pas de la Ville, vous verrez si j'ai eu raison d'en user comme j'ai fait, & il se pourra faire, ajouta-t-il, que votre compassion sera moins échauffée ; & un moment après il nous montra un fort que ceux de Colmar avoient fait pour garder un pont sur la rivière, sur laquelle il falloit nécessairement passer pour aller à Brisack : ils y tenoient une garnison, & avoient ordinairement des troupes aux environs : ainsi nous ne fûmes plus attendris, au contraire nous louâmes beaucoup la précaution du Roi, & blâmâmes fort l'insolence de M^{rs}. de Colmar.

Lorsque nous arrivâmes à Brisack, j'eus une grande frayeur sur le pont, qui est

d'une hauteur épouvantable ; il y en a deux qui ne sont séparés que par un médiocre terrain, qui fait comme une espece de petite île entre deux, ils sont d'une fort grande longueur ; & comme il n'y a pas de garde-fou, & que l'élévation en est surprenante, j'avoue que j'eus une terrible peur. Il y a des arbres de sapin tout ronds qui servent de planches ; & comme ils ne sont pas cloués, & que l'on voit l'eau entre deux, il ne faut pas s'étonner si les personnes les plus assurées s'y trouvent surpris & effrayés. Le Rhin est si rapide, qu'il fait une maniere de murmure, qui est capable d'épouvanter les chevaux qui se pouvoient facilement jeter dans l'eau ; ainsi tous les gens les plus sensés le passèrent à pied aussi-bien que moi. Le Roi étoit à cheval, dont j'étois fort fâchée, je craignois beaucoup pour lui. La Ville de Brisack est fort petite & assez vilaine, les rues y sont étroites, le château est mélancolique, il s'y trouve tout ce qui peut représenter une prison ; les chambres y sont obscures & les fenêtres grillées, de maniere que je répétai plusieurs fois au Roi si cette maison ne lui donnoit pas des vapeurs. Pour moi, lui dis-je, tout ce qui a l'air d'une prison me tue. J'affectai fort de parler des horreurs qu'on doit avoir

pour tous les lieux qui en avoient quelque ressemblance.

L'Evêque de Bâle vint voir la Reine, les députés des cantons Suisses avec ceux de quelques Villes vinrent faire serment de fidélité au Roi. Le Général des Capucins, qui venoit faire sa visite en France au sortir de celle d'Allemagne, vint saluer la Reine. Il lui dit qu'il avoit vu la Princesse d'Inspruck de la Maison d'Autriche, qu'elle étoit bien faite, que l'Archiduc l'avoit fait chanter, qu'elle avoit la voix très-agréable, que l'Empereur la faisoit élever pour l'épouser un jour, parce qu'on lui avoit prédit qu'il auroit sept femmes; qu'il avoit dans ce dessein-là empêché qu'on ne la mariât ailleurs. Cela nous parut extraordinaire, aussi-bien que la relation du bon homme sur la belle voix de la Princesse; parce qu'en France l'on ne s'aviserait pas de faire chanter une jeune Demoiselle de cette qualité devant un Capucin.

Après avoir séjourné quelques jours à Brisack, nous retournâmes à Nancy, où l'on resta encore quelques jours. Il courut un bruit que nous allions faire un voyage en Franche-Comté, & deux jours après l'on dit que c'étoit pour Flandres, & nous nous mêmes en marche pour cela. Jamais

chemins, ni vilain temps & méchants gîtes ne furent pareils. Lorsque nous fumes arrivés à Laon, où l'on séjourna un jour, prêts à partir pour continuer notre route, tout-d'un-coup le Roi manda à la Reine qu'il s'en retournoit à Paris. Cette nouvelle donna une grande joie à toute la Cour.

Pendant le voyage que je viens de marquer, M^e. de Guise étoit demeurée à Paris, & avoit été loger au Luxembourg, où elle voyoit souvent l'Ambassadrice d'Angleterre pour qu'elle lui ménageât le mariage du Duc d'Yorck; tous ses soins lui furent inutiles. Le Roi dit un jour dans le carrosse de la Reine, que le Duc d'Yorck lui avoit mandé qu'il épouserait qui il voudroit de son Royaume, à l'exclusion de M^e. de Guise. M^r. de Turenne eut une grande envie de le marier avec une des filles de M^r. le Duc d'Elbœuf; le Roi ne le voulut pas: ainsi tous les mouvements qu'il s'étoit donnés là-dessus furent inutiles. L'on parla aussi de M^{lle}. de Créquy, le Roi n'y voulut pas consentir non plus qu'à l'autre; ainsi cette proposition fut arrêtée sans faire beaucoup de chemin. M^e. de Wirtemberg, fille du Prince de Barbançon, fut veuve. Le Prince Ulric de Wirtemberg, qui avoit un Régiment Allemand dans les troupes

d'Espagne , en devint amoureux : il se fit Catholique pour se marier avec elle , il en eut une fille , & son amour diminua beaucoup ; il laissa la mere & la fille à Bruxelles , s'en retourna chez lui prendre sa premiere Religion. J'ai oui dire que ses parents n'avoient pas voulu reconnoître ce mariage , quoique Madame de Wirtemberg s'étoit toujours recriée qu'elle n'étoit pas avec son mari à cause de la Religion. Ce fut sur ce prétexte qu'elle se vint jeter entre les bras de la *feue* Reine mere , qui , sans examiner si elle disoit vrai ou faux , lui accorda sa protection , & lui fit donner comme par une espece de charité , 6000 liv. de pension que le Roi lui a continuée à sa priere. Comme M^e. de Wirtemberg avoit vu ma belle-mere en Flandres , où elles avoient fait connoissance , & qu'elle aimoit naturellement les Etrangers , elle lui donna un logement au Luxembourg , plutôt par cette considération que par celle de faire plaisir à la *feue* Reine mere , quoiqu'elle lui fît valoir cette faveur. M^e. de Wirtemberg faisoit souvent des voyages en Flandres. L'on mit sa fille dans un Couvent , elle s'y donna bientôt des airs , bien des gens la voyoient & faisoient comme s'ils la trouvoient belle , quoiqu'à ma fantaisie elle

ne le soit pas. Par ses intrigues & celles de sa mere, elle parvint à se faire proposer pour le Duc d'Yorck. M^e. de Wirtemberg avoit fait un voyage à Nancy pour cette négociation; le Roi fit le portrait de la mere & de la fille, & l'affaire fut bientôt rompue. Lorsque toutes ces propositions furent finies, le Roi travailla & fit le mariage de la Princesse de Modene; elle passa à Paris, le Roi & la Reine l'allèrent voir; Mademoiselle, ma sœur & moi lui allâmes rendre visite. Elle me parut fort incivile, je remarquai cela à son air; pour ce qui nous regardoit, nos rangs étoient si marqués, qu'elle ne pouvoit manquer à rien. Elle me parut une grande créature mélancolique, ni belle ni laide, fort maigre, assez jaune. J'ai oui dire qu'elle est à présent fort enjouée & engraisée, & qu'elle est devenue belle. Elle alla à Versailles, ensuite elle nous rendit nos visites, & s'en alla.

Ma sœur s'étoit souvent brouillée avec son mari; & le bon-homme Grand-Duc avoit pris soin pendant sa vie de tout pacifier & d'empêcher l'éclat: après sa mort, toutes sortes de mesures furent rompues. Le Roi fut obligé d'envoyer M^r. l'Evêque de Marseille pour travailler à cette réconciliation. Dans les premières nouvelles

velles que j'en eus, j'écrivis à ma sœur pour lui conseiller ce que je croyois qu'elle devoit faire; elle désapprouva la sincérité avec laquelle je lui avois dit mes sentimens, s'en plaignoit lorsqu'elle étoit mal avec son mari, & me remercioit lorsqu'elle étoit racommodée avec lui: ainsi ce qui lui plaisoit un jour, l'offensoit le lendemain. Je recevois quelquefois des réponses, par lesquelles elle me marquoit qu'on ne pouvoit pas l'aimer, & lui parler autrement que je le faisois; que ceux qui l'avoient flattée étoient ses ennemis. Nous nous mîmes dans un commerce de lettres pleines de tendresse & d'amitié; elle me remercioit toujours des avis que je lui avois donnés, & de la manière honnête avec laquelle j'avois parlé d'elle à son mari, & de celle que j'avois eue pour lui dans le séjour qu'il avoit fait à Paris. Je ne puis m'empêcher de faire ici une petite digression, pour dire que dans le temps que M^r. le Grand-Duc vint en France, & qu'il étoit à la Cour, M^r. de Lauzun servoit auprès du Roi; cela lui donna de fréquentes occasions de lui faire bien des honnêtetés; de manière qu'ils firent une connoissance particuliere, & ils avoient entretenu ensemble une espece de commerce; ils se faisoient faire des

compliments l'un à l'autre par l'Ambassadeur de Venise, qui étoit leur ami commun. Comme mon affaire fut presque aussi-tôt rompue que commencée, je n'eus pas le temps d'écrire à M^r. le Grand-Duc pour lui en faire part. M^r. de Contarini, Ambassadeur de Venise, avoit pris le soin de mander premièrement que j'allois épouser M^r. de Lauzun, & trois jours après il lui avoit appris que notre mariage avoit été rompu. Il reçut les deux lettres à la fois, & ne lui fit qu'une réponse qu'il me montra, par laquelle il lui marquoit que sa première lettre lui avoit donné de la joie; qu'il tenoit à honneur l'alliance de M^r. de Lauzun; que sa seconde l'avoit extrêmement affligé; qu'il étoit fort touché de notre déplaisir; qu'il nous honoroit tous deux parfaitement; qu'il prenoit un grand intérêt à tout ce qui nous regardoit. J'eus une très-grande impatience de pouvoir faire ce récit à M^r. de Lauzun; lorsque je lui en parlai, il me répondit que l'Ambassadeur de Venise lui avoit montré sa lettre; qu'il l'avoit supplié de faire un très-humble remerciement à M^r. le Grand-Duc; qu'il étoit beaucoup sensible à ses honnêtetés. Il me souvient que le jour que je lui parlai de cette lettre, le Roi & la

Reine allerent le soir souper à l'hôtel de Guise , où il y eut un grand bal pour les noces de Mademoiselle d'Harcourt , qui avoit épousé par procureur le Duc de Cadaval, Portugais. J'avois été priée de me trouver aux fiançailles qui se firent chez la Reine ; M^r. d'Elbœuf, qui est le chef de toute cette Maison, me conjura de n'y pas aller , je n'y allai point. Pour les noces, comme elles se firent à l'hôtel de Guise , & que ce fut peu de temps après la rupture de mon affaire, M^e. de Guise n'osa me prier d'y aller. M^r. de Lauzun y alla avec le Roi , je l'avois assez prié de ne s'y pas trouver ; il ne voulut point avoir cette complaisance pour moi ; il me dit que je ne devois jamais souhaiter ni lui ordonner de quitter le Roi en quelque endroit qu'il pût aller ; & sur ce fond-là il prit la peine de me gronder , & me répéta que je devois savoir que tous les lieux lui étoient égaux quand il suivoit le Roi , & que tous les gens qu'il y verroit lui seroient indifférents. J'appris avec plaisir que Monsieur, Madame & Mademoiselle de Guise , l'avoient fort pressé de souper , qu'ils lui avoient fait mille honnêtetés auxquelles il avoit répondu avec un air fier & civil. Le lendemain nous causâmes long-temps ensemble ; il me fit la re-

lation de cela d'une maniere si modeste , que si je n'avois appris d'ailleurs ce qu'on lui avoit dit & ce qu'il avoit répondu , j'aurois été mal-informée du sang-froid avec lequel il avoit reçu les honnêtetés des personnes qu'il savoit n'être pas bien avec moi. Il me dit ce jour comme en maniere de plaisanterie : Si je n'étois pas fâchée que M^r. le Grand-Duc eût écrit à l'Ambassadeur de Venise qu'il auroit désiré que je l'eusse épousé ; que je lui ferois plaisir de lui expliquer s'il m'avoit fait bien ou mal sa cour en écrivant cela , & si je le trouverois assez honnête homme pour faire quelque cas de la bonne opinion qu'il avoit de lui. Je me suis beaucoup éloignée de l'histoire de ma sœur que j'avois commencée.

Comme il y a des enchaînements qui sont nécessaires , ou qui me tiennent trop au cœur pour pouvoir les laisser échapper , cela fait que j'écris la plupart des affaires hors de leur place , à mesure qu'elles me viennent , & qu'elles m'occupent plus vivement.

Pour revenir où j'ai fait ma digression , M^r. de Marseille , dont j'avois commencé à parler , vint à Nanci dans le temps que nous y étions ; il me parut fort étonné de tout ce qu'il avoit vu à Florence ; il me

dit qu'il avoit fait beaucoup d'allées & de venues pour pacifier les affaires ; qu'il avoit fait tous ses efforts pour faire voir M^r. & M^e. la Grande-Duchesse, & n'avoit pu y parvenir. Il me dit que le sujet de son voyage avoit été pour travailler à les raccommoder, & m'expliqua une espèce de démêlé extraordinaire qu'ils avoient eu ensemble, que ma sœur avoit demandé permission au Grand-Duc d'aller à une dévotion ou à une maison un peu éloignée, je ne me souviens pas bien où c'étoit. On donnoit à cela une explication qui ne lui avoit pas plu, & qui avoit été cause de ce désordre ; il n'étoit pas revenu en opinion que ma sœur eût plus de tort que le Grand-Duc ; au contraire, & comme c'est un fort habile homme, il ne s'en expliqua à personne, & n'a plus voulu s'en mêler. Il a paru, quand elle a été ici, qu'elle n'étoit pas contente de cet Evêque, qui avoit fait entendre qu'elle le contraindrait de la laisser venir ici.

Revenons à Baraille. Il fit quelques campagnes avec le Marquis de Fabert, qui avoit un Régiment de Dragons que M^r. de Lauzun lui avoit fait donner ; il avoit été Cadet dans sa Compagnie : tout ce qu'il y avoit de gens de qualité en ce temps-là se mettoient dans les Gardes du Corps,

c'étoit la mode ; les Compagnies de Noailles & de Lauzun , & particulièrement cette dernière , en eurent beaucoup , & les autres peu. Baraille fit aussi une campagne sur mer , il ne perdoit point d'occasion de servir le Roi & de se distinguer ; il croyoit par-là être plus en état de servir M^r. de Lauzun , pour lequel il continuoit d'avoir une véritable passion. Les hyvers il revenoit à Paris , & venoit plutôt deux fois qu'une au Luxembourg , où il servoit M^r. de Lauzun fort utilement.

Les manieres de M^e. de Nogent ne me plaisoient pas toujours ; j'appris que son mari & elle étoient si mal ensemble quand il mourut , qu'ils étoient sur le point de se séparer : le mari étoit toujours amoureux , mangeoit son bien , & la méprisoit fort , ce qui n'étoit pas du tout agréable pour une femme , & sur-tout pour elle qui étoit de qualité au-dessus de lui , & qui lui avoit apporté plus de bien qu'il n'en pouvoit espérer par les bienfaits du Roi , qui lui avoit donné la Licutenance de Roi d'Auvergne. Elle l'avoit épousé par son inclination contre le gré de M^r. de Lauzun , il en étoit méconnoissant ; elle jouoit son personnage à merveille , elle s'évanouissoit avec des convulsions dès qu'elle voyoit des personnes qui avoient perdu quelqu'un au

passage du Rhin, ou qui y avoient quelque rapport. M^r. de Vaubrun, son beau-frere, fut tué en Allemagne; elle étoit à Eu auprès de moi quand elle apprit cette nouvelle, je savois qu'elle ne l'aimoit pas; elle ne laissa pas de faire toutes les démonstrations de douleur comme si elle en avoit eu véritablement. Elle avoit un ouvrage tout composé de larmes, d'os, de têtes de morts, de flammes, de cœurs, pour faire un parement d'Autel à St. Evenard, où elle disoit qu'étoit le corps de M^r. de Nogent. C'est un village près de Tolhuis; elle y vouloit fonder un Couvent de Capucines pour s'y retirer quand elle auroit établi ses enfants: elle en avoit quatre, 2 fils & 2 filles, dont l'aînée n'avoit alors que 10 ans. J'écoutois tout cela avec beaucoup de pitié, ne sachant pas pour lors qu'ils fussent mal ensemble: je croyois qu'elle l'aimoit véritablement: je ne devois pas m'attendrir d'une histoire si éloignée, & de son discours de faire enterrer un homme, & de bâtir un Couvent de Capucines dans un Pays Huguenot: tout cela me devoit faire voir l'impossibilité de son projet, & le caractère de son esprit de croire abuser les gens. Et quand elle témoignoit tant d'empressement pour M^r. de Lauzun, je me devois souvenir que M^r.

de Lauzun m'avoit dit cent fois : Ma sœur est une Comédienne, elle ne m'aime point, ni le Bourgeois d'Angers ; s'ils croyoient que j'eusse de l'argent dans les os, ils me les casseroient, tant ils sont intéressés.

Comme l'on ne se souvient pas toujours de tout dans le temps, & qu'il est difficile, aussi occupée d'une seule affaire que je l'étois, lorsque j'ai écrit l'endroit de ces mémoires, qui font assez connoître que je l'étois beaucoup, j'ai oublié mille circonstances dont je me souviens à cette heure que je ne le suis plus. Il paroîtra assez que je les ai discontinués bien des années, ce qui fait faire des digressions qui pourront être ennuyeuses. Quand M^r. d'Artagnan revint de mener M^r. de Lauzun à Pignerol, il dit au Roi & à M^r. de Louvois, qu'il lui avoit dit de supplier très-humblement le Roi que M^e. de Nogent ni son mari ne se mêlassent de rien de ses affaires, & ne missent pas la main sur le peu d'argent qu'il avoit laissé, ni sur ses pierreries, ni sur sa vaisselle d'argent qui n'étoit pas en grand nombre, & que ce fussent Baraille & Rollinde qui s'en mêlassent. On trouva, à ce que j'ai oui-dire à M^r. de Rochefort, quantité de portraits de Dames entourés de médiocres diamants. Si j'avois eu bien de la curiosité, j'aurois

pu voir ceux qui étoient de maniere à pouvoir être vus ; je ne m'en fouciois pas , j'en ai même oublié les noms. Je crois qu'elles en font pénitence , & qu'il n'en reste plus au monde. M^e. de Nogent fut fort fâchée quand elle sut ce qu'Artagnan avoit dit au Roi & à M^r. de Louvois ; il étoit fort de ses amis , & c'étoit une ancienne amitié du temps qu'elle étoit fille de la Reine. Elle avoit une compagne , nommée Jalace , fort jolie , dont M^r. de Louvois étoit amoureux ; elle en étoit la confidente & sa parente : comme M^r. de Louvois la vouloit épouser , son commerce n'étoit que bon , le mariage étoit fort avantageux pour sa parente ; cependant M^r. de Louvois cessa d'être amoureux , & M^e. de Nogent contribua beaucoup à rompre le mariage de sa parente. Quoique M^r. de Louvois ne fût pas ami de M^r. de Lauzun , M^e. de Nogent a toujours continué beaucoup de commercer avec lui , & j'ai su qu'elle lui avoit promis , peu de temps après sa prison , qu'elle ne feroit jamais rien pour sa liberté sans son ordre ; & que si je voulois agir pour cela , & qu'elle en eût connoissance , il en seroit averti. Dans les premiers temps de sa prison , on n'en savoit pas la cause ; ses amis & les personnes qui s'intéressoient pour

lui, étoient si étourdis de son malheur, qu'ils ne savoient quasi que faire pour sa liberté. M^r. de Louvois & M^r. le Tellier son pere lui avoient toujours été fort contraires : celui-ci ne lui avoit jamais pardonné l'amour qu'il avoit eu pour sa fille Madame de Villequier ; pour l'autre, qui vouloit être le maître de la guerre, & que toutes les Charges qui la regardoient & les Commandements dépendissent de lui, ne pouvoit souffrir la grande ambition de M^r. de Lauzun, qui vouloit pousser sa fortune par-là, & qui étoit incapable de se soumettre à lui. La grande inclination que le Roi avoit pour lui, tout cela lui donnoit beaucoup de jalousie contre M^r. de Lauzun : on disoit que c'étoit lui qui avoit empêché qu'il ne fût Grand-Maître de l'Artillerie, lorsque le Comte de Lude le fut. Ils avoient eu mille démêlés ensemble, & M^r. de Lauzun prenoit toujours les affaires d'une grande hauteur ; ainsi on l'accusoit fort d'avoir par ses mauvais offices contribué à sa prison, & que son pere ne l'avoit pas épargné ; qu'on l'avoit battu en ruine sur ce qu'il étoit capable d'avoir de grands desseins, puisqu'il avoit osé avoir celui de m'épouser. On croyoit aussi que M^e. de Montefpan, qui avoit été fort de ses amies,

avoit changé, on n'en disoit pas la raison : on ne doit pas croire que mon affaire, qui ne paroïssoit pas désagréable au Roi, l'ait pu être à elle. Quand le malheur en veut aux gens, on y cherche des causes qui sont innocentes : toutefois je crois que ce fut son malheur seul qui lui attira celui-là, & tous ceux qui lui sont arrivés depuis. Pour moi je n'avois garde de croire que ce fût sa mauvaise conduite, je ne lui connoïssois pas de défauts en ce temps-là, & j'ose dire que j'avois cela de commun avec le Roi. Peu de temps après la rupture de notre mariage, le Roi le voulut faire Duc & Maréchal de France, il le refusa, & dit que rien ne pouvoit jamais le consoler de ce qu'il avoit perdu, & que rien ne pourroit réparer sa perte. Il remercia le Roi, & dit qu'il ne vouloit rien : cela fut approuvé de peu de gens, & blâmé de beaucoup, parce qu'il avoit des envieux, autrement rien n'étoit plus beau que cela. On se servit de ce prétexte pour lui nuire ; on disoit qu'il prenoit les affaires avec trop de fierté, & il est vrai qu'il ne l'avoit jamais été tant que depuis notre affaire ; il me semble qu'il avoit sujet de l'être. Il avoit, à ce que l'on dit, souvent des démêlés avec Madame de Montespan ; cela n'est pas venu à ma con-

noissance, & je ne m'en suis pas informée.

Je reviendrai souvent à Baraille, quoique j'en paroisse éloignée. Je lui contoïs tout ce que j'entendois dire de M^r. de Lauzun, personne ne travailloit à lui rendre de bons offices auprès de moi que Baraille. Comme on croyoit que les soins que je prendrois de le faire sortir, pourroient être de quelque poids, on n'oublioit rien pour les rendre inutiles; Baraille me trouvoit fort souvent dégoûtée de tout ce que l'on me disoit, il raccommodoit tout, & s'en alloit bien content. Personne ne se seroit jamais avisé de ce que j'ai fait pour le faire sortir; il n'est pas encore temps de le dire. M^e. de Nogent croyoit qu'à force de me dire de si grandes impertinences que je n'ose les répéter tant elles sont pauvres & basses, cela desserviroit son frere auprès de moi; & tout cela faisoit un effet contraire, & me mettoit en colere. Baraille raccommodoit tout, je n'ai jamais vu un si fidele ami que celui-là, & qui fût si bien ménager une personne aussi difficile à gouverner que moi. On se lasse de tout, & il est aisé quand on ne voit pas les gens que l'on a bien aimés, & que l'on vient vous dire, ils ne vous aiment point, quand on lui a

promis de lui donner des biens, des Charges, il vous a plantée-là ; le jour que le Roi rompit votre mariage, il joua tout le soir avec une grande tranquillité, il ne se souvient point de vous. Voilà les discours que l'on me tenoit, & cela si souvent, que lui qui n'y étoit pas pour se défendre contre de si cruels ennemis, je ne comprends pas comment & par où mon cœur a pu résister. Il n'étoit soutenu de personne, le seul Baraille venoit à son secours : l'état où je me présente, n'étoit pas bien heureux. M^r. de Lauzun fut malade à l'extrémité ; j'étois à Eu, où je n'en fus rien ; j'en partis dans ce temps-là, je passai par St. Denis, & j'arrétai aux Filles de l'Annonciade, où étoit la fille de Madame de Nogent. M^e. de Ranes sa belle-sœur, & M^e. de la Morefan, sœur de M^e. du Frenoy, vinrent au-devant d'elle. Il est bon de dire que M^e. du Frenoy est une fort belle femme, dont M^r. de Nogent avoit été amoureux, & qu'une fois qu'elle la trouva chez la Reine elle en étoit si jalouse, qu'elle s'évanouit à sa vue dans la ruelle du lit de la Reine qui étoit en couche. M^e. de Nogent l'aimoit passionnément depuis la mort de son mari, & croyoit, à ce qu'elle disoit, devoir aimer tout ce qu'il avoit aimé. Le

mari de cette femme étoit connu de M^r. de Louvois, & on disoit que celui-ci en étoit amoureux : elle étoit belle-sœur de St. Mars qui commandoit dans la citadelle de Pignerol, où il gardoit M^r. de Lauzun; ainsi elle avoit bien des raisons pour avoir des égards pour ces femmes, elles en avoient peu pour M^r. de Lauzun. M^e. de la Morefan me demanda si je ne savois rien ; je lui dis que non, & je ne soupçonnai pas que cette question eût quelque rapport à M^r. de Lauzun ; elle s'étonnoit que je fusse si gaye, je n'y entendois encore rien. Quand je fus à Paris, je trouvai beaucoup de gens au Luxembourg, entr'autres l'Archevêque d'Embrun, & la Maréchale de Créquy qui en avoit toujours très-bien usé pour M^r. de Lauzun, & son mari aussi ; ce que n'avoient pas fait bien des gens qui lui avoient de l'obligation. Je ris avec l'Archevêque comme à l'ordinaire, il voyoit bien que je ne savois rien, la Maréchale étoit sur des épines, elle me mena dans une petite chambre, & me dit : M^r. de Lauzun a été à l'extrémité, il est hors de danger, je mourois de peur qu'on ne vous l'eût dit mal à-propos : je la questionnai, & la remerciai beaucoup. M^e. de Nogent, qui s'étoit mise dans le car-

rossé de sa belle-fleur, vint par la garderobe, pleuroit & faisoit son manège ordinaire sur la santé de M^r. de Lauzun. M^e. de la Morefan lui disoit : Hélas ! Madame, de quoi vous fâchez-vous ? vous auriez été bien heureuse que Monsieur votre frère fût mort d'une mort ordinaire ; c'est un homme si emporté, qu'un de ces jours on le trouvera pendu ; il est tout propre à faire quelque folie : elle continua un quart d'heure de cette force. J'admirai M^e. de Nogent d'entendre un tel discours d'une si folle amie, & qu'elle eût si peu de jugement pour ne pas comprendre que c'étoit me manquer de respect que de parler ainsi de M^r. de Lauzun devant moi, après tout ce qui s'étoit passé. J'admire aussi ma sagesse & ma modération ; il a bien fallu que j'en eusse : il y a souvent plus de mérite à se taire qu'à parler avec de certaines gens. Je faisois toujours ma cour avec soin ; & quand je trouvois quelque occasion de parler de M^r. de Lauzun devant le Roi, ou de tenir quelque discours qui pouvoit l'en faire ressouvenir, j'étois ravie ; je faisois les voyages de la Cour ; quand j'y étois, je voyois M^e. de Montespan souvent. Elle ne me faisoit plus sa cour, elle ne sortoit qu'avec le Roi, elle étoit même

peu souvent avec la Reine ; quand elle y venoit, ou que j'allois chez elle, elle n'a jamais discontinué de vivre avec moi comme à l'ordinaire, c'est-à-dire, avec beaucoup d'empressement pour tout ce qui me regarde. Elle accoucha de M^{lle}. de Nantes à Tournai, pendant le séjour que la Reine y fit durant le siège de Maestricht ; elle logeoit dans la citadelle : je fus à point nommé le jour qu'elle accoucha, je connoissois des Officiers qui y étoient en garnison qui me l'apprirent ; M^r. du Maine étoit né quelques années auparavant ; il y en avoit encore un qui étoit mort, que l'on n'a jamais vu. On avoit mis auprès d'eux M^e. Scarron, femme de beaucoup d'esprit & aimable. M^e. de Montespan l'avoit connue chez M^e. la Maréchale d'Albret, d'où elle ne bougeoit : je l'avois vue autrefois & peu, je la connoissois du voyage qu'elle fit avec M^e. de Montespan ; elle demouroit au fauxbourg Saint-Germain par-delà les Carmes, où étoient ses enfants ; je ne fais pas s'ils n'avoient pas été ailleurs auparavant, cela étoit si caché que l'on n'en parloit point. J'ai oui conter à M^r. de Lauzun, que le jour qu'elle accoucha de M^r. du Maine, c'étoit à minuit sonnant, le dernier jour de Mars, ou le pre-

mier d'Avril, si l'on veut, on n'eut pas le temps de l'emmailloter, on l'entortilla dans un linge, & il le prit dans son manteau, & le porta dans un carrosse qui l'attendoit au petit parc de St. Germain; il mouroit de peur qu'il ne criât.

Comme M^e. de la Vailiere n'a jamais été autant de mes amies que M^e. de Montespan, j'ai oublié plus volontiers ce qui la regarde. Depuis qu'elle étoit revenue à la Cour, du Couvent de Chaillot, où elle n'avoit été que 12 heures, elle avoit mené une vie plus retirée qu'à l'ordinaire, elle faisoit comme une personne qui se vouloit retirer tout-à-fait, elle s'habilloit plus modestement. Je devois avoir dit qu'elle avoit eu deux garçons, dont l'un étoit mort de la peur qu'elle avoit eue d'un coup de tonnerre; cela ne marquoit pas qu'il dût être un grand Capitaine, ni qu'il tint du Roi; ainsi je crois que l'on s'en consola aussi-bien que du dessein que la mere avoit pris de se retirer tout-à-fait. Elle étoit bien jolie, fort aimable de sa figure; quoiqu'elle fût un peu boîteuse, elle dansoit bien, étoit de fort bonne grace à cheval, l'habit lui en feyoit fort bien, les justes-au-corps lui cachoient la gorge qu'elle avoit fort maigre, & les cravates la faisoient paroître plus grasse; elle fai-

soit des mines fort spirituelles, & les connoisseurs disent qu'elle avoit peu d'esprit, & même l'on disoit que la lettre qu'elle avoit écrite au Roi lorsqu'elle s'en alla à Ste. Marie, étoit de la façon de M^r. de Lauzun, qui la lui avoit faite, & qu'elle croyoit rallumer l'amour du Roi par cette retraite. Le Maréchal de Bellefonds, qui est fort dévot, s'attacha fort à la voir, on croyoit même qu'il lui avoit indiqué le Pere Cazar pour la conduire, qui lui conseilloit de se faire Carmélite. On disoit que son dessein avoit été de demeurer dans une maison où elle pût vivre avec beaucoup de régularité, & y faire élever ses enfans : on la trouva trop jeune pour cela, le Roi n'en fut pas d'avis, on disoit que c'étoit sa mere qui y trouvoit son intérêt, qui lui avoit inspiré ce dessein : le Roi ne l'aimoit ni ne l'estimoit, elle n'avoit pas la liberté de la voir souvent ; & comme le Roi connoissoit l'humeur de M^e. de la Valliere, il craignoit, à ce que l'on dit, de la laisser sur sa bonne foi. Elle jouissoit d'un gros bien avec beaucoup de pierreries & de meubles ; ainsi il se seroit peut-être trouvé des gens qui auroient été bien-aisés de profiter de l'occasion. Depuis que le Roi ne l'aimoit plus, il avoit couru un bruit que M^r. de

Longueville en étoit amoureux ; on le fit cesser bientôt ; on dit même qu'elle s'étoit mis en tête d'épouser M^r. de Lauzun. Je crois que ce sont ses ennemis qui firent courir ce bruit ; il a le cœur trop bien fait pour vouloir jamais épouser la maîtresse d'un autre , même du Roi ; & après ce qui lui étoit arrivé , auroit-on pu dire pis de lui ? Aussi on attribua cela à ses ennemis. M^c. de la Valliere avoit encore eu la pensée de se retirer à Chaillot avec M^{lle}. de la Mothe qui est fort son amie ; son incertitude ne plut pas au Roi , qui vouloit que sa retraite fût honorable à ses enfants ; enfin , elle se mit aux Carmélites , & s'y retira un jour que le Roi partoît pour un voyage. Elle entendit la Messe du Roi , monta dans son carrosse , alla aux Carmélites ; j'allai lui dire adieu le soir chez M^c. de Montespan , où elle soupoit ; elle prit l'habit pendant que la Cour étoit dehors ; & au bout de l'an , elle fit profession où la Reine alla , & j'eus l'honneur de l'y accompagner. Depuis ce temps-là , on n'a plus parlé d'elle ; elle est une fort bonne Religieuse , & passe présentement pour avoir beaucoup d'esprit : la grace fait plus que la nature , & les effets de l'une lui ont été plus avantageux que ceux de l'autre. Il est difficile

que les chagrins ne fassent pas avoir des retours à Dieu : comme j'ai toujours beaucoup aimé les Carmélites , & que j'y ai été souvent, je me mis à y aller encore plus qu'à l'ordinaire ; j'allois tous les Dimanches à ma paroisse , & je m'affectionnois à ouïr les Prônes. Il y avoit un Vicaire qui en faisoit de fort beaux ; j'allai à confesse à lui , & je l'entretenois souvent aux Carmélites ; c'est un fort homme de bien , qui ne connoît point assez le monde. Il me prit fantaisie de louer un appartement du dehors des Carmélites , que M^e. de Longueville avoit fait accommoder avant qu'elle eût la maison de M^r. Camus , où elle est morte : je voulois y aller demeurer les bonnes fêtes , & je ne voulois pas aller coucher dans le Couvent , seulement y aller passer la journée & revenir le soir. Je communiquai mon dessein à Baraille qui le désaprouva ; il me dit que c'étoit une maniere de retraite qui ne me convenoit point , ni à l'état de M^r. de Lauzun , que ce seroit abandonner ses intérêts ; il en parla à Rolinde , qui me déconseilla aussi.

A propos de M^e. de Longueville , je ne puis pas me passer de dire que je la regrettai fort ; elle m'avoit toujours donné de grandes marques d'estime & d'amitié :

depuis que je l'eus revue , & que M^r. de Lauzun fût arrêté , elle me fit parler tout de nouveau par M^e. de Puisieux & par M^{lle}. de Vertus d'épouser son fils. On lui avoit fait quelques propositions pour le faire Roi de Pologne ; les Polonois vouloient ôter le Roi Michel dont ils ne s'accommodoient pas , & l'Empereur vouloit bien démarier sa sœur : je ne fais par quelle raison il croyoit pouvoir en user ainsi , il ne vouloit pas consentir qu'ils eussent un autre Roi s'il n'épousât sa sœur. M^e. de Longueville me fit dire qu'elle me demandoit encore une fois si je voulois faire l'honneur à son fils de l'épouser , qu'il n'y avoit Royaume ni sœur de l'Empereur à quoi elle ne me préférât , que l'affaire de M^r. de Lauzun n'avoit rien changé à son dessein , qu'il n'y avoit rien d'extraordinaire qu'on eût voulu un homme de son mérite , & pour qui j'avois de l'inclination ; que je pouvois faire un fort grand Seigneur ; que l'affaire rompue , j'avois assez de raison pour faire croire que je n'y songerois plus ; qu'ainsi elle souhaitoit l'affaire plus que jamais. Je lui répondis que je ne voulois pas me marier , que c'étoit de ces envies que l'on ne pouvoit avoir deux fois ; & que de l'avoir voulu une , c'étoit assez pour

connoître que l'on étoit bien heureux de n'y avoir pas réussi, & que cette marque d'estime qu'elle me donnoit, m'étoit si sensible, que j'en étois touchée de la plus vive reconnoissance que l'on pouvoit sentir. Elle s'embarqua à l'affaire de Pologne, & un Gentilhomme de Normandie, nommé Calieres, qui étoit entré dans cette négociation, m'a dit depuis, que l'affaire étoit faite quand il mourut, c'est-à-dire, à l'égard des Polonois; parce que quoique le Roi eût permis cette négociation, je ne fais s'il en eût eu la réussite agréable, & s'il ne la traversoit point; il n'avoit jamais aimé M^r. de Longueville; il avoit des manieres qui ne plaisoient pas à tout le monde. Ils étoient deux freres, l'un étoit fort mal agréable, & l'autre fort joli. Pendant qu'ils étoient petits, M^e. de Longueville avoit toujours mieux aimé le Comte de St. Paul qui étoit celui-ci, & étoit le cadet: M^r. de Longueville aimoit mieux l'ainé. Quand il devint grand, il devint fort extraordinaire, & avoit des dévotions qui l'étoient aussi: il voulut être Jésuite, on fit ce que l'on put pour l'en empêcher; enfin, il prit l'habit, puis il le quitta, & voulut être Prêtre. M^r. le Prince qui voyoit bien que ce ne seroit point un grand person-

nage, y consentit; on eut une dispense du Pape pour qu'il le fût avant l'âge, on l'appella l'Abbé d'Orléans, & l'autre M^r. de Longueville. Quand le pere mourut, le Roi ne lui donna pas le Gouvernement. M^r. de Longueville avoit le visage assez beau, une belle tête, de beaux cheveux, une vilaine taille, & l'air peu noble : les gens qui le connoissoient particulièrement disent qu'il avoit beaucoup d'esprit; il parloit peu, il avoit l'air de mépriser, ce qui ne le faisoit pas aimer : il étoit fort aimé des Dames, M^{re}. de Thianges étoit fort de ses amies, la Marquise d'Uxelles & beaucoup d'autres; elles vouloient aller en Pologne avec lui : quand il mourut, elles en porterent le deuil, & témoignèrent une grande douleur.

Dans le temps que j'allois tous les jours aux Carmélites, M^r. l'Abbé de la Trappe vint à Paris : cet homme dont on parloit tant de la retraite & des austérités, & que j'ai dit avoir assisté mon pere à la mort. Je le vis souvent, on disoit qu'il me vouloit inspirer d'être Carmélite; il ne m'en parla jamais, il avoit trop d'esprit pour ne pas connoître que les personnes de ma qualité peuvent faire plus de bien dans le monde que dans la retraite, &

que le bon exemple & les secours qu'ils donnent à ceux qui en ont besoin, sont beaucoup plus méritoires devant Dieu, & plus profitables au prochain. Dans cet esprit, je fis bâtir un hôpital à Eu pour l'instruction des enfants, que j'ai fondé, & y ai mis des Sœurs de la Charité, que l'on appelle l'hôpital Ste. Anne. Quand j'y suis, je vais souvent les voir travailler, & je m'informe avec soin s'il est bien administré. J'ai fait bâtir aussi un Séminaire des mêmes Sœurs de la Charité, où elles sont douze qui portent la marmite aux malades comme à Paris, & instruisent les pauvres enfants : tout cela est bien fondé. Pendant que j'étois sur le chapitre de M^r. de Longueville & ses enfants, j'ai oublié de dire qu'il déclara un bâtard qu'il avoit, au Parlement, afin de le rendre capable de posséder le bien qu'il lui voudroit donner; on ne nomma pas la mere. Comme il faut pour cela des lettres-patentes du Roi, elles furent accordées sans peine. On déclara lors M^r. du Maine & M^{lle}. de Nantes; je ne me souviens pas si M^r. le Comte de Vexin & M^{lle}. de Tours le furent en même temps. La mere du Chevalier de Longueville étoit une femme de qualité, dont le mari étoit vivant; il disoit à tout le monde
dans

dans ce temps-là : Ne savez-vous point qui est la mère du Chevalier de Longueville ? Personne ne lui répondoit, quoique tout le monde le fût.

M^r. de Lauzun se pensa sauver, il avoit fait un trou à sa cheminée ; il étoit sorti hors la Citadelle, il n'avoit plus qu'une porte à passer ; la Sentinelle d'un magasin l'arrêta ; & quelque priere qu'il pût faire, & quelque pitié qu'il témoignât avoir de lui, il appella, & on le mit dans la même chambre plus gardé qu' auparavant. M^r. Fouquet étoit à Pignerol, ils se voyoient & mangeoient souvent ensemble, même il y eut un temps qu'il voyoit M^e. Fouquet qui avoit permission d'aller voir son mari avec M^{lle}. Fouquet sa fille ; M^r. de St. Mars alloit chez M^e. Fouquet jouer avec eux. Il y eut plusieurs démêlés entr'eux : les Officiers de la Garnison les voyoient, ils avoient assez de liberté, je ne fais plus si c'étoit devant ou après qu'il voulut se sauver. Il se fit force contes, dits & redits sur des galanteries qui les brouillèrent M^r. Fouquet & lui ; les Officiers étoient curieux de se conter ces belles intrigues. M^r. de Lauzun en fut ferré. Comme toutes ces histoires ne lui étoient pas avantageuses, on prenoit un grand soin de ne les cacher ;

aussi ne les ai-je vues que depuis. Baraille eut permission d'y aller , il y resta 8 jours , Saint-Mars étoit toujours en tiers ; M^r. de Lauzun trouva l'invention de mettre une lettre dans l'étoffe qui étoit devant sa cheminée , & Baraille lui fit réponse ; après quoi il fut fort gai. St. Mars lui disoit : Voilà comme il faut être. Il trouva moyen d'entretenir Baraille d'une manière qu'il lui fit entendre tout ce qu'il voulut , sans que St. Mars s'en apperçût. Celui-ci disoit à Baraille : Vous voyez bien que sa prison lui a tourné la tête , il tient des discours que l'on n'entend point. Vous jugez bien qu'il lui parla fort de moi , & que Baraille n'oublioit rien de tout ce qu'il me falloit dire pour m'engager plus que jamais à être dans les intérêts de M^r. de Lauzun. Il se plaignoit d'avoir un bras dont il ne s'aideroit pas , il demandoit un Chirurgien , M^e. de Nogent fit force allées & venues pour l'obtenir , Baraille y alla aussi ; tant qu'il n'y eut que Madame de Nogent, elle n'obtint rien ; les assiduités de Baraille à se montrer devant le Roi & les persécutions qu'il faisoit à M^r. de Louvois , firent qu'on lui permit d'y mener un Chirurgien , qui dit qu'il ne pouvoit guérir que par les eaux de Bourbon.

Fin du Tome sixieme.





